

POILROUX, J.B.
C

27

J. POILROUX

Mémoire qui a remporté le prix au jugement de la Sté de Médecine pratique de Montpellier

Quel est le caractère distinctif des maladies chroniques? à quelles solutions critiques ces maladies sont-elles susceptibles? Quelle est la cause générale de la lenteur ou de la ~~[illegible]~~ difficulté de leurs terminaisons? Et par quels moyens, soit diététiques, soit médicaux, peut-on s'opposer à cette cause et en obtenir la solution?

Paris 1772

en 1 broché 234 pages 40 F

316666

MÉMOIRE

SUR LES

MALADIES CHRONIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE LAURENS AINÉ,
RUE DU COLOMBIER, N°. 13.

MÉMOIRE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

AU JUGEMENT

DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE-PRATIQUE DE MONTPELLIER,

SUR LA QUESTION PROPOSÉE EN CES TERMES :

Quel est le caractère distinctif des Maladies chroniques ?
De quelles solutions critiques ces Maladies sont-elles susceptibles ?
Quelle est la cause générale de la lenteur ou de la difficulté de leurs terminaisons ?
Et par quels moyens, soit diététiques, soit médicinaux, peut-on en abréger la durée ou en assurer la solution ?

PAR J. POILROUX,

Docteur en Médecine, et Membre associé ou correspondant de plusieurs Sociétés savantes.

Carpit enim vires paulatim. VIRG.

PARIS,

Chez CROULLEBOIS, Libraire de la Société de Médecine, rue des Mathurins-St.-Jacques, N°. 17.

1812.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVERTISSEMENT.

La Société de Médecine-pratique de Montpellier, célèbre par ses travaux, sa correspondance et les différentes couronnes qu'elle décerne annuellement aux Auteurs qui répondent d'une manière satisfaisante aux questions qu'elle propose, avoit donné à résoudre pour la seconde fois, en 1809, un problême très-intéressant sur les maladies chroniques. Cette Société, ayant été satisfaite de notre travail, nous décerna la palme académique dans sa séance publique du 16 mai 1810.

Le grand nombre de concurrens qui ont travaillé sur cette matière, le mérite reconnu de ceux qui ont obtenu une mention honorable (1), l'importance d'une question très-épineuse et qui embrasse toute la médecine; mais sur-tout la célébrité de nos Juges, tout nous fait espérer que notre Mémoire sera favorablement accueilli du monde médical.

(1) Les docteurs Berlioz et Dupont; le premier, couronné par la Société de médecine de Bordeaux; et le second par un jury médical à Paris.

Cependant la Société de médecine, quoique satisfaite de notre ouvrage, disoit dans son programme « que nous paroissions avoir trop donné » à la débilité dans la considération des maladies » chroniques primitives, et que nous n'avions » pas assez senti que les affections morbides, » provenant d'une inflammation sourde ou d'un » spasme concentré, étoient peut-être plus fré- » quentes que les autres ».

Ayant profité de l'avis de la Société, nous avons joint à notre mémoire, à l'article des phlegmasies chroniques, plusieurs observations qui donnent à ce chapitre plus d'étendue, plus d'intérêt, et qui prouvent que cette classe de maladies est peut-être une des plus nombreuses des affections de longue durée.

Nous avons également ajouté quelques réflexions à celui des maladies nerveuses, qui rendent ce chapitre plus complet.

Mais ces détails et ces observations confirment de plus en plus notre opinion sur la cause principale de la lenteur des affections chroniques, que nous faisons dépendre d'un état de débilité dans toute l'économie animale. Nous avions amassé un grand nombre de faits pour démontrer l'influence de cette cause sur la durée des maladies de long cours, et nous croyions avoir trop insisté sur ce point, par la crainte de devenir ennuyeux

à nos lecteurs ; mais le reproche de la Société nous a fait regretter au contraire de n'avoir pas multiplié davantage ce genre de preuves.

En convenant, avec l'illustre Compagnie qui a jugé notre ouvrage, que les maladies chroniques, provenant d'une inflammation lente ou d'un spasme affectant tel ou tel organe, sont plus fréquentes que celles qui tiennent à une simple débilité, nous n'en pensons pas moins que cette dernière cause contribue à la lenteur de toutes les maladies de long cours, sans en excepter les phlegmasies et les affections nerveuses chroniques. C'est cette débilité qui, seule ou réunie à d'autres causes, donne à l'inflammation, dont la marche est ordinairement aiguë, le caractère de lenteur qui lui est propre dans les phlegmasies chroniques. C'est cette même foiblesse qui produit et entretient la mobilité nerveuse que l'on rencontre dans tous les maux de nerfs de longue durée ; de manière que nous considérons les inflammations lentes et les maladies nerveuses chroniques bien moins comme des maladies chroniques primitives que comme des lésions secondaires qui compliquent des affections de long cours, entretenues par une foiblesse générale, ou qui sont elles-mêmes le produit de cette foiblesse.

Le nombre d'observations puisées dans les

bons ouvrages de médecine, que nous avons rapportées dans les chapitres des phlegmasies et des affections nerveuses chroniques, les détails dans lesquels nous sommes entrés en parlant de ces deux classes d'affections, l'autorité des meilleurs Auteurs, dont nous nous sommes étayés, justifieront notre opinion aux yeux de nos lecteurs, et démontreront d'une manière évidente que la débilité est non-seulement la cause principale de beaucoup de maladies chroniques, mais qu'elle donne encore une marche lente aux affections morbides, qui ont de leur nature un caractère aigu.

Nous devons encore prévenir nos lecteurs que les quatre parties du problême que nous avons résolu, sont liées d'une manière si étroite, et rentrent tellement l'une dans l'autre, qu'une partie des preuves qui viennent à l'appui des principes de l'une, doit se rencontrer nécessairement dans l'autre. Il en est résulté quelques répétitions qui rendront la lecture de notre ouvrage moins agréable, mais qui étoient pourtant indispensables pour le rendre plus complet.

MÉMOIRE

SUR LES

MALADIES CHRONIQUES.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'ART de guérir offre un champ si vaste à celui qui le cultive, le nombre des maladies qui affligent l'humanité est si considérable, que de tous les temps on a senti le besoin de les distinguer en plusieurs ordres, suivant leur intensité, leurs causes, leur type, leur durée, etc. Les unes semblables à la foudre précipitent l'homme dans le tombeau en brisant tout-à-coup les ressorts de la vie, et en rendant nuls les efforts combinés de la nature et du médecin son ministre; les autres l'acheminent peu-à-peu vers l'époque fatale par les chemins tortueux des angoisses et de la douleur, après avoir usé et détruit insensiblement les organes, et anéanti les fonctions qu'ils exé-

cutent. Ce caractère tranchant, dans le cours des maladies, les a fait distinguer depuis un temps immémorial en aiguës et chroniques. Les premières parcourent rapidement leurs périodes, et s'accompagnent d'un danger éminent ; les autres, dont l'étymologie dérive du verbe grec χρονιζω je dure long-temps, je persévère, mettent un temps infini à se développer ; leur durée se prolonge pendant les mois, les années, et quelquefois même toute la vie, et comme le dit Celse (1) *neque sanitas in propinquo neque exitium est.*

On fait remonter à la secte des méthodistes seulement l'époque où on a distingué les maladies aiguës des chroniques ; mais Hippocrate qui s'occupoit tant des affections vives, n'auroit-il pas également connu les chroniques, et n'auroit-il employé le mot aigu que pour désigner des maladies plus graves et plus dangereuses ?

Il est bien plus naturel de croire que ce grand homme, qui savoit si bien lire dans la nature, et étudier les maladies avec le plus grand soin, avoit distingué ces deux classes d'affections : on trouve une infinité de passages de ce médecin célèbre qui prouvent qu'il distinguoit les affec-

(1) *De medic.*, *lib.* 3, *cap.* 1.

tions chroniques de celles dont la marche est aiguë (1) ; et non seulement il connoissoit les caractères qui distinguent ces deux classes de maladies, mais l'expérience lui avoit encore appris que les chroniques étoient très-opiniâtres, et difficiles à détruire, et que le meilleur moyen pour en abréger la durée étoit de leur donner une marche plus active, de les faire passer à l'état aigu (2) ; enfin Sydenham étoit bien persuadé qu'Hippocrate avoit distingué les affections vives d'avec les chroniques, puisqu'il croit

---

(1) *Tenues et exacti victus, et in longis semper adfectionibus, et in acutis, ubi non expedit, periculosi sunt.* Aphor. 4, sect. 1. — *Quibuscumque ex morbis acutis, aut ex diuturnis, aut ex vulneribus, aut aliàs adtenuatis, atra bilis, sive qualis sanguis niger subierit, postridiè moriuntur.* Aph. 23, sect. 4. — *Ista autem rectè morbos cognoscere, qui sint et undè ; et qui ipsorum longi, qui breves, etc. De morbis, lib.* 1, *cap.* 3.

Hippocrate, dans son 1[er]. livre du régime des maladies aiguës, chap. 1[er]., désigne par affections vives celles qui s'accompagnent d'une fièvre continue, et qui peuvent être mortelles. *Sunt autem hi acuti morbi quos prisci nominarunt pleuritidem, peripneumoniam, etc..... Quorum febres omninò continuæ interficiunt.*

(2) *Morbi vetusti difficiliùs quam recentes curantur ; verùm vetustos morbos primum recentes facere oportet. De loc. in hom.*, *cap* 13.

défricher un champ inculte en traitant de ces dernières, ne trouvant presque rien dans les auteurs qui puisse lui servir de guide, excepté dans Hippocrate et dans un très-petit nombre d'autres (1).

Si le père de la médecine s'est beaucoup plus occupé des maladies aiguës que des chroniques, c'est qu'il a été plus à portée d'observer les premières, parce que les affections lentes étoient plus rares de son temps que de nos jours, et qu'elles deviennent d'autant plus communes dans notre siècle, que le luxe, les passions et la débauche tendent à les multiplier de plus en plus.

On dit communément qu'une maladie est aiguë, lorsqu'elle se termine dans l'espace de 40 jours; on lui donne le nom de chronique, si elle vient à dépasser ce terme. La durée d'une maladie que mille circonstances peuvent faire varier, est donc le seul caractère qu'on trouve dans les auteurs pour isoler deux classes de maladies très-distinctes entr'elles par les causes qui

---

(1) *Cùm apud scriptores rei medicæ (divinum Hippocratem si demas, atquè alios paucissimos numero) vix ulla deprehendi queant vestigia, quibus adjutus per rerum avia, spinis et sentibus impedita, iter faciam. Sydenham, Henrico Paman, epist. 2, respons. p. 203, t. 1.*

les produisent, les symptômes dont elles s'accompagnent, et le traitement propre à les détruire.

Le caractère distinctif de ces deux classes d'affections fondé sur la durée est d'autant plus futile, que la plupart des aiguës passent à l'état chronique, et les chroniques à l'état aigu, sans que la nature de la maladie change, et sans que le traitement soit différent ; ainsi nombre de phlegmasies aiguës, telles que le rhumatisme, la péripneumonie, l'ophtalmie, la dyssenterie, dégénèrent en affections chroniques, et réclament des moyens analogues à ceux qu'exigeoit l'état aigu. Les faits observés par Sydenham, Morton, Dehaën, justifient cette proposition; le catarrhe aigu revêt aussi des formes chroniques, en se prolongeant au-delà du terme ordinaire à son cours.

Certains auteurs, s'étayant de pareils faits (1), ont regardé cette distinction des maladies comme inutile, et ne fournissent aucune indication différente pour le traitement; mais d'après les caractères distinctifs que nous donnerons de ces

---

(1) M. Dumas, dans un mémoire sur l'utilité de la fièvre dans les maladies chroniques, couronné par la Société royale de méd. de Paris, pag. 67.

deux ordres d'affections, nous ferons voir qu'il existe une grande différence entr'elles, non-seulement dans leur marche, mais encore dans leur méthode curative. Cette distinction, fondée uniquement sur le cours plus ou moins long d'une maladie, n'est d'ailleurs pas entièrement inutile; car les affections cutanées sans fièvre, les maladies glanduleuses, la plupart des phthisies et des hydropisies, nombre d'affections provenant des anomalies du système nerveux, offrent des caractères tranchans qui les isolent totalement des maladies aiguës; et, même dans la dégénérescence d'une affection vive à une chronique, comme dans une péripneumonie qui se termine par la suppuration, cette nouvelle affection demande un traitement bien différent; si on continuoit à employer les saignées, le malade succomberoit bientôt à cette méthode affoiblissante.

Quoique Sydenham ait observé une espèce de rhumatisme chronique qui réclamoit l'usage de la saignée, doit-on en conclure que tous les rhumatismes qui succéderont au rhumatisme inflammatoire, demanderont les évacuations sanguines? et ne faut-il pas la plupart du temps employer un traitement opposé? N'en dirons-nous pas autant du catarrhe et de la dyssenterie? car tout comme le passage d'une maladie chro-

nique à l'état aigu suppose plus de force au malade et à la nature pour lutter contre le mal, de même le passage d'une maladie aiguë à une chronique annonce toujours une diminution de forces dans le principe conservateur, ce qui contre-indique essentiellement toute méthode affoiblissante.

Les docteurs Balme (1) et Voullone (2) s'étant apperçus de l'inexactitude de la division des maladies aiguës et chroniques, d'après le seul caractère de la durée, en ont indiqué un autre tiré de l'état des forces de la nature qui se trouvent en excès dans les aiguës, et presque toujours affoiblies dans les chroniques. On doit dire qu'une maladie est aiguë selon le premier de ces auteurs, » lorsqu'on voit dans les signes qui la caractérisent, dans les symptômes qui l'accompagnent, dans les effets qu'elle produit, une force souvent plus que suffisante, et une activité considérable de la nature pour détruire et expulser dans un court espace de temps l'humeur morbifique, etc. Nous déclarons une maladie chronique, lorsqu'on remarque par les signes, par les symptômes et par les

(1) Mémoire sur les maladies chroniques.

(2) Mémoire sur la médecine expectante, couronné par l'Acad. de Dijon.

» effets, une inaction presqu'absolue de la
» nature, ou bien une action lente, pénible,
» mal dirigée, et le plus souvent insuffisante à
» produire, dans un long intervalle de temps,
» des mouvemens salutaires à l'effet de détruire
» la matière morbifique, etc.

Quoique ce caractère distinctif soit beaucoup plus vrai et plus utile que celui qui repose sur la durée, néanmoins il n'isole pas entièrement les maladies vives des affections lentes ; il en est beaucoup qui conservent tous les caractères des aiguës, et où la nature, enchaînée par la cause du mal, ne peut faire de grands efforts pour détruire la cause morbide : telles sont l'apoplexie, certaines fièvres putrides, malignes et contagieuses, et toutes celles où les forces sont opprimées par la pléthore ou par un spasme général ; il est d'ailleurs des nevroses chroniques où la nature semble faire des efforts extraordinaires à cause de la mobilité excessive du système nerveux pour combattre une cause légère ; et ces lésions ont pourtant tous les caractères des maladies chroniques.

La Société de Médecine-pratique de Montpellier, s'étant convaincue qu'on n'avoit pas encore établi la vraie ligne de démarcation entre ces deux ordres de maladies, demande le caractère distinctif au moyen duquel on puisse les

isoler

isoler les unes des autres, c'est ce que nous nous proposons de faire en donnant la solution du premier problème de son programme.

Quel est le caractère distinctif des maladies chroniques ?

Le caractère tiré du temps plus ou moins long d'une affection morbide, ou de l'état des forces de la nature, est donc insuffisant pour établir une distinction exacte entre les maladies aiguës et les chroniques; tout autre caractère isolé auroit le même inconvénient, et ne pourroit remplir le but qu'on se propose.

On a senti depuis long-temps l'insuffisance des définitions qui reposent ordinairement sur un symptôme principal pour caractériser les maladies ; les médecins observateurs ont reconnu que les meilleures étoient toujours inexactes, et que, pour signaler une affection maladive quelconque, il falloit nécessairement rassembler un certain nombre des signes qui l'accompagnent, en donner une connaissance exacte ; qu'il falloit en un mot décrire et non définir les maladies.

Soit qu'on définisse la fièvre avec Galien une augmentation de chaleur, ou qu'on la fasse consister, d'après Boerhaave, dans la vélocité du

pouls, ou bien encore dans un état où les forces du cœur sont augmentées relativement à celles des membres d'après la définition de Sauvages, on n'aura qu'une idée bien peu exacte de cette affection, puisque la fièvre peut exister sans augmentation de chaleur, et sans que le pouls devienne plus fréquent que dans l'état de santé. Ceux qui définissent la pleurésie un point de côté, donnent également une idée fausse de cette phlegmasie, la douleur de côté étant assez souvent indépendante de l'inflammation de la plèvre.

Ainsi, pour offrir le vrai caractère d'une affection morbide, il faut nécessairement en donner une bonne description en réunissant la plupart des phénomènes qui l'accompagnent; de même pour pouvoir distinguer les affections vives des maladies chroniques, il faut les comparer les unes aux autres, en faire ressortir les différences, pour déduire de leur réunion le caractère distinctif des affections de long cours. C'est ce que nous allons faire, en rapportant la plupart des phénomènes qui accompagnent ces deux classes de maladies.

1°. Les maladies aiguës attaquent brusquement, quelquefois tout-à-coup sans aucun signe précurseur, d'autrefois après quelques jours d'une santé chancellante ou d'un état neutre qui

ne tient de la santé ni de la maladie. A mesure que l'affection se développe, le trouble se met dans toutes les fonctions, la nature les néglige toutes pour s'attacher exclusivement à l'objet qui l'occupe; les fonctions digestives languissent; on voit diminuer les sécrétions naturelles et artificielles; les forces vitales seules acquièrent un surcroît d'énergie; la nature semble concentrer toutes ses forces dans les organes de la circulation, et économise, selon l'heureuse expression de Sauvages, les forces musculaires pour en faire un emploi plus utile. La marche de la maladie est active : les symptômes de chaleur, d'irritation et d'un travail soutenu, se manifestent pendant quelque temps pour disparoître ensuite avec la vie, si l'issue n'est pas heureuse; pour être suivis d'un mal chronique, si le travail est imparfait; ou pour rendre la santé au malade, si les effets du principe de vie sont couronnés du succès.

Les affections chroniques se développent très-lentement, et par un laps de temps considérable qu'on ne peut limiter : les premiers traits d'une maladie lente portent une légère atteinte à la santé; les sujets qui les éprouvent exécutent encore avec liberté toutes leurs fonctions, sans y trouver pourtant le même plaisir. Peu-à-peu le mal se développe et s'aggrave, les fonctions ne

se font plus avec la même aisance; la langueur, l'inquiétude et la décoloration se mettent de la partie. Cependant les forces digestives quoique languissantes peuvent encore assimiler quelques substances; les musculaires, quoique moindres, se prêtent aussi aux actes de la volonté; mais à mesure que le mal fait des progrès, les fonctions deviennent toujours plus pénibles, les sucs mal digérés et mal élaborés augmentent le principe morbide; la foiblesse générale va toujours croissant, et le malade succombe après avoir traîné une existence misérable, sans que la nature ait fait de grands efforts pour détruire la cause morbifique.

2°. Les maladies aiguës présentent trois temps bien distincts, qu'on appèle temps d'irritation, de coction et de crise. Le premier est marqué par le plus grand trouble dans les fonctions, par un orgasme dans les humeurs, et par un excès de force dans les fonctions vitales. Dans le deuxième, les symptômes s'appaisent, le calme renaît en partie, l'humeur morbifique perd de son activité, elle est réduite à un état plus doux et plus analogue aux fluides du corps vivant. Cet état dure jusqu'à ce qu'un nouveau trouble, moins grand que le premier, survienne à des jours fixes et appelés critiques, et qu'il se fasse par les excrétoires convenables l'expulsion de

la cause morbifique ; ce dernier état constitue le temps de la crise.

Ces trois temps s'observent rarement dans les affections chroniques ; la nature toujours languissante dans ces maladies ne fait que des efforts impuissans, elle n'a pas l'énergie nécessaire pour détruire les obstacles qu'elle rencontre sans cesse, et qui augmentent même à cause de sa foiblesse ; ce qui fait que la coction est très-lente à se faire, et que souvent la crise n'a pas lieu ; bien souvent encore les efforts qu'elle fait tournent à sa ruine, et ne font qu'accélérer l'issue fatale. Ainsi, quoique le célèbre Bordeu reconnaisse dans les affections chroniques comme dans les aiguës les temps d'irritation, de coction et de crise, ces temps sont moins marqués dans les premières ; les crises sont beaucoup plus rares, et celles qui ont lieu dans cette classe de maux n'arrivent point à une époque fixe comme dans les affections aiguës.

3°. La fièvre que Sydenham et les médecins observateurs considèrent comme une arme entre les mains de la nature pour expulser la cause morbifique, se rencontre dans presque toutes les maladies aiguës, du moins dans celles où la nature n'est point subjuguée au premier abord par le principe morbide, et où elle peut développer avec liberté toutes ses forces, et les

opposer à son ennemi ; car il est certaines fièvres putrides malignes, dans lesquelles les miasmes délétères portent sur les fonctions vitales, et les enchainent au point que le pouls semble naturel, et la maladie bénigne quoiqu'elle soit très-grave. Tissot a comparé avec justesse cet état à celui de deux armées, dont l'une désarme l'autre sans bruit, et l'écrase sans effort. On peut en dire de même de quelques affections nerveuses qui s'accompagnent d'un si grand trouble dans le système sensitif que la nature ne peut agir contre la matière morbide ; mais cet état de gêne du principe conservateur ne constitue point une vraie foiblesse comme dans les maladies chroniques ; c'est une oppression des forces, une difficulté de pouvoir les développer et les employer avec avantage, comme cela a lieu dans l'apoplexie, le tétanos. Aussi, si la fièvre survient dans ces maladies, c'est un bon signe d'aprés Hippocrate, parce que la nature reprend ses droits, et fait des efforts utiles pour combattre l'humeur morbifique.

Cet agent de la nature se rencontre moins souvent dans les affections chroniques ; et lorsqu'il existe, c'est une fièvre dont la marche est lente, dépourvue de chaleur et d'irritation vive, qui tend à augmenter les obstacles, et dont les résultats sont d'user les forces, et d'aggraver l'état

du malade ; les cas où elle est salutaire, sont ceux où elle se développe spontanément avec une marche active ; elle semble rentrer alors dans la classe des maladies aiguës.

4°. Si on jette un coup-d'œil sur la nombreuse classe des maladies aiguës, on s'apperçoit aisément qu'elles règnent dans certaines saisons de l'année, qu'elles surviennent à des époques particulières ; que les unes se développent sous telle constitution de l'air, et les autres sous une constitution différente. En commençant par une des maladies les plus aiguës et les plus redoutables, telle que la peste (1), pour arriver jusqu'à la fièvre inflammatoire ou gastrique la plus bénigne, et

---

(1) On sait que la peste est une maladie essentiellement contagieuse, malgré ce qu'en a dit Stoll, *rat. med.*, *tom.* 2, qui ne reconnoît presqu'aucune contagion ; mais il est également prouvé qu'elle tient beaucoup à l'influence de l'air et aux constitutions médicales. Voyez *Sydenham*, *const. epid. ann.* 1665 *et* 1666.

La peste qui régna à Marseille en 1720 cessoit subitement à une époque de l'année, et reparoissoit à une autre pour faire de nouveaux ravages. Elle cessa trois ou quatre fois à Alais, et reparut successivement. Elle resta une fois 80 jours sans faire de victime, et se montra de nouveau après cet intervalle ; ce qui prouve évidemment qu'elle étoit autant entretenue par la constitution de l'air que par son caractère contagieux. Voy. *Sauvages*, *nos. meth.*, *tom.* 3.

en comparant les tableaux des constitutions médicales, on voit que la très-grande majorité de ces affections est soumise à l'influence des saisons, et se développe plus particulièrement sous certaines constitutions atmosphériques : c'est ce qui faisoit dire à Sydenham que Dieu nous affligeoit des maladies aiguës, et que nous étions nous-mêmes les auteurs des affections chroniques (1).

Les maladies lentes tiennent rarement à cette influence atmosphérique; elles sont le produit des causes endémiques, des alimens, des boissons, du genre de vie, des mœurs : le germe se transmet la plupart du temps dans les familles, et se développe ensuite par les circonstances favorables; les passions, l'infortune, de grandes richesses et toutes les causes qui énervent la constitution sont également celles qui produisent, alimentent et aggravent les affections chroniques. Elles sont quelquefois le produit des aiguës, lorsque la nature n'a pas eu assez de force pour détruire la cause morbide et pour l'expulser par un excrétoire convenable; soit qu'elle fut, avant la maladie, dans un état de débilité, ou qu'un médecin inconsidéré ait enchaîné ses mouve-

(1) *Acutos dico qui ut plurimum deum habent auctorem, sicut chronici ipsos nos* (*Dissert. epist. ad Guilielm. cole*).

mens salutaires par une méthode affoiblissante employée à contre-tems (1).

---

(1) Nous avons connu un jeune garçon de 14 à 15 ans qui, ayant été saigné cinq ou six fois dans une pleurésie, fut jeté, par ce traitement débilitant, dans une maladie de langueur à laquelle il faillit succomber.

Un autre jeune homme de 18 ans tomba dans le même état, après avoir été affoibli par un grand nombre de purgatifs administrés tous les deux jours suivant la méthode des médecins qui méprisent la doctrine des crises.

Plenciz, en décrivant les maladies qui régnoient sous la constitution médicale de 1780, parle d'un homme atteint d'une fièvre tierce, dont la maladie dégénéra en une paralysie des extrémités inférieures, incurable par l'emploi des saignées réitérées et faites sans mesure.

Le docteur Home (*medical facts*) rapporte l'observation d'une femme atteinte d'une fièvre rémittente-gastrique, qui dura environ sept mois par l'effet d'un mauvais traitement.

Mais si on péchoit autrefois par un usage excessif des évacuans dans les maladies aiguës, et sur-tout de la saignée, il faut convenir qu'aujourd'hui on donne dans un excès contraire; ce moyen est tellement négligé qu'on l'emploie à peine dans les fièvres violentes ou dans les inflammations bien caractérisées. Cependant si on considère que, dans la plupart des affections aiguës, il s'établit une effervescence considérable dans les humeurs, que les engorgemens se font avec la plus grande facilité, et que, s'il est une partie où le principe morbide porte de préférence, ou qui devienne le siège d'un spasme profondément établi, cet organe s'engorgera avec la plus grande facilité,

Quoique les épidémies qui sont le fruit des saisons et des constitutions de l'air, impriment leur caractère aux affections chroniques qui se développent pendant le règne de ces épidémies, ainsi que l'ont observé la plupart des auteurs qui ont écrit sur les maladies populaires, tels que Sydenham, Stoll, Grant, Plenciz, Finke, etc., néanmoins les maladies lentes ne sont pas directement le produit des constitutions de l'air, et comme s'exprime Sydenham : *non tamen aeri itâ immediatè originem debent suam sed ut plurimùm communi horum parenti; humorum scilicet indigestioni* (1).

5°. Quoique la cause prochaine des affections vives nous soit totalement inconnue, on peut pourtant présumer avec fondement, d'après les phénomènes qu'on a observés dans leur marche,

---

et deviendra le siège d'un dépôt lymphatique ou purulent, ce qui donnera lieu à une maladie lente très-grave et presque toujours mortelle, on sera convaincu de l'utilité et même de la nécessité des évacuations sanguines dans cette classe de maladies. Nous croyons donc qu'en pareil cas l'usage de la saignée, lorsqu'elle n'est pas essentiellement contre-indiquée, peut prévenir les engorgemens des viscères et les dépôts si fréquens à la suite des affections aiguës. C'est ce que d'ailleurs nous avons été à même de vérifier par un nombre suivi d'observations.

(1) *Tract. de podagrâ.*

que cette cause est une matière extrêmement subtile, un miasme ou une épine, selon le langage de Van-Helmont, qui roule dans le systême vasculaire, et qui excite la nature à développer un certain appareil de mouvemens pour combattre cette matière, et l'expulser par les voies les plus naturelles ; les efforts du principe conservateur sont d'autant plus violens et plus actifs que cet aiguillon l'est davantage, et que la nature est plus forte et plus vigoureuse.

Les maladies chroniques reconnaissent pour cause prochaine un vice dans le systême entier des solides et des fluides, ou une altération organique. Dans les aiguës, cette cause est totalement étrangère au corps ; aussi la nature fait des efforts violens et efficaces pour s'en débarasser. Dans les chroniques, cette cause est entièrement liée aux agens de la nature qui doivent la combattre ; elle fait partie constituante du corps, et voilà pourquoi le principe de vie s'habitue aux ravages qu'elle produit, et néglige les moyens nécessaires pour la détruire.

6°. Le siège des affections aiguës est, pour l'ordinaire, dans le systême vasculaire sanguin, ou dans quelque organe essentiel; et soit qu'alors la nature prévoie le danger qui menace la vie, ou que la cause morbide agisse profondément sur cet organe, et y produise des ravages con-

sidérables, dans l'un et l'autre cas la marche de la maladie est active, et la terminaison est prompte, ou pour la vie ou pour la mort (1).

Les maladies de long cours ont plus généralement leur siège dans le système glanduleux ou lymphatique, ou dans le système nerveux, presque toujours dans un endroit éloigné du système vasculaire sanguin, et isolé dans l'économie vivante, de manière que les affections sont hors d'atteinte des forces concoctrices de la nature.

Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que, dans beaucoup d'affections cutanées chroniques qu'un médecin ignorant ou téméraire veut faire disparoître par l'usage des topiques, l'humeur morbifique portée intérieurement sur des organes essentiels à la vie, ou roulant avec le sang dans le système artériel, produit des maladies aiguës dont la fièvre est le principal symptôme. Les auteurs fourmillent de pareils exemples, et la pratique en fournit malheureusement tous les jours.

---

(1) *Acutos vocant qui sedem in fluidis potissimum habent, et ab effræni eorumdem ebullitione pendentes celeriter motus suos absolvunt. Chronicos contra qui frequenter à solidis vitiatis proveniunt, vel à nimia fluidorum indigestione et crassitie. Baglivi, prax. med. lib.* 2, *cap.* 1.

Les virus des bêtes vénimeuses ne causent des ravages dans le corps vivant, et ne développent des maladies aiguës que lorsque le venin a passé dans les voies de la circulation, et qu'il a porté son influence délétère sur le système nerveux : rien de plus ordinaire que d'observer, sous le règne des constitutions catarrhales qui deviennent prédominantes depuis nombre d'années, des engorgemens lymphatiques extérieurs, des douleurs rhumatismales, des éruptions cutanées sans fièvre ; mais si la matière catarrhale affecte les parties internes, et que cette cause porte sur les principaux organes ou dans les voies de la circulation, on voit se développer alors des affections vives très-graves.

7°. Les maladies aiguës attaquent les gens robustes, les constitutions athlétiques, ceux qui habitent des pays chauds et secs, les habitans des campagnes, les jeunes gens à la fleur de l'âge, et tous ceux chez qui la nature exerce ses droits avec aisance et liberté (1).

---

(1) Si les personnes bien constituées sont atteintes de maladies chroniques, c'est presque toujours à la suite des aiguës. Vanswieten avoit déjà fait cette remarque; c'est ainsi qu'il dit: *simul et indè intelligitur quod in robustis et exercitatis hominibus, morbi chronici plerumque tantùm oriuntur ex vitiis relictis à morbis acutis non bene sanatis.* (*Comment. in Boerhaav. aph.* §. 1051.)

Les chroniques tourmentent les constitutions foibles, usées par la débauche ou par toutes les causes débilitantes ; les tempéramens pituiteux (1). Elles se montrent dans les deux périodes de la vie où les forces peu développées, comme dans l'enfance, laissent la nature dans une débilité réelle, ou bien, lorsqu'ayant été affoiblies par le nombre des années, comme dans la décrépitude, le principe animé a perdu toute la vigueur qu'il avoit dans la force de l'âge ; aussi l'observation apprend que les maladies de langueur se développent à ces deux époques de la vie, tandis que les affections vives exercent leurs ravages dans la jeunesse et l'âge mûr.

En effet, les maladies chroniques dont la grande majorité tient à une lésion des systêmes lymphatique et nerveux, s'observent dans le premier âge de la vie : les écrouelles, le rachitis, la teigne, les convulsions, les engorgemens glanduleux, etc., tourmentent l'enfance. La vieillesse est elle-même une maladie, ainsi que l'a dit Stahl (1); et toutes les affections qui sur-

---

(1) *Qui calido sunt temperamento, brevibus morbis afficiuntur, qui frigido diuturnis.* Rivière, *inst. med. lib.* 3, *sect.* 3, *cap.* 1.

(2) Térence avoit dit également que la vieillesse étoit une maladie. *Senectus ipsa morbus* (*Phorm. act.* 4, *sc.* 1).
Galien avoit dit la même chose :

viennent à cette époque ont un caractère de lenteur remarquable; la nature se trouve épuisée par les efforts continuels qu'elle fait pour mettre en jeu des organes usés, et pour faire circuler des fluides épaissis, toutes les parties éprouvent une rigidité qui s'expose au libre exercice des fonctions, et comme l'a dit un sage, *vivere est continuò rigescere.* C'est dans le temps de la décrépitude que les maladies des voies urinaires, les paralysies, l'atrophie, de longs accès de goutte, des catarrhes perpétuels, etc., viennent rendre insupportable un reste de vie qui est déjà devenu bien pénible par le seul effet de l'âge (1).

On peut objecter avec fondement à ces principes, qu'une des maladies chroniques les plus communes et les plus meurtrières se développe précisément dans l'âge de la jeunesse, depuis 18

Senectutem quidam vocant morbum.

De san. tuenda, *lib.* 1.

(1) *Jam quòd ejusmodi impotentia naturæ ad coquendos humores plerorumque chronicorum, causa sit præcipua facile liquebit, si animadvertamus senes, quorum coctiones sunt læsæ et spiritus earum instrumenta absumpti à repetitis vitæ longioris functionibus, hisce adfectibus id est chronicis magis esse obnoxios quam sunt juniores, quorum vitæ flamma magis accensa, recrementa ipsa coacervata dissipat* (*Sydenham*, *tract. de podagrá.* p. 316).

In ætate juvenili breves ut plurimum fiunt morbi, in senili verò diuturni. (*Riviere*, *loc. cit.*)

jusqu'à 35 ans, et semble être beaucoup plus rare, avant et passé cette époque de la vie; mais si on considère que la plupart des phthisiques ont une constitution foible et délicate, et qu'ils ont été atteints dans leur enfance de maladies chroniques propres à cet âge; que la phthisie la plus commune d'après les remarques de Morton est la scrophuleuse, et que par conséquent la phthisie pulmonaire est bien souvent une terminaison de certaines maladies de l'enfance, on verra que cette remarque, au lieu de déroger à nos principes, tend au contraire à leur donner un nouvel appui.

8°. Dans les maladies aiguës, la nature combat avec efficacité la matière morbifique, elle emploie pour l'ordinaire plus de force qu'il n'en faut pour la dompter; aussi le médecin a peu à faire dans ces affections, la nature se suffit assez souvent, et si son ministre est obligé d'agir, c'est presque toujours pour modérer les efforts trop violens et trop énergiques; la médecine expectante est donc celle qui convient le mieux à cet ordre de maladies.

Dans les affections lentes, la nature accablée sous le poids du mal ne fait presque rien pour en détruire la cause; ses efforts sont impuissans ou nuisibles, parce qu'elle laisse accumuler les obstacles dans le principe, et qu'elle ne se met

en mesure de défense que lorsque le mal a jetté de profondes racines. La médecine agissante est donc celle qu'il faut mettre en usage, elle doit se composer de remèdes toniques et fortifians qui donnent à la nature l'énergie nécessaire pour vaincre les résistances et subjuguer la cause morbide : c'est ce qu'a prouvé le docteur Voullonne dans le mémoire déjà cité, et qui mérita à juste titre la couronne que l'académie de Dijon réservoit au médecin qui donneroit la meilleure solution du problême.

Telles sont les différences qu'offrent les maladies de long cours comparées aux aiguës, et qui réunies forment le caractère distinctif de cet ordre d'affections.

Une étude approfondie des maladies chroniques, et l'expérience journalière apprennent qu'il existe, dans cette classe, des affections chroniques vives qui ont une marche qui les rapproche des aiguës ; et d'autres qui ont un caractère beaucoup plus lent, et qui réunissent tous les signes que nous avons assignés aux maladies de long cours. Les premières forment une classe mixte dans laquelle la nature semble passer des aiguës aux chroniques.

Dans ces maladies chroniques vives, la marche est plus active, la fièvre plus marquée, les fonctions sont dans un plus grand trouble, la

nature semble faire des efforts plus considérables, quoiqu'ils soient souvent infructueux ; la terminaison par la santé ou par la mort arrive plutôt, et les crises salutaires ou nuisibles se montrent davantage ; tous ces signes se rapprochent des affections aiguës, quoique leur vrai caractère soit chronique.

Parmi le grand nombre de maladies de cet ordre, nous choisirons pour exemples deux affections que tous les médecins regardent comme chroniques, et qui sont presque toujours le dernier terme des maladies de cette classe qui se terminent d'une manière tragique, nous entendons parler de la phthisie et de l'hydropisie.

La phthisie, dont la marche est active, règne sous les constitutions médicales qui produisent les affections aiguës de la poitrine; elle attaque les personnes irritables et disposées aux maladies inflammatoires, elle est aggravée par tous les remèdes irritans et toniques qui conviennent à d'autres espèces de phthisies.

Nous avons observé plusieurs fois cette maladie pendant le règne d'épidémies catarrhales et inflammatoires, qui produisoient des pleurésies, des fluxions de poitrine assez graves. Cette phthisie négligée ou méconnue dans le principe, et traitée comme un simple catarrhe, s'accompagnoit d'une fièvre assez vive, de l'enrouement

et de douleur à la poitrine. Peu-à-peu la phthisie développoit et révéloit tous les caractères qui signalent cette cruelle affection : chaleur et cuisson au gosier, toux et crachats purulens, fièvre rémittente, sueurs nocturnes, amaigrissement, diarrhée colliquative, enfin tous les symptômes qui annoncent l'issue fatale de cette maladie.

Nous pouvons donc avancer, sans craindre de nous tromper, que la phthisie est une maladie d'autant plus vive qu'elle attaque des sujets plus irritables disposés aux inflammations du poumon, et que la fièvre qui l'accompagne est plus considérable. Elle est au contraire d'autant plus lente qu'elle tient à un vice héréditaire, qu'elle travaille des sujets pituiteux ou lymphatiques, que la fièvre est moindre, et qu'elle se développe sous l'influence des causes que nous avons vu être favorables aux affections chroniques (1).

Ce que nous disons de la phthisie s'applique

---

(1) Morton regarde la phthisie scrofuleuse comme très-commune ; il dit que la marche en est d'autant plus active que les tubercules qui en sont la cause s'enflamment et suppurent dans moins de tems. *Quoties verò ista tubercula magis calida sunt*, *atque indè celeri inflammationi et ulcerationi magis obnoxia scrofulosa ista phthisis est peracuta et paucorum mensium* (*Phthisiol.*, *lib.* 3, *cap.* 1).

Stoll, *rat. med.*, tome 3, s'exprime ainsi au sujet

également à l'hydropisie. Nous avons observé que cette affection avoit une marche active en se développant sous une constitution catarrho-inflammatoire ; elle étoit précédée et accompagnée de fièvre, de douleurs, et des symptômes d'irritation propres aux affections aiguës ; l'épanchement se formoit insensiblement dans la cavité abdominale, mais plus ordinairement dans un kyste formé par le dépôt catarrhal sur quelque viscère de l'abdomen. Cet épanchement, produit en beaucoup moins de temps que ceux des autres hydropisies, n'offroit par l'opération de la paracenthese qu'un liquide séroso-purulent. Un nouvel épanchement remplaçoit bientôt la matière évacuée, et cette maladie, qui dans d'autres circonstances dure des années entières, faisoit périr les malades dans deux ou trois mois. Entre autres observations que nous avons recueillies sur cette espèce de maladie, nous croyons devoir rapporter la suivante, comme présentant quelques particularités dignes de la méditation des praticiens.

Une jeune femme de 23 ans, d'une très-bonne constitution, fut atteinte en l'an XII d'une fièvre

---

de la phthisie inflammatoire : *erat enim potius chronica atque occulta, aut pleuritis aut peripneumonia in suppurationem jamjam transitura.*

catharrhale épidémique qui régnoit à cette époque. Cette fièvre se présentoit sous différentes formes, suivant les sujets qui en éprouvoient les atteintes ; chez les uns c'étoit un gonflement des parotides, et le mal constituoit les oreillons. Chez d'autres, son siège fixé dans la poitrine offroit tous les caractères des pleurésies et péripneumonies catarrhales. Chez d'autres enfin, la matière morbide se portoit sur l'abdomen, et développoit dans cette région un gonflement considérable, des douleurs plus ou moins vives, et finalement des dépôts lymphatiques ou purulens qui emportoient les malades dans peu de semaines, ou les jettoit dans quelque maladie chronique également funeste.

La maladie de cette femme affecta cette dernière forme; mais la malade se refusa à toute espèce de remède, sous le prétexte d'une grossesse qui lui étoit annoncée par la suppression de ses règles.

La malade supporta ses maux pendant deux ou trois mois, sans demander les secours de l'art; les douleurs à l'abdomen, le gonflement de cette région, le dégoût et la fièvre qui simuloit la marche des intermittentes augmentoient tous les jours, et jettoient cette femme dans le dépérissement. Dans cet état on réclama nos soins, et nous allégeâmes les souffrances par l'usage

de deux purgatifs et des amers : l'appétit parut renaître, la fièvre diminua sensiblement, et l'état de la malade paroissoit moins fâcheux. Cependant le volume du ventre étoit toujours plus considérable, et la fluctuation devint manifeste.

A cette époque, c'est-à-dire cinq mois après l'apparition des premiers symptômes, les douleurs sembloient se concentrer dans la région de la matrice ; la malade souffroit cruellement et périodiquement à l'hypogastre et aux lombes. Ces douleurs jointes à la suppression menstruelle annonçoient une grossesse vraie ou fausse, ou l'existence de quelque corps dans la cavité de la matrice.

On reconnut par le toucher que la grossesse existoit réellement, et que la tête du fœtus étoit tournée du côté de l'orifice de la matrice. On présuma avec fondement que les douleurs dans la région de l'utérus étoient une suite des efforts que faisoit cet organe resserré par le volume du ventre pour se débarasser du corps qu'elle contenoit. On jugea que l'enfant devoit être en vie par l'air serein que conservoit cette femme, malgré cette succession de douleurs, et par le défaut de signes de putréfaction qui annoncent la mort du fœtus. D'après cela on prescrivit les préparations d'opium pour appaiser les douleurs, et pour reculer autant que possible l'époque

d'un accouchement prématuré. Malgré l'usage des narcotiques, l'accouchement eut lieu au bout de 15 jours après de souffrances long-temps réitérées. Cette femme mit au monde un enfant de 5 à 6 mois, très-petit, mais assez fort pourtant pour vivre encore une quizaine de jours.

Nous ne partageâmes point la joie que cet évènement fit naître dans la famille, et que les parens regardoient comme le signal d'un prochain rétablissement, parce que de deux maux qu'on avoit à combattre, la nature ne s'étoit débarrassée que du plus léger. En effet, l'épanchement devint toujours plus considérable, et nécessita, malgré l'usage des apéritifs et des diurétiques les mieux appropriés, l'opération de la paracenthèse.

Le liquide évacué ressembloit à un pus séreux d'une fétidité insupportable; le calme que procura cette évacuation fut de peu de durée: cette femme succomba dans peu de jours après avoir fait usage du kina indiqué en pareille circonstance, et si préconisé par Dehaën (1) dans des cas de cette nature

Stoll a décrit une espèce d'hydrothorax dépendant d'une pléthore sanguine ou d'une in-

---

(1) *Rat. med.*, tom. 6, pag. 50 et suiv.

flammation du poumon dont la marche est assez aiguë. Cette maladie attaque les constitutions athlétiques et les personnes robustes ; sa cause n'est point un relâchement des solides, ni un appauvrissement des humeurs, mais bien un embarras dans le systême vasculaire sanguin et un état de phlogose dans les viscères de la poitrine. Stoll combattoit cette hydropisie avec les saignées, les délayans, les acides et les émolliens.

Bacher (1) a également publié plusieurs observations d'hydropisie par pléthore et tension avec engorgement des viscères, et disposition inflammatoire, dont la marche est plus aiguë que celle des autres hydropisies ; l'épanchement se fait plutôt, et résiste moins aux moyens indiqués, tels que les saignées, les délayans et les acides. Medicus et autres ont donné des observations semblables.

Nous avons rencontré dans notre pratique une anasarque avec fièvre considérable, et beaucoup de symptômes d'irritation ; la maladie s'étoit développée pendant les chaleurs de l'été, et après les fatigues d'un voyage. Elle céda, au grand étonnement de ceux qui entouroient le

(1) Recherch. sur les mal. chron.

malade, à l'usage des saignées, des émolliens et des boissons nitrées.

Il est aussi une hydrocéphale interne qui a une marche active, qui fait périr les sujets dans très-peu de temps, et qui demande une méthode curative affoiblissante et antiphlogistique. Cette espèce d'hydropisie a été décrite par le célèbre professeur Baumes dans le premier numéro des Annales de la Société de médecine-pratique de Montpellier. Whitt a également donné une bonne description de l'hydropisie aiguë des ventricules du cerveau. On trouve dans le Journal général de médecine, rédigé par M. Sédillot (1), un mémoire de M. Bouvier enrichi d'un nombre d'observations propres à faire reconnoître cette maladie, dont les signes caractéristiques sont très-souvent équivoques. M. Bard (2) a également publié dans le même journal quelques observations intéressantes sur ce genre d'hydropisie; mais Hippocrate avoit déjà signalé avant ces auteurs cette affection morbide par une excellente description, et telle qu'on la voit toujours dans les écrits de ce médecin célèbre (3).

---

(1) Tom. 30, pag. 373.

(2) Tom. 32, pag. 26.

(3) *De morb., lib. 2, cap. 6.*

La différence qui existe entre l'hydrocéphale interne aiguë et celle dont la marche est lente, c'est que la première offre ordinairement une inflammation de l'arachnoïde, ou un spasme de cette membrane qui produisent l'épanchement dans le cerveau, tandis que dans la chronique cet épanchement n'est point secondaire, et tient aux causes générales de l'hydropisie.

Les affections séreuses sont donc, comme la phthisie, des maladies d'autant plus vives qu'elles dépendent des constitutions médicales, qu'elles attaquent des personnes robustes, des tempéramens sanguins; qu'elles se compliquent d'inflammation, et qu'elles sont subordonnées à l'influence des agens qui produisent les maladies aiguës.

Il existe encore plusieurs maladies qui semblent tenir des affections aiguës et des chroniques, à raison des caractères qu'elles empruntent des unes et des autres, et que certains auteurs placent parmi les affections vives, et d'autres parmi les lentes : telles sont l'apoplexie, l'épilepsie, la goutte, les fièvres intermittentes, et généralement toutes les affections à paroxismes.

Nous placerons volontiers l'apoplexie (1) dans

(1) On se plaint aujourd'hui que l'apoplexie est plus fréquente qu'autrefois, et on gémit sur le peu d'efficacité

la classe des aiguës, à raison de sa courte durée, de l'état de force et de vigueur où se trouveroit la nature, si elle n'étoit point accablée par la cause du mal qui opprime et annulle les forces vitales, et parce que cette maladie, quoique affectant les personnes qui y sont naturellement disposées par leur constitution, est néanmoins

---

des moyens thérapeutiques qu'on oppose à cette maladie foudroyante. Le traitement roule presque toujours sur les saignées et les débilitans, si l'apoplexie est sanguine; et sur les émétiques et les stimulans de toute espèce, si on la croit séreuse. D'après ce que nous avons observé sur le caractère de cette affection morbide, et sur les moyens que nous avons vu réussir dans des cas analogues, nous sommes autorisés à croire que l'apoplexie dépend ordinairement d'un spasme fixé dans une partie éloignée du cerveau, ou dans ce viscère même, et dont l'effet est de pousser et faire séjourner les humeurs à la tête, et y former ensuite des stases et des épanchemens mortels.

Les faits observés par M. Petit, de Lyon (ann. de la Soc. de méd. prat. de Montpellier, t. 2), viennent à l'appui de cette opinion.

Nous avons connu nombre d'apoplectiques qui étoient sujets aux affections nerveuses. Les orages de la révolution, qui ont multiplié ces maladies, ont aussi rendu l'apoplexie plus commune. Nous avons employé avec succès les bains domestiques tièdes dans plusieurs cas très-graves, et nous avons rarement observé de bons effets des autres méthodes curatives usitées.

soumise aux influences atmosphériques et des saisons. L'observation apprend en effet que cette redoutable affection règne sous certaines constitutions de l'air, à l'époque des solstices et des équinoxes.

Nous avons observé pendant l'hiver de 1809 plusieurs maladies de cette espèce, qui se déclaroient en même temps; les médecins de Paris ont fait la même remarque, et à la même époque.

On doit considérer la paralysie comme une affection chronique qui succède à une aiguë, et dans laquelle la nature laisse subsister la cause morbide, comme cela a lieu dans beaucoup de maladies mal jugées.

L'épilepsie étant moins souvent l'effet des constitutions médicales que des autres causes morbides, étant quelquefois héréditaire ou le produit des causes qui engendrent les maladies de long cours, ayant ordinairement une durée assez longue, doit être classée parmi les maladies chroniques.

Nous en dirons de même de la goutte. Peu ou point d'influence de l'air pour sa production; mêmes causes que celles des autres chroniques, et qui tiennent aux six choses non naturelles; influence héréditaire pour son développement.

On pourra objecter que ses paroxismes ressemblent en tout aux affections aiguës, et par l'appareil des symptômes que la nature développe pour expulser la cause morbifique, et par le dépôt critique qui se fait sur les articulations; mais ces paroxismes ne doivent être considérés que comme des efforts que fait le principe conservateur dans nombre d'affections lentes, et qui sont à la vérité plus fréquens et plus utiles dans la goutte que dans les autres maladies chroniques.

Quant aux fièvres intermittentes, elles offrent pendant les accès tous les caractères des maladies aiguës. Symptômes d'irritation, de coction et de crise: leur siège paroit être dans le systême vasculaire sanguin, ou y passer à fur et mesure que les accès se développent : elles sont soumises à l'influence des saisons et des constitutions médicales. Ainsi sous tous ces rapports elles figurent bien mieux dans la classe des aiguës que des chroniques, quoiqu'en n'ayant égard qu'à la durée on pût classer une partie de ces fièvres parmi ces dernières.

On pourroit encore porter, dans le tableau des affections vives, la rage, que Boerhaave et d'autres auteurs placent parmi les chroniques, ainsi que la plupart des maladies provenant des

blessures des animaux vénimeux. Les auteurs qui rangent ces maux parmi les chroniques, n'ont égard qu'à la durée; mais sous ce rapport encore elles ne doivent point être comprises dans cette classe de maladies; car le temps qui s'écoule depuis l'insertion du virus jusqu'au moment où la rage se déclare, ne constitue pas absolument l'hydrophobie. Pendant cet intervalle, la santé n'est point altérée, on n'observe aucun trouble dans les fonctions, et ce temps quoiqu'un peu long à la vérité, nous le comparons à celui qui précéde le développement des fièvres de marais, des maladies contagieuses. La rage une fois développée offre le tableau d'une maladie aiguë et très-aiguë, les fonctions éprouvent un trouble alarmant, le siège du mal est dans les voies de la circulation, la maladie est courte, la nature fait des efforts violens mais infructueux, et le malade succombe par la force du venin, comme dans les fièvres contagieuses d'un mauvais caractère.

Nous ne passerons point en revue les autres maladies analogues qui ont des caractères communs aux affections vives et aux maladies lentes. D'après les différences que nous avons notées, on pourra aisément les ranger dans l'une ou l'autre classe, suivant l'analogie plus ou moins

prononcée qu'elles auront avec l'un ou l'autre de ces deux ordres de maladies.

Nous dirons donc en nous résumant que le caractère distinctif des maladies chroniques se compose d'un ensemble de circonstances ou de phénomènes, qui par leur réunion en entier ou d'une grande partie d'entr'eux serviront à distinguer cet ordre d'affections d'avec les maladies aiguës ; ainsi :

1°. Avoir une marche lente, se développer d'une manière insensible, et ne présenter d'abord que des symptômes peu alarmans, mais qui le deviennent dans la suite ; n'affecter que successivement les forces musculaires et digestives.

2°. Ne montrer dans leur cours que des signes équivoques de coction et de crise, n'avoir point ordinairement de terme fixe pour effectuer les actes critiques, et ne les effectuant que par un laps de temps considérable.

3°. Ne s'accompagner que rarement de la fièvre ; et cette fièvre étant presque toujours lente, modérée, plutôt nuisible qu'utile, soit en multipliant les obstacles que la nature a à vaincre, soit en usant les forces et en augmentant la foiblesse qu'on observe dans cette classe d'affections.

4°. Tenir rarement à l'influence des saisons et des constitutions atmosphériques comme

cause principale, quoiqu'elles soient aggravées par certaines constitutions de l'air, mais être plus ordinairement produites par les autres causes qu'on appelle choses non naturelles; être soumises à l'influence héréditaire, ou se produire à la suite des affections aiguës mal jugées.

5°. Etre immédiatement liées à un vice général ou particulier des fluides et des solides, ou à quelque lésion organique; avoir leur cause éloignée dans les voies de la circulation du sang, et étant par conséquent moins en prise aux efforts conservateurs de la nature.

6°. Attaquer les constitutions foibles, usées par la débauche ou par toutes les causes débilitantes; affecter de préférence les tempéramens lymphatiques et ceux qui sont doués d'une mobilité nerveuse excessive; se faire sentir à la première et dernière période de la vie, lorsque la constitution n'a pas encore reçu, ou qu'elle a déjà perdu la vigueur nécessaire.

7°. Avoir leur siège dans les systêmes glanduleux, lymphatique et nerveux, dans des parties peu irritables ou moins essentielles à l'entretien de la vie.

8°. Ne demander pour l'ordinaire dans le traitement qu'une méthode essentiellement tonique et fortifiante, et propre à aiguilloner le

principe

principe conservateur toujours languissant dans ces affections.

Tel est cet ensemble de signes qui doit être pour le médecin le vrai caractère distinctif des maladies de long cours.

Après avoir satisfait au premier point du problême proposé par la Société de médecine-pratique au sujet du caractère distinctif des affections lentes, passons à la seconde partie, touchant les solutions critiques dont ces maladies peuvent être susceptibles.

De quelles solutions critiques les maladies chroniques sont-elles susceptibles ?

Nous avons assigné comme un des caractères distinctifs des affections lentes celui d'être moins susceptibles de crises et de solutions critiques ; il s'agit de déterminer à présent si ces maladies sont totalement exemptes de pareilles solutions, ou si l'expérience a démontré qu'elles se jugeoient quelquefois par des évacuations qui méritent le nom de critiques. Avant d'entrer dans les détails que ce sujet comporte, il faut nécessairement s'expliquer sur ce qu'on entend par crises, solutions critiques dans les maladies aiguës ; examiner quelles sont celles de ces affections vives où les crises se rencontrent le plus communément, pour, de ces diverses recherches, déduire des conséquences qui nous éclaireront sur la question proposée, savoir si les affections de long cours sont soumises à la marche des crises, et de quelles espèces de solutions elles sont susceptibles.

La connoissance des crises dans les maladies dites aiguës remonte jusqu'à Hippocrate ; c'est ce législateur de la médecine qui posa les pre-

miers fondemens de cette doctrine, et qui nota toutes les règles qui la composent. Selon ce médecin, tout changement dans une maladie mérite le nom de crise; mais Galien et tous ceux qui sont venus après lui n'accordent ce nom qu'à cette espèce de trouble, qui survenant à certains jours fixes, qu'on a appellés critiques et indépendant de toute influence extérieure, produit une amélioration ou un changement pire dans l'état du malade.

Les médecins de tous les siècles qui n'ont pris pour guide que l'expérience et l'observation; tous ceux qui ne se sont point laissés entraîner au penchant des hypothèses, se sont convaincus que dans toutes les affections morbides, mais sur-tout dans les aiguës, le principe conservateur ou la nature qui veille sans cesse à la conservation de l'homme, dans l'état de santé comme dans celui de maladie, fait certains efforts, dont l'objet est de neûtraliser la cause morbifique et de l'expulser par les organes excrétoires lorsqu'elle est devenue susceptible d'évacuation. Tout l'art du médecin consiste donc à aider ce principe bienfaisant, lorsque ses opérations sont utiles; à réprimer ses efforts, lorsque par leur violence ils peuvent être dangereux, ou à l'arrêter et le contrarier dans sa marche lorsque son travail tourne à la ruine du malade.

Les médecins observateurs ont encore vu que ce travail de la nature dont le mécanisme échappe entièrement à nos recherches, étoit suivi, après avoir duré quelque temps, d'un trouble plus ou moins considérable dans l'économie vivante dont l'issue est l'évacuation d'une matière élaborée par la nature ; c'est là précisément ce qui constitue une crise.

Les anciens avoient encore remarqué que la nature suit des règles dans tous ses actes, et qu'elle les produit dans un espace de temps limité. Ils avoient observé que les crises n'arrivoient point indistinctement tous les jours d'une maladie, mais qu'elles survenoient plus particulièrement les 7, 14, 20 ou 21, selon Dioclès et Archigène, jours auxquels ils adjoignoient en sous-ordre les 9, 11 et 17. Les 3, 4, 5, 8, et 10 jugeoient aussi quelquefois, mais beaucoup plus rarement. Le 6 étoit aussi regardé comme un jour critique, mais dont les crises étoient toujours mauvaises; aussi Galien lui avoit juré une haine implacable, et l'appeloit un tyran, par opposition au 7e., auquel il donnoit le nom de bon roi, les crises de ce jour étant toujours salutaires. Ils appelloient les 4, 11 et 17 indicateurs, parce qu'ils annonçoient que la crise seroit parfaite, et qu'elle auroit lieu dans un des jours radicaux, c'est-à-dire éminemment critiques.

Les jours critiques passé le 20e. étoient le 27, 34 et 40, parce que la nature après cette époque suit le type septenaire au lieu du quartenaire.

Ainsi la coction est le résultat d'un travail de la nature, par lequel la matière morbide perd ses qualités irritantes, et est réduite à un état de douceur propre à être évacuée. C'est une matière selon Hippocrate réduite à des propriétés naturelles, ou un mélange bien adouci de parties contraires d'après Baillou.

La matière morbifique, ainsi travaillée, est évacuée par les organes excrétoires au milieu de ce trouble des fonctions dont nous avons parlé, et cette évacuation amène la solution totale ou partielle de la maladie, si la crise est bonne; ou le changement de l'affection aiguë en une chronique, et même la mort, si la crise est mauvaise.

Cette doctrine, tour-à-tour soutenue et combattue par ses partisans et ses détracteurs, a suscité dans tous les temps une division parmi les médecins, ce qui a singulièrement prêté aux traits satyriques des Montaîgne, des Molière, des Boileau et de tous les détracteurs de notre art. Les uns, servilement attachés aux préceptes des anciens, n'ont osé s'écarter en aucun point de leur méthode et ont embrassé avec enthousiasme, et pour ainsi dire aveuglément, cette doctrine; les autres frondant tout, et ne voulant se sou-

mettre à aucune règle, ont traité cette doctrine de chimère, de niaiserie, et ont appelé les anciens des empiriques, des maréchaux ferrans. Asclépiade, Van-Helmont, Chirac, Fizes et autres ont été les plus furieux contre cette doctrine; ils employoient les remèdes dans tous les temps des maladies; ils saignoient, purgeoient, sans avoir aucun égard à la nature, à ses efforts ni à la direction de ses mouvemens. Nous purgeons au moins tous les deux jours, s'écrioit Fizes, et notre méthode n'effarouche que ceux qui ne voient des malades que dans les livres; et par une contradiction inconcevable, ces médecins qui déclamoient tant contre les anciens et leur doctrine, qui lançoient contre eux des anathèmes, reconnoissoient des jours critiques, des jours qu'il falloit respecter, et des évacuations critiques qui terminoient les maladies.

Il n'est pas de notre sujet d'aborder une question long-temps agitée, et qui n'a pas encore reçu une solution convenable, savoir si le médecin doit fidèlement suivre la doctrine des anciens sur les crises, ou n'y avoir aucun égard dans le traitement des maladies aiguës.

Nous dirons seulement, pour ce qui concerne notre sujet, que quoique la coction et la crise soient des opérations de la nature recouvertes d'un voile mystérieux, et dont le mécanisme

nous échappe entièrement, nous dirons qu'elles semblent dépendre néanmoins d'une certaine oscillation des vaisseaux, d'un état fébrile qui digère, et réduit l'humeur morbifique à un état propre à l'évacuation.

D'après cela, les crises seront d'autant plus sensibles dans les maladies aiguës, que la cause de ces maladies se rapprochera davantage du systême vasculaire sanguin qui est l'instrument de la fièvre, et que la nature sera dans un meilleur état de force et de vigueur pour soutenir l'effort fébrile.

L'observation apprend en effet qu'une affection vive montre dans sa marche les phénomènes critiques, lorsque la cause morbide roule dans les organes de la circulation, et qu'elle est soumise par ce moyen au travail immédiat de la nature (1).

1°. La plupart des fièvres, mais sur-tout l'inflammatoire, les synoques des uns, les con-

---

(1) Stoll, *rat. med.*, tom. 1, s'exprime en ces termes à ce sujet : *morbi febriles quorum materia famesque intrà humorum circulantium limites positus est et circulationis legi subjacet, magna ex parte coctionem, crisinque die critico peragendam admittunt, cùm motus cordis et arteriarum, materiam hanc alienam intra vasa sanguifera contentam, subigat, attenuet et excretioni quæ coctæ materiæ magis convenit aptam reddat.*

tinentes des autres, sont celles où les crises s'observent le plus communément. Les fièvres éruptives et contagieuses, telles que la rougeole, la petite vérole et toutes celles dont la cause flotte librement dans le système vasculaire sanguin, sont aussi celles où l'expérience de chaque jour fait remarquer les crises et les solutions critiques.

Les maladies fébriles, au contraire, qui ont leur siège dans les premières voies, et qu'on a tour-à-tour nommées fièvres putrides, gastriques, mésenteriques et meningo-gastriques, dont la cause est une collection de mauvais sucs bilieux, pituiteux ou autres dans le canal alimentaire; toutes les fièvres dont la marche est intermittente ou rémittente, marche qui, d'après beaucoup d'auteurs, est propre aux fièvres des premières voies, sont moins sujettes aux crises. La nature, dont le grand instrument de coction est le systême artériel, ne peut agir immédiatement contre la cause morbifique; et ce n'est que lorsque cette cause passe du canal intestinal dans le torrent de la circulation, qu'elle peut subir un changement convenable (1).

(1) *In morbis gastricis, materies motui cordis et arterarum exposita non est; sed iners in ventriculo ac intestinis hæret et vim vitæ subigentem, attenuantem, expellentemque non experitur: hinc, in sensu saltem strictiori,*

Aussi remarque-t-on que toutes ces maladies livrées à la nature sont très-longues, qu'elles dégénèrent en continues putrides malignes, et que leur issue est toujours incertaine ; ce qui a fait dire à Stoll que la nature ne peut grand'chose dans ces affections, et que l'art au contraire peut beaucoup (1).

2°. Dans les maladies aiguës avec affection locale, les crises et les mouvemens critiques sont moins sensibles, parce que la cause du mal est moins sous la main de la nature, et un peu plus sous la puissance de l'art. Sydenham qui connoissoit si bien le pouvoir de la nature dans

---

coctio critica, perturbatio et crisis in morbis hisce locum non habet. Stoll, loc. cit., pag. 45.

(1) *In gastricis morbis à crudo humorum apparatu oriundis, parum natura facit, medicus plurimum.*

In febrium mesentericarum curatione sæpe vidi inutile esse dies criticos eorumque vim et potestatem observare, sed tantummodo vehementiam ac remissionem accidentium purgationem instituo, etiam ipso die critico, nam hujusmodi febres vim et potestatem criticorum spernunt et perturbant; et humorum apparatum à mesenterio quam citissimè educo. Baglivi, prax. med., lib. 1, *de feb. malignis et mesentericis.*

Circà dies criticos cave ne moveas sine causa (exceptis febribus mesentericis), in urbe Româ in quibus etiam, ipsis diebus criticis purgare oportet et celeriter cacochyliam putrem educere è mesenterio. Baglivi, de crisi et dieb. crit.

les affections vives, se disoit maître de la pleurésie au moyen des saignées ; et comptoit fort peu sur les efforts du principe conservateur pour la terminaison de cette maladie locale (1).

3°. La coction et les crises ne s'observent pas indistinctement dans toutes les fièvres avec dégénérescence humorale ; mais on les rencontre bien plus fréquemment dans les inflammatoires et les bilieuses que dans les muqueuses. La mucosité ou la pituite est une humeur crue peu animalisée, réfractaire au travail de la nature, et qui exige un long espace de temps pour subir une vraie coction. De là l'opiniâtreté et la longueur des maladies muqueuses, leur tendance à dégénérer en malignes, et le besoin qu'éprouve la nature d'être secourue par son ministre dans ces sortes d'affections.

En parcourant l'histoire des différentes épidémies de fièvres muqueuses ou pituiteuses observées à Gœthingue par Wagler et Roederer, à Prague par Plenciz, à Naples par Sarcone, à Vienne par Stoll, en Angleterre par Huxham, on s'apperçoit que ces fièvres avoient une marche lente, que la nature affoiblie ne développoit que

---

(1) *Cum è diverso, mediante venæ sectione, morbifica materia penes meum sit arbitrium, et orificium à phlebotomo incisum, tracheæ vires subire cogatur. Sydenh., pleuritis.*

des mouvemens incertains de coction et de crise, que les efforts critiques n'avoient lieu que successivement, et qu'ils ne jugeoient qu'imparfaitement les maladies.

La fièvre quotidienne qui est celle des intermittentes qui se rapproche beaucoup des muqueuses, est aussi une de celles qui sont le plus opiniâtres, et dont les solutions critiques sont assez rares. Nous avons observé dans le courant de 1809, où la plupart des saisons ont été extrêmement humides, que toutes les maladies régnantes présentoient un caractère muqueux qui les rendoit interminables; nous avons rencontré dans quelques villages de la campagne une fièvre muqueuse vermineuse qui duroit des mois entiers. Les évacuans par haut et par bas, les vésicatoires, les vermifuges et les toniques employés successivement n'abrégeoient point le cours de la maladie; cette fièvre faisoit languir des familles entières composées de nombre d'enfans, dans un état d'affoiblissement qui exerçoit la patience des malades et du médecin.

Hippocrate, dans son premier livre des épidémies, donne la description d'une fièvre pituiteuse qui ne se termina qu'au 80e. jour.

Il est une autre classe de maladies fébriles exerçant une prédominance sur toutes les autres affections morbides, et devenant pour ainsi dire

stationaire dans toutes les contrées de l'Europe, qui n'admet que rarement les actes de coction et de crise, ce sont les affections catarrhales; ces maladies sont encore de nature à éluder les forces du principe conservateur pour en opérer une véritable coction. Abandonnées aux seuls efforts de ce principe, elles dégénèrent en affections chroniques très-opiniâtres, et souvent mortelles à cause des dépôts lymphatico-purulens que produit la matière catarrhale sur les viscères des différentes cavités.

Nous avons été à portée de faire souvent cette observation dans beaucoup de maladies de cette espèce, et dont la plupart étoient épidémiques. Ici une expectation oiseuse rend le médecin témoin des désordres qu'entraînent ces affections; il faut employer une méthode de traitement active composée des révulsifs, des incisifs et des évacuans les plus énergiques, afin de prévenir les dépôts dont nous avons parlé. Parmi ces moyens, ceux que nous avons reconnus les plus efficaces et le plus constamment salutaires, sont les vomitifs avec le tartre stibié et les vésicatoires long-temps entretenus, et souvent renouvelés suivant l'exigence des cas.

4°. Nous avons dit que les maladies aiguës étoient d'autant plus soumises aux actes de coction et de crise que la nature avoit plus de vigueur

pour élaborer la cause morbifique, et l'évacuer par les émonctoires ; mais les crises y sont d'autant plus rares que la nature est dans un état de foiblesse radicale ou d'oppression qui la gêne dans son travail : par conséquent toutes les aiguës qui affectent les tempéramens foibles et épuisés ; les fièvres malignes et contagieuses qui enchaînent les forces en attaquant le principe vital, sont moins sujettes aux crises et aux solutions critiques. C'est ce que l'observation apprend tous les jours aux praticiens.

5°. Les crises et la coction ne se rencontrent point dans les affections nerveuses ; l'essence de ces maladies tient au désordre, à l'anomalie du systême nerveux. Il n'y a point de dégénération humorale, rien à élaborer ni à évacuer, par conséquent point de coction ni de crises ; et s'il survient dans ces affections des évacuations qui aient une apparence de crise en terminant ces maladies, ce n'est pas parce qu'elles sont critiques, mais parce qu'elles indiquent que l'affection nerveuse entretenue par une mauvaise distribution des mouvemens vitaux est détruite, et que la nature rentre dans l'ordre régulier de ses loix.

Hippocrate connoissoit ces maladies, et savoit que celles qui dépendoient du chaud guérissoient par le froid, et *vice versâ*. (1).

---

(1) *Hæc vero omnia minimè contigit calidum aut frigi-*

Nous pouvons même ajouter que non seulement les maladies nerveuses ne sont pas susceptibles de crises, mais encore que dans toutes les affections compliquées d'un état nerveux, la nature est singulièrement contrariée dans son travail, au point que la coction et les crises y sont plus rares et presque toujours imparfaites. Les fièvres ataxiques, les intermittentes pernicieuses, les affections pestilentielles, *le sudor anglicus* offrent un désordre considérable dans le système sensitif qui jette le trouble dans les fonctions de la nature, et rend ces maladies extrêmement dangereuses.

6°. La température froide et humide, un régime affaiblissant ou composé de susbtances grossières, une méthode perturbatrice, telle que celle de Brown, les saignées poussées outre mesure, les purgatifs donnés dans tout le cours de la maladie selon la méthode des *Chirac* et *Fizes*, sont aussi des causes qui enchaînent les

---

dum perpeti, neque enim hoc putrescere atque crassescere poterit. Hipp., de vet. med., lib. 4, *cap.* 10.

Si Tissot, dans son Traité des maladies des nerfs, tom. 2, part. 2, admet la coction et les crises dans cette classe de maladies, c'est qu'il ne les suppose pas dans un état de simplicité, mais compliquées de quelque autre affection, ou tenant à une cause humorale qui agace les nerfs, et qui doit subir une élaboration convenable.

mouvemens critiques; et on ne doit pas être surpris que les crises soient plus rares de nos jours que du temps d'Hippocrate, puisque ces méthodes actives employées dans le cours des maladies aiguës doivent s'opposer aux actes qui tendent à les effectuer.

Une distinction soigneuse des maladies où les phénomènes critiques s'observent fréquemment d'avec celles où ils sont rares et presque pas sensibles, des observations multipliées et bien faites de ces différentes maladies, auroient sans doute beaucoup plus contribué à la solution du problême en question, et à déterminer les cas où on doit attendre les crises et ceux où l'art doit agir sans se confier aux efforts de la nature, que cette foule d'hypothèses enfantées par l'imagination et les sarcasmes que se sont prodigués mutuellement les partisans des anciens et les détracteurs de leur doctrine. Quant à nous, il nous suffira de faire l'application des principes que nous venons d'établir aux maladies chroniques, ce qui jetera quelque jour sur la question de savoir si les affections lentes sont ou peuvent être susceptibles de solutions critiques.

Nous avons montré dans les caractères distinctifs de ces maladies qu'elles avoient leur siège loin du système vasculaire sanguin, qu'elles attaquoient les sujets foibles épuisés,

les tempéramens pituiteux et lymphatiques; qu'elles étoient souvent liées à une lésion des systêmes glanduleux et nerveux; que la nature dans ces affections se montroit foible, languissante: et voilà précisément les circonstances que nous avons notées pour être contraires aux actes de coction et de crise. Nous pouvons donc conclure *à priori* que les affections de long cours doivent être rarement susceptibles de solutions critiques.

De cette première conséquence nous pouvons en déduire une autre, savoir que si dans la plupart des maladies aiguës où se rencontrent les circonstances contraires aux actes critiques, on ne doit point suivre la doctrine des anciens sur les crises; si dans l'autre classe de maladies où ces circonstances leur sont favorables, on est souvent embarrassé pour fixer le commencement de la maladie, soit parce que les parens ou le malade n'ont point observé le premier jour, soit parce qu'il y a certaines affections qui se développent peu-à-peu et sans avoir un début marqué, ce qui jette dans la plus grande perplexité sur les jours qu'on doit respecter et sur ceux où on doit agir; si d'après ces considérations, dis-je, le système des crises est peu applicable aux affections aiguës, à combien plus forte raison il ne pourra s'appliquer aux chroniques où les

crises

crises sont beaucoup plus rares, où les efforts de la nature sont si foibles, où le début du mal se confond entièrement avec la santé, et où la nature n'observe et ne peut observer des règles fixes pour effectuer les actes critiques? Et combien ne doit-on pas, dans de pareilles maladies, mettre en usage une médecine essentiellement agissante, et ne point attendre en vain le travail de la nature, si on ne veut point être témoin des ravages que ces maux produisent lorsqu'ils sont livrés aux seuls efforts du principe conservateur.

S'il est vrai qu'une maladie aiguë dégénère souvent en une affection de long cours, lorsque la nature vient à être épuisée par une méthode débilitante; si l'essence chronique tient principalement à un état de foiblesse radicale qui fait que la nature ne peut lutter avec avantage contre le principe morbide; s'il est encore vrai que la plupart des affections chroniques se développent dans les âges où les forces sont encore foibles ou déjà épuisées; si elles tourmentent les sujets livrés à la débauche, issus de parens valétudinaires et soumis à l'influence de toutes les causes débilitantes; si ces mêmes maladies dépendent ordinairement d'une lésion du système glanduleux et lymphatique qui est très-réfractaire aux crises, ou d'une affection du nerveux qui ne sauroit les admettre; si elles

tiennent quelquefois à une altération organique où la nature n'a rien à élaborer ni à évacuer; enfin, si les maladies de long cours attaquent les tempéramens froids et pituiteux, et sont favorisées par les climats et les saisons froides et humides, et si toutes ces circonstances contrarient, empêchent et détruisent le fruit des efforts critiques, nous pouvons conclure avec fondement que les affections lentes ne sont que très-rarement susceptibles de solutions critiques.

Cependant, quoique les crises soient beaucoup plus rares dans les maladies de long cours que dans les aiguës, et quoique toutes les circonstances qui tendent à les empêcher, se rencontrent dans les premières, néanmoins une étude approfondie de ces maladies et l'observation apprennent que la nature qui est, selon Hippocrate, *medicatrix morborum*, travaille à la guérison des affections lentes comme à celle des aiguës; et que si elle ne réussit pas toujours, c'est qu'elle trouve dans les chroniques trop d'obstacles à surmonter et que ses forces sont souvent inférieures à la cause morbide. Ainsi nombre d'affections lentes se jugent quelquefois par quelque effort critique, lors même que la nature semble totalement épuisée et la maladie sans aucune espèce d'espoir. Elle paroit dans ces circonstances rassembler le peu de forces qui

lui reste et vaincre la cause morbifique par un effort extraordinaire qu'elle sembloit ne pouvoir pas soutenir.

Si nous fouillions dans les ouvrages de médecine, et si nous consultions notre propre expérience, nous trouverions qu'il n'y a pas de maladie de longue durée qui ne soit susceptible de quelque solution heureuse, résultant d'un travail et d'un effort non interrompus de la part de la nature contre la cause morbifique. Le celèbre *Bordeu* dont nous avons déjà eu l'occasion de citer l'excellent ouvrage sur les maladies chroniques, nous en fourniroit beaucoup d'exemples ; nous pourrions les multiplier à l'infini, mais ce travail nous mettroit trop loin, et n'éclaireroit pas davantage le sujet qui nous occupe. Nous pouvons obtenir le même résultat, si nous prouvons que les deux maladies chroniques que nous avons considérées comme la terminaison d'une infinité d'autres, (la phthisie et l'hydropisie) et quelques autres provenant de lésions graves dans des viscères essentiels à l'économie vivante, peuvent être amenées à une terminaison heureuse par les seuls efforts du principe conservateur, lors même que ce principe paroit par sa foiblesse incapable d'aucun effort salutaire.

Tous les médecins savent, d'après l'expérience, que la phthisie se termine quelquefois d'une

manière favorable par des dépôts ou des éruptions crouteuses aux extrémités inférieures. Le prince de la médecine à qui rien d'utile n'échappoit, avoit déjà fait cette remarque (1).

Sidenham a observé qu'il survenoit aux phthisiques, guéris par les remèdes et l'exercice du cheval, des glandes au cou qui étoient critiques. M. Brittonel (2) a également fait la même observation.

Parmi les voies que la nature choisit pour décider la terminaison heureuse de quelques phthisies, la plus certaine, et qui offre ordinairement les plus grandes espérances, est celle qui jette à la peau sous forme de dépôt purulent la cause matérielle de la phthisie et dont l'ouverture et l'écoulement plus ou moins long sont suivis de la solution de cette maladie. Parmi les observations que notre expérience nous a fournies, les suivantes méritent d'être connues.

Une fille de 15 à 16 ans, non encore réglée, est atteinte d'un engorgement à l'abdomen dont le siége paroissoit être dans les glandes du mé-

---

(1) *Quibuscumque ex pulmonis morbis abscessus ad aures fiunt et ad inferiores partes suppurant et rumpuntur, fistulamque gignunt, hi superstites evadunt.* Hipp. *pronost. cap.* 11.

(2) Journ. de Méd., t. 48.

sentère : cet engorgement est suivi d'inflammation et de tous les signes de suppuration. Le pus se fait jour par le diaphragme, à travers les poumons, et la malade expectore long-temps, et au milieu des efforts d'une toux considérable, une matière purulente. Cette fille fut réduite en peu de temps à un marasme bien prononcé et à un état de faiblesse, tel que les parens crurent urgent de lui administrer les derniers secours de la religion, ceux de l'art paroissoient parfaitement inutiles. La nature continue pourtant à évacuer la matière purulente par l'expectoration ; et soutenue daus ses efforts par les cordiaux et les toniques, la malade se tira d'affaire et recouvra peu-à-peu une santé parfaite.

Une autre fille, âgée de 10 ans, se plaint, après avoir essuyé une affection catarrhale de douleurs au cou et au côté. L'appétit se perd, l'inquiétude survient ; une toux continuelle, la dyspnée et la fiévre lente annoncent l'affection de la poitrine. Cette enfant se refuse à toute espéce de secours. La fièvre habituelle, l'opression, les sueurs nocturnes, une expectoration purulente et le marasme caractérisent une phthisie confirmée. Ces symptômes augmentent journellement au point que les forces paroissent épuisées, et la jeune malade condamnée à une mort certaine.

Dans cet état la nature suscite un dépôt purulent au côté droit de la poitrine entre les vraies côtes près du sternum. La tumeur offroit un mouvement de crépitation, quand on la comprimoit. Elle fut favorisée par les cataplasmes émolliens, et on en fit l'ouverture au bout de quelques jours : il en sortit beaucoup de pus mêlé de bulles d'air ; celles-ci sortoient en abondance quand la malade toussoit. Cette enfant ne voulut prendre aucun remède : le pus continua à couler pendant quelque temps, et les symptômes diminuant d'une manière sensible dans moins de deux mois, la petite malade fut parfaitement guérie.

Nous ne connoissons pas d'exemple d'affection chronique poussée à un point si avancé où l'art ait si peu fait, et où la nature ait si bien triomphé de la maladie.

Un jeune homme de vingt ans, assez bien constitué, est atteint d'une fluxion de poitrine, contre laquelle on n'emploie que des remèdes innocens. A peine reste-t-il quelque amendement dans son état, qu'il veut se rendre à son village, distant environ de sept à huit lieues. Les fatigues de la course aggravent le mal, et le jettent dans un commencement de phthisie. Quelque temps après son arrivée, il ressent une douleur vive au sacrum, accompagnée de gonflement et de rougeur : on soupçonne que le pus

avoit fusé le long de la colonne vertébrale ; la tumeur fut favorisée par les émolliens, et on appliqua un large vésicatoire sur une cuisse où le malade ressentoit une douleur cruelle, qui étoit le point principal de ses souffrances.

L'effet de cet excrétoire fut de soulager la douleur sans rien changer d'ailleurs à l'état du malade ; la tumeur du sacrum s'affaissa, et les symptômes de phthisie continuèrent comme auparavant. Le moxa fut ensuite appliqué au même endroit, et il ne procura pas plus de soulagement. Les expectorans, les incisifs et le quina furent aussi mis en usage sans succès.

Le malade se soutint dans cet état pendant deux mois, cloué dans son lit, et ne pouvant se remuer à cause des douleurs considérables qui le tourmentoient, tantôt au côté, tantôt aux membres, et tantôt à l'abdomen. Il se forma dans cet intervalle une tumeur à l'épine du dos, occasionnée par la carie et la courbure des vertèbres dorsales. Une foiblesse paralytique s'empara des extrémités inférieures, et le mal vertébral de Pott fut bien déclaré. On appliqua sur chaque côté de la tumeur un très-large cautère, dont l'escarre et la suppuration furent énormes. Malgré cet écoulement de pus long-temps continué, la foiblesse des membres inférieurs alla en augmentant, et dans l'espace de quelques mois la paralysie fut complète.

Cependant les symptômes de phthisie disparurent, et le malade sauvé de cette maladie tomba dans une nouvelle affection que son peu de fortune lui rendoit plus cruelle que la première, puisqu'il étoit condamné à vivre des années entières cloué dans son lit, et privé de tout moyen pour entretenir une existence aussi misérable.

Une nouvelle application du moxa ne fut point accueillie par le malade ; d'ailleurs ce moyen qui n'avoit rien fait la première fois, n'auroit pas mieux réussi à une seconde reprise, puisque l'abondante suppuration des cautères n'avoit point empêché les progrès de la paralysie. Des frictions stimulantes sur les membres paralytiques n'eurent et ne pouvoient avoir aucun succès. Le malade, à part cette paralysie, paroissoit jouir d'une assez bonne santé.

Au bout d'un à deux mois, la nature vint au secours de ce malheureux. Il commença à remuer une jambe et puis l'autre ; la sensibilité revenoit avec le mouvement, et à mesure que la paralysie diminuoit, on voyoit croitre au côté droit de la poitrine une tumeur qui s'ouvrit d'elle-même, et fournit long-temps un écoulement de pus qui fut entretenu par l'application des feuilles de choux. Le malade put se lever et se soutenir ensuite avec des bé-

quilles. Enfin, après dix-huit mois, à dater de la formation de la tumeur, ce jeune homme a pu marcher librement, travailler à la campagne, et jouir du libre exercice de toutes ses fonctions. L'écoulement de la tumeur n'a cessé que lorsque les jambes ont été raffermies, et que le sujet a été rendu à une santé parfaite.

Tant il est vrai que les ressources de la nature sont inépuisables! Qui n'auroit pas prédit en pareil cas une infirmité incurable à cause d'une altération de la moëlle épinière par le séjour du pus, et à cause du peu de soulagement des cautères? On peut donc dire que chez cet individu la nature a guéri la phthisie en formant une métastase de la matière purulente sur les vertèbres dorsales, guérison qui a été puissamment secondée par les secours de l'art, et qu'elle a opéré la solution du mal de Pott, par des moyens qu'il n'eût pas été à la puissance de l'art d'imiter ni même de prévoir.

On trouve dans l'ancien Journal de Médecine (1) une observation également intéressante d'un abcès au lobe droit du poumon, dont le pus se fit jour entre la cinquième et la sixième côte, et qui donna un écoulement abondant. Le malade obtint une guérison parfaite par un

(1) Tom. 20, p. 135.

traitement dont l'objet étoit d'entretenir la sortie de l'humeur purulente.

Ces observations, auxquelles nous pourrions en joindre beaucoup d'autres, si elles n'étoient assez concluantes, prouvent indubitablement que la nature peut venir à bout d'amener la phthisie la plus confirmée à une solution critique des plus heureuses, en jetant à l'extérieur la matière purulente qui abreuve le poumon, ou en formant un abcès qui entraîne la cause de la phthisie. Ainsi, tous les moyens qui tendent à favoriser ces efforts salutaires de la nature, comme nous le verrons dans la suite, sont sans contredit les meilleurs remèdes pour guérir une affection aussi commune et aussi meurtrière. L'usage des toniques, et l'exercice du cheval, si préconisé par Sydenham, lorsqu'il n'existe point de phlogose dans le poumon, sont aussi de puissantes ressources pour favoriser cette métastase que la nature chercha à opérer dans les affections purulentes.

Le principe conservateur peut encore se débarrasser par d'autres voies, par l'expectoration par exemple, par les selles et par les urines. Nous avons connu un phthisique qui l'étoit devenu à la suite d'une péripneumonie, dont la maladie se termina favorablement après avoir craché pendant trois à quatre mois la

matière purulente et les lambeaux de la poche qui la renfermoit. D'autres fois le pus se fait jour par les selles, et la guérison en est la suite.

Nous aurons occasion de revenir sur ces faits, en parlant des affections purulentes, et des moyens propres à en abréger la durée.

L'hydropisie nous fournira également beaucoup d'exemples de solutions critiques excitées par les seuls efforts de la nature et opérées par différentes voies dans l'économie animale.

Morgagni (1) parle d'un enfant qui, atteint pendant deux fois de fièvre ardente et ayant bu beaucoup d'eau pendant ces maladies, fut attaqué d'une ascite qui guérit spontanément par des déjections abondantes.

Mead (2) rapporte l'histoire d'un marchand à qui on étoit sur le point de faire la ponction pour le débarrasser des eaux d'une ascite; et chez qui la nature fit disparoître l'épanchement dans une seule nuit.

M. Moreau (3) cite l'observation d'une femme de 22 ans et grosse de six mois, atteinte d'une

---

(1) *De sed. et caus. morb.*, *epist.* 38.

(2) *Mon. méd.*

(3) Journ. de Méd., t. 61.

leucophlegmatie à la suite d'une fièvre tierce qui guérit par une crise par les selles dont le nombre fut porté jusqu'à trente dans les vingt-quatre heures, et qui s'accompagnoient de tenesme et de coliques considérables.

M. Moublet (1) parle aussi d'une ascite guérie dans les 24 heures par le vomissement et les selles en même temps ; la malade rendit dans cet intervalle plus de dix-huit pintes de sérosité, et fut livrée pendant cette secousse orageuse à toutes les souffrances et aux alarmes que devoient inspirer des efforts si long-temps soutenus chez un sujet déjà très-affaibli par une maladie chronique.

Hippocrate (2) avoit également observé qu'une diarrhée abondante étoit une crise salutaire de la leucophlegmatie. *Si leucoplhegmatia detento fortior diarrhœa superveniat*, *morbum solvit*.

La nature opère aussi quelquefois la guérison de l'hydropisie par le vomissement, ainsi que le démontrent les observations suivantes.

On trouve dans le même journal de médecine (3) l'histoire d'une ascite considérable compliquée de leucophlegmatie, et dont les gens

---

(1) Journ. de Méd. t. 17.

(2) Aph. 29, sect. 7.

(3 *Epist.* 39, *n°.* 29 tom. 8, pag 318.

de l'art avoient désespéré, qui fut guérie par un vomissement spontané qui évacua la grande masse d'eau répandue dans tout le corps.

Morgagni (1) parle d'un moine attaqué d'une hydropisie ascite, dont les eaux furent toutes évacuées par le vomissement. Celui-ci pourtant, ayant continué après l'évacuation du liquide, fit périr le malade, quoiqu'il n'y eût ni douleur ni inflammation.

La nature indépendamment des voies excrétoires qu'elle choisit ordinairement pour l'évacuation des eaux, a d'autre ressources inconnues à l'art, dont elle fait usage dans des cas extraordinaires, et qui peuvent également dissiper les affections séreuses.

On trouve dans les mémoires de la société de philosophie expérimentale de Batavia à Rotterdam une observation assez curieuse d'une hydropisie dissipée au moyen d'un écoulement par la langue. Le soldat qui en est le sujet, se fit des blessures à la langue par l'effet des convulsions qui s'étoient jointes à cette hydropisie : il s'écoula par cette blessure plus d'un sceau d'une eau fétide et glaireuse dans l'espace de vingt-quatre heures. Cette abondante évacuation, ayant duré pendant huit jours, diminua peu-à-peu, et cessa entièrement quand l'hydropisie fut dissipée.

(1) Epist. 39, nº 29.

Nous avons lu quelque part l'observation d'une ascite très-considérable, regardée comme désespérée, pour laquelle on ordonna le tabac à fumer pour distraire le malade. Il s'établit une salivation si abondante qu'il en découloit chaque jour une demi-chopine d'eau claire. Ce moyen répété plusieurs fois le jour eut un tel succès, que sans l'emploi d'aucun autre remède le malade fut guéri dans moins de trois mois.

M. Boucher, célèbre médecin de Lille, rapporte dans ses excellentes remarques sur l'apoplexie l'histoire d'une dame qui offroit tous les signes d'une hydropisie des ventricules du cerveau ; elle en fut délivrée par un flux très-abondant des urines, qui se manifesta pendant les accès d'une épilepsie qui vinrent compliquer cette affection.

Mais les deux cas les plus rares et les plus extraordinaires d'hydropisie guérie par les seuls efforts du principe conservateur, soit à raison de l'ancienneté du mal, soit à raison de la nature de l'hydropisie qui, étant de la famille des enkystées, se termine ordinairement d'une manière funeste, sont ceux communiqués par Morgagni (1) dans l'immortel ouvrage déjà cité. L'une se rapporte à une fille dont le ventre

(1) *Epist.* 65, *n°.* 18.

avoit acquis un volume prodigieux dans l'espace de quatorze ans. Ayant fait une chûte dans laquelle elle frappa contre l'abdomen, elle sentit au côté gauche de l'épigastre un bruit semblable à celui d'un tambour qui se crève: elle rendit après cet accident une si grande quantité d'urine limpide et inodore, que le ventre perdit son volume dans l'espace de neuf jours. La convalescence fut prompte : la santé de cette fille ainsi recouvrée se soutint intacte pendant cinq ans, intervalle au bout duquel on publia cette observation.

L'autre est relative à une femme dont le ventre devint très-volumineux, sans qu'il y eût d'autres signes de maladie. Le volume augmenta pendant l'espace de sept ans : vers la fin les pieds devinrent œdémateux. Cette femme, ayant frappé rudement contre un corps dur, éprouva peu de temps après, comme la précédente, un flux très-considérable d'urine, et une sueur abondante qui réduisirent bientôt le ventre à son état naturel : les parois abdominales avoient été tellement distendues qu'elles pendoient au-dessous des genoux en forme de tablier. Cette femme vécut encore deux ans bien portante, et succomba ensuite à une dyssenterie.

Bacher, dans ses recherches sur l'hydropisie,

rapporte un cas analogue à ces observations de Morgagni.

En voilà plus qu'il n'en faut, sans doute, pour prouver que la nature, dans l'hydropisie, comme dans la phthisie, peut opérer une solution critique de ces deux affections redoutables par les divers organes excrétoires, et même par d'autres voies qui prouvent l'étendue de ses ressources dans les cas où elle paroît dans un épuisement total. Citons encore quelques faits de maladies graves du cerveau, telles que la manie et l'épilepsie, qui nous convaincront de plus en plus de l'efficacité de ces mêmes ressources dans des maladies aussi redoutables que celles qui nous ont occupés jusqu'à présent.

Tissot (1) a fait connoître une observation puisée dans les ouvrages de Tulp, d'une fille d'un conseiller d'Amsterdam, tourmentée par l'épilepsie, chez qui tous les remèdes avoient été inutiles : la nature fit un effort, et détermina un dépôt à la gorge qui dissipa l'épilepsie. D'autres malades furent guéries du même mal par des ulcères cutanés à la tête, et par des éruptions de croûtes écailleuses aux pieds.

Selon Trinkavel, Hoffmann et autres, l'épilepsie a été souvent guérie par une galle naturelle.

---

(1) Traité de l'épilepsie.

L'observation suivante que notre pratique nous a offerte, et qui prouve que la manie peut se terminer d'une manière critique, est assez intéressante et relative à notre sujet pour être rapportée.

Un homme âgé de quarante ans, d'une bonne constitution, est affecté d'une maladie vénérienne, à laquelle on opposa un traitement composé des frictions et d'une solution de muriate suroxigèné de mercure : le même traitement est employé vis-à-vis de son épouse, qui lui avoit communiqué le mal. Ces remèdes administrés avec méthode et précaution les délivrèrent tous les deux de cette maladie dans l'espace de trois mois.

Le mari avoit à peine fini le traitement, qu'il se livra à des travaux rudes de la campagne, et s'exposa à la suppresion subite de la transpiration, en passant une rivière dans le temps qu'il étoit en sueur : il essuya après cette imprudence des douleurs avec tremblement dans tout le corps, mais sur-tout dans les jambes. Les muscles étoient alternativement agités d'une rigidité tétanique et d'un tremblement convulsif. A ces symptômes se joignit une vraie manie dont le délire n'étoit pas furieux, mais il portoit sur tous les objets.

Cette nouvelle maladie, qu'on devoit sans

doute attribuer davantage à la suppression de la transpiration qu'à l'action du mercure sur les membranes du cerveau, fut tour-à-tour combattue par les sudorifiques, les saignées, les antispasmodiques, les correctifs du mercure, tels que l'opium, les bains, et finalement par tous les remèdes recommandés contre la manie. Cette affection résista à tous ces remèdes sagement administrés; et le malade s'affaiblissant à vue d'œil, l'espoir de le sauver diminuoit journellement.

Après quatre mois de traitement inutile, on vit paraître une tumeur à la région lombaire, et toutes les douleurs que le malade ressentoit dans le corps, sembloient se porter et s'accumuler pour ainsi dire dans cette partie. Cette tumeur fut très-volumineuse au bout d'un mois. L'ouverture en fut faite, et il s'en écoula près de deux pintes d'un pus de bonne qualité. Les symptômes qui avoient été en diminuant, à mesure que la tumeur s'étoit formée, disparurent peu-à-peu quand la suppuration eut duré quelque temps. La manie et les autres infirmités du malade se dissipèrent sans retour, et cet individu recouvra une santé aussi brillante qu'auparavant.

Le docteur Ranoë (1) rapporte l'observation

(1) *Act. reg. societ. med. hafniensis*, vol. 2.

d'une paralysie des extrêmités inférieures, survenue à la suite d'une apoplexie qui guérit par une diarrhée.

Cependant, quoique l'observation démontre que presque toutes les maladies chroniques sont susceptibles de solutions critiques, et que même dans les cas les plus désespérés la nature se ménage quelque ressource pour détruire la cause morbide, il faut convenir néanmoins que ces solutions sont trop incertaines pour que le médecin puisse y compter. En effet, si nous passons en revue la plupart des affections lentes, nous trouverons qu'elles se terminent souvent d'une manière funeste. Si on les abandonne aux seuls efforts de la nature, nous verrons que, dans les maladies purulentes, la nature ne fait ordinairement que de vains efforts pour se débarrasser de la matière du pus. Que de milliers d'hydropisies qui conduisent lentement au tombeau, pour quelques-unes très-rares, où la nature vient à bout d'évacuer la masse des eaux et de ramener la santé? Combien d'engorgemens des viscères et d'obstructions des glandes lymphatiques qui prennent une dégénération pernicieuse par les efforts qu'excite la nature pour les résoudre? L'inflammation et la suppuration qu'entraînent de pareils efforts, rendent bientôt mortelle une ma-

ladie qui eût duré bien plus long temps, si la nature ne les avoit pas mis en usage. Nombre d'affections chroniques de la tête trouvent quelquefois leur solution dans quelqu'acte bienfaisant du principe interne qui jette au dehors la cause de ces maladies; mais que de pareils actes sont rares, et combien plus souvent ces maux sont mortels, si l'art ne vient au secours de la nature pour diminuer et détruire les causes qui les entretiennent? Quelles crises la nature excite-t-elle dans le scorbut et le mal vénérien? Que de malheureux (dans ce siècle de dépravation) sentiroient toutes les horreurs du vice, et expireroient leur faute dans une succession de souffrances, si ceux qui ont puisé le germe de leurs maux dans les sources empoisonnées du plaisir, étoient livrés aux seuls efforts de la nature pour en obtenir la guérison!

Il est pourtant une certaine classe d'affections de long cours, où la nature vient à bout de les amener à une solution heureuse dans un espace de temps limité; ce sont celles qui attaquent l'enfance, et qui sont plus particulières à cet âge. Le rachitis, les écrouelles, la teigne, les éruptions à la tête, les obstructions glaireuses, les convulsions, l'épilepsie, la danse de Saint-Gui et autres composent cette classe.

Depuis des siècles l'expérience a appris que la plupart de ces affections résistoient aux meilleures méthodes de traitement, et que la nature à certaines époques qui sont toujours septenaires, venoit à bout de faire disparoître des maladies opiniâtres que l'art avoit long-temps combattues en vain. Hippocrate qui, en fait d'observation, fut le modèle de tous les médecins, a consacré un aphorisme à cette matière (1).

L'expérience a encore appris que quelques-unes de ces maladies pouvoient céder aux secours des médecins, mais qu'elles se transforment en d'autres affections beaucoup plus redoutables, et que l'art n'avoit rien de mieux à faire que de les rappeler, laissant à la nature le soin de les guérir surement et radicalement.

Nous pouvons donc avec Hippocrate, Russel, Bordeu et Grimaud, considérer la puberté, qui est l'époque où l'enfant reçoit tant d'avan-

---

(1) *Plurimæ vero affectiones pueris judicantur partim in quadraginta diebus, partim in septem mensibus, partim in septem annis, partim ad pubertatem accedentibus. Quæ vero permanserint pueris affectiones et non exsolutæ fuerint circà pubertatem, aut femellis circà mensium eruptiones, diuturnæ fieri solent.* Aph. 28, sect. 3.

Baglivi avoit aussi observé que certaines maladies chroniques se jugeoient à des époques fixes. *In chronicis per menses aut per annos, motus quoque suos absolvunt. Prax. med., cap. de cris. et dieb. crit.*

tages de la part de la nature comme la crise de toutes les maladies de l'enfance.

Tissot dit que cette révolution de l'âge est à la santé de toute la vie, ce que le jour de la crise est à une maladie aiguë. Cette idée du médecin de Lausanne est on ne peut pas plus juste; car l'enfant qui, dans le premier temps de la vie, a été tourmenté par quelque maladie chronique, éprouve à cette époque, par un travail actif de la nature, un changement avantageux; mais si la nature est trop faible pour opérer ce mouvement en entier, ou si elle est contrariée dans ses efforts par une main ignorante, alors l'enfant voit doubler le nombre de ses maux, parce que la nature a tenté son dernier coup de main.

Toutes les maladies de l'enfance peuvent se réduire à deux ordres, qui sont les affections dépendant de la prédominence de la lymphe ou du mucus à tel âge, et les nerveuses résultant d'une extrême suceptibilité du systême nerveux: les unes et les autres sont ordinairement liées à un état de faiblesse et d'atonie, qui forme pour ainsi dire le caractère de l'enfance.

Les hernies, la chute du rectum, la luxation des os sont le produit de cette laxité des solides. Le rachitis, les écrouelles, le tympanite doivent aussi leur cause au relâchement des so-

lides, à la prédominence de la lymphe et de la mucosité dans tout le systême.

Les obstructions des glandes, les infarctus pituiteux du poumon, la présence des vers qui sont souvent le produit d'un foyer muqueux, les glaires qui tapissent les premières voies, les diverses éruptions à la tête, la teigne, la croûte de lait sont également des maladies qui tiennent à une exubérance ou à l'altération de la lymphe.

La coqueluche, l'asthme convulsif, les convulsions, maladie si commune dans l'enfance, l'épilepsie, la danse de Saint-Gui sont des affections qui dénotent un extrême irritabilité dans le systême nerveux, cause prédisposante de toutes ces maladies.

La prédominance de la lymphe et de la mucosité dans l'enfance se prouve par l'épanouissement du tissu cellulaire, qui se trouve engoué par la matière qui le pénètre, par le plus grand développement des glandes et des vaisseaux lymphatiques, et par la grosseur relative du cerveau qu'on a considéré comme le centre du systême nutritif, et qu'Hippocrate regarde comme le siége de la mucosité : *Cerebrum nimirùm est sedes et metropolis frigidi et glutinosi.* Les écoulemens pituiteux par le nez et les selles, les éruptions muqueuses de la tête,

qui sont pour le nature une voie de décharge pour diminuer la pléthore lymphatique, prouvent encore cette exubérance muqueuse qui engoue le premier âge.

A l'époque de la puberté, cette prédominance lymphatique disparoît, et fait place à un accroissement d'énergie dans le systême artériel : la force et la vigueur succèdent à l'atonie, le systême nerveux devient moins mobile. Après cette révolution salutaire, les membres prennent des formes, le tissu cellulaire se resserre, les glandes sont moins apparentes : enfin, c'est l'âge, selon le langage de Hollier, où la chaleur et la sécheresse remplacent la mollesse et l'humidité : *Succedet enim ætas colida et sicca quæ materiam morbi tenuabit, illam frigiditatem, mollitiem, et humiditatem corriget, simulque nervosum genus corroborabit.*

Nous pouvons conclure avec Grimaud (1), d'après les changemens qui s'opèrent dans l'économie vivante à cette époque de la vie, que la nature guérit les maladies de l'enfance pendant la révolution de la puberté, en opposant à la diathèse muqueuse un surcroît de force dans le systême artériel, en remplaçant l'atonie par la vigueur, et en donnant une certaine consistance au systême nerveux.

(1) Second mémoire sur la nutrition.

Ainsi, nous savons non-seulement que les maladies de l'enfance trouvent leur solution dans cette révolution de l'âge; mais nous connoissons encore les moyens que la nature emploie pour en venir à bout, tandis que ce mode d'action nous est entièrement inconnu dans la plupart des crises qu'entraînent les autres maladies.

Une partie des maladies de l'enfance semble trouver une solution critique dès le premier septenaire, à l'époque du renouvellement des dents : on diroit qu'alors la prédominance muqueuse a perdu de son empire, et que les maladies qui en sont le résultat tourmentent moins les individus de cet âge : le systême nerveux principalement semble acquérir des forces, et perdre cette mobilité excessive qui rendoit les convulsions si fréquentes. Cependant le travail de la nature est encore imparfait à cette première époque ; la plupart des maladies qui existoient auparavant continuent presqu'au même degré jusqu'au second septenaire, où la nature plus forte, plus puissante, détruit par un nouvel effort jusqu'au germe des affections qui n'avoient éprouvé que des crises imparfaites, de façon qu'on peut considérer la chaîne des maux qui affligent l'homme dans les premières années de sa vie comme une affection aiguë

qui se juge dès le premier, mais plus ordinairement au second septenaire.

La nature guérit encore nombre d'affections chroniques par le passage d'une saison à l'autre. Les maladies de cette espèce qui ont été produites ou favorisées par la température froide et humide de l'automne et de l'hiver, trouvent leur solution dans celle du printemps, qui introduit dans l'économie vivante un état contraire dans les fluides et les solides. Cette remarque a été faite par tous les auteurs qui ont laissé les meilleures descriptions d'épidémies; et tous les praticiens savent que la fièvre quarte, qui est celle parmi les intermittentes qui emprunte le plus de caractères chroniques, à raison de sa durée, de sa marche lente, de la tendance à laisser, après elle, des obstructions dans les viscères, et à se terminer par l'hydropisie. Cette fièvre, dis-je, après avoir résisté en automne et pendant l'hiver aux meilleures méthodes curatives, cesse d'elle-même à l'époque du printemps par le changement favorable que produit cette saison dans l'ensemble de l'économie. Cette observation n'avoit point échappé au vieillard de Cos, puisqu'il s'exprime en ces termes: *Qui verò autumnales morbi sunt eorum discessum vere fieri necesse est* (1).

(1) *De nat. hom.*, *cap.* 4.

Ce que nous avons dit de la révolution des âges et du changement des saisons, peut s'appliquer aux climats et à la position des villes. Les maladies chroniques dépendant d'un sol humide et marécageux peuvent trouver leur solution dans un climat sec et chaud. L'habitant des plaines humides de la Scythie, qui quittera son pays natal pour aller résider dans le beau ciel de l'Arménie, quittera avec le pays qui le vit naître, la pâleur et la molesse qui le tenoient dans un état valétudinaire, et le préparoient à beaucoup d'affections chroniques.

Les affections lentes muqueuses, favorisées par les brouillards de la Seine et du Rhône, peuvent perdre de leur force, si les malades qui habitent la capitale ou Lyon, viennent jouir des beaux jours de la Provence ou de l'heureux climat de Montpellier. Beaucoup d'affections chroniques qui ne peuvent guérir dans des pays où la température et les localités favorisent le progrès de ces maladies, se terminent et se jugent d'elles-mêmes dans des contrées qui offrent un caractère opposé. Ainsi, les obstructions glanduleuses qui attaquent la plupart des habitans des pays froids et montagneux, guérissent facilement dans des climats plus chauds. Les marins qui sont atteints du scorbut, sont délivrés de leur affection en sortant de leurs vaisseaux, et

en se plaçant dans un nouvel ordre de circonstances qui favorisent la solution de cette maladie.

Nous conclurons donc en nous résumant, que la nature qui veille sans cesse à la conservation de l'homme, dans quelqu'état qu'il puisse être, travaille à la coction, et suscite des crises dans les affections chroniques comme dans les aiguës; que ces solutions critiques peuvent se faire par tous les organes excrétoires qui servent de décharge dans les affections vives. Mais trouvant un nombre infini d'obstacles dans les affection de long cours qui s'opposent à ses efforts, et étant presque toujours dans un état de faiblesse qui ne lui permet pas de les soutenir longtemps, il en résulte que les solutions critiques sont plus rares et moins salutaires dans les unes que dans les autres, et que le principe conservateur ne peut suivre la même marche, ni les effectuer dans un certain espace de temps dans les chroniques; si on en excepte celles qui se jugent par les révolutions des âges, et dont les crises coïncident toujours avec les révolutions. Parmi ces divers changemens, celui de la puberté offre le plus constamment la solution des maladies chroniques : les mêmes solutions s'observent encore dans le cours des saisons et des constitutions atmosphériques qui produisent des qualités con-

traires à celles qui ont donné lieu à ces maladies.

Après avoir prouvé que les affections lentes ne peuvent point être soumises aux mêmes règles que les aiguës, par rapport aux actes de coction et de crise, et après avoir montré quelles sont les maladies chroniques qui sont le plus ordinairement susceptibles de solutions critiques, et le mode de ces solutions, nous passerons au troisième membre du problême, qui demande la connoissance de cette cause de lenteur qui s'oppose à la terminaison des affections de long cours, et qui en forme le caractère essentiel.

Quelle est la cause générale de la lenteur, ou de la difficulté des terminaisons des maladies chroniques ?

POUR donner une bonne solution de cette partie du problême des affections chroniques, il seroit nécessaire de connoître exactement la cause prochaine des maladies, comme on parle dans les écoles, de savoir comment agit cette cause dans l'économie vivante, et la manière dont se comporte la nature pour la réduire à un état où elle ne puisse plus troubler les fonctions, ni mettre le désordre dans les actes de la vie.

Ces différentes connoissances nous expliqueroient pourquoi dans telle circonstance le principe conservateur développe un appareil de mouvemens formidables, jette le trouble dans tous les organes, et oppose à la cause morbifique une force plus que suffisante pour la détruire ; et dans telle autre il ne prépare que lentement et d'une manière insensible des moyens foibles de défense, incapables de neutraliser le principe morbide. Mais, comme nous ne connoissons les phénomènes de la vie que par les phénomènes qui frappent nos sens, et que la connois-

sance des causes échappe souvent à nos recherches, nous sommes réduits à comparer ces phénomènes entre eux, et en tirer des conséquences qui nous éclairent sur les divers changemens qui s'opèrent dans le corps animé.

Ce n'est donc qu'en réfléchissant sur le développement, la marche et les causes éloignées des affections chroniques; ce n'est qu'en méditant sur les divers caractères qui les isolent des aiguës que nous pourrons établir quelques principes, au moyen desquels nous découvrirons peut-être la véritable cause qui leur donne le caractère de lenteur qui leur est propre, et qui s'oppose à leurs terminaisons.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédens sur les différences qu'offroient les affections lentes comparées aux aiguës, sur les diverses solutions critiques dont elles sont susceptibles les unes et les autres, et l'expérience des meilleurs praticiens qui ont écrit sur les maladies de long cours, nous autorise à croire qu'il existe plusieurs causes qui s'opposent à la terminaison de cette classe de maladies, et qui contribuent à leur donner le caractère de chronicité qui forme leur essence.

La première de ces causes tient au siège du mal dans telle ou telle partie de l'économie ani-

male. La seconde se rapporte à l'influence des causes éloignées qui ont contribué à la production de l'affection chronique. La troisième est le spasme, ou une mobilité excessive dans le système nerveux, qui s'oppose au développement des actes de la nature propres à combattre la cause morbifique. La quatrième enfin est la foiblesse du principe conservateur, qui le rend toujours inférieur à cette même cause.

Tâchons de prouver par les faits l'influence qu'exerce chacune de ces causes sur la lenteur des affections chroniques.

Du siège de la maladie considéré comme cause de la lenteur des affections chroniques.

Hippocrate qui, à force d'observer et de réfléchir sur la nature des maladies, parvint à donner des lois en médecine qui n'ont pas subi le moindre changement en traversant l'espace des siècles, a consigné dans ses immortels écrits que les maladies ne différoient que par leur siége, et que le mode de toutes etoit le même : *Morborum omnium unus et idem est modus, locus verò ipse eorum differentiam facit; quare videatur quidam morbi nil simile habere r opter diversitatem scilicet locorum, quum sit tamen una morborum omnium species et causa eadem* (1).

---

(1) *De Flatibus. cap.* 2.

Or, cette différence des parties affectées influe singulièrement sur la marche lente ou accélérée de la maladie. Lorsqu'un eaffection n'attaque que les parties extérieures du corps, les enveloppes, par exemple, ou qu'elle se borne au tissu cellulaire ou à des parties qui ne sont pas nécessaires aux fonctions des principaux organes, la nature n'en est point alarmée; elle ne déploie pas ces grands moyens dont elle fait usage quand la vie est en danger. Aussi les petits efforts qu'elle fait dans ces cas donnent un caractère de lenteur à des maladies qui se développeroient avec une forme aiguë, si leur siège étoit dans des organes importans.

D'après cela, certaines affections cutanées chroniques, telles que les dartres, la gale, la teigne, etc., peuvent produire les maladies les plus aiguës, si, quittant leur siége habituel spontanément, ou par une pratique aveugle, elles se fixent sur des viscères tels que le cerveau, le poumon ou l'estomac. Les maladies qui résulteront d'une pareille métastase seront d'autant plus vives que l'organe qui en sera le siège sera plus noble, et doué d'une irritabilité propre à développer des symptômes alarmans et promptement mortels.

Les affections lentes qui attaquent le système cutanée, peuvent, par cette répercussion dan-

gereuse, engendrer toutes sortes de maux, tant aigus que chroniques, et se montrer sous toutes les formes des maladies connues. Nous choisirons quelques exemples d'affections vives occasionnées par ce déplacement des maladies internes et peu dangereuses, en d'autres intérieures et très-graves.

Morgagni (1) fait mention d'une femme de 30 ans qui, après la suppression d'une gale naturelle, fut atteinte d'une fièvre très-aiguë, avec soif, chaleur intense, douleurs cruelles à la tête, délire, grande difficulté de respirer. Cette maladie fut mortelle au sixième jour.

Baglivi (2), en parlant de la sympathie qui existe entre les testicules et la poitrine, rapporte le cas d'un ulcère guéri par un empyrique, et qui se métamorphosa en pleurésie mortelle.

Sennert (3) rapporte aussi l'observation d'un homme mélancolique chez qui la rentrée de la gale produisit une fièvre vive avec les symptômes péripneumoniques. Le calme se rétablit par la nouvelle apparition de cette maladie de la peau.

---

(1) *De sed. et caus. morb. epist.* 38.

(2) *Prax. med. lib.* 2, *cap.* 6.

(3) *Practic. lib.* 5, *part.* 1.

Etmuller (1) parle d'une fille de 14 ans, qui tomba dans une fièvre très-dangereuse après la rentrée d'une gale.

Schenkius, qui a donné tant d'exemples de ces métastases dangereuses, rapporte l'observation d'une femme qui voulut se garantir de la teigne par l'application des topiques; elle y réussit; mais elle fut bientôt atteinte d'une fièvre continue avec céphalalgie violente, à laquelle elle succomba (2).

La goutte, véritable Protée, qui peut se présenter sous mille formes différentes, est une vraie maladie chronique, tant que la nature par ses efforts salutaires dépose la matière arthritique sur les articulations; mais cette matière, déplacée et portée sur un viscère noble, produit les maladies les plus aiguës, et qui sont souvent promptement mortelles.

Fréderic Hoffman cite le cas d'un goutteux à qui on appliqua un emplâtre répercussif sur les pieds, le dos et la poitrine. Le malade en fut soulagé, mais la matière goutteuse développa une inflammation d'estomac mortelle au cinquième jour.

---

(1) *Colleg. consult.*

(2) *Obs. med. lib.* 1.

Raymond de Marseille (1), qui rapporte quelques cas de ceux que nous venons de citer, parle d'un homme de 35 ans qui, ayant répercuté une dartre qu'il portoit aux doigts, fut pris d'une maladie très-aiguë, caractérisée par une fièvre vive, visage très-rouge et très-enflé, et tous les symptômes d'une vive inflammation.

On trouve dans l'ancien Journal de médecine (2) une observation de fièvre maligne, qui ne fut guérie que par le rappel d'une dartre qui étoit disparue peu de temps avant le développement de cette fièvre.

D'après la sympathie qui existe entre la poitrine et les organes de la génération, sympathie qui avoit été si bien observée par Hippocrate, et que Baglivi a eu occasion de rencontrer souvent, on voit journellement des maladies des testicules être suivies de maladies aiguës de la poitrine, par le transport de la matière morbifique sur les organes de la respiration, et *vice versâ*, des maladies aiguës du thorax se changer en maladies des testicules. Nous avons eu l'occasion de remarquer cet engorgement

---

(1) Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir, tom. 1.

(1) Tom. 47, pag. 47.

des testicules à la suite de fluxions de poitrine catarrhale, mais presque toujours dans des épidémies des oreillons. Chez presque tous les malades, la matière qui engorgeoit les parotides, et qui produisoit la fièvre, laissoit renaître le calme en se portant sur les testicules.

Il est donc bien prouvé que le déplacement de la cause morbide peut donner à une maladie la forme aiguë, de chronique qu'elle étoit auparavant, en quittant une partie moins noble pour affecter un organe très-important à la vie.

Le changement de siége en sens inverse peut, à son tour, faire passer une affection vive à l'état chronique. On observe quelquefois la fièvre inflammatoire générale se terminer par un épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire; la jaunisse qui succède à la fièvre bilieuse, forme une affection chronique de la même classe.

Dans toutes les maladies aiguës où la matière critique, au lieu de s'évacuer par les émonctoires convenables, se jette sur quelque viscère ou sur quelque partie de l'économie animale, pour y former des engorgemens purulens ou lymphatiques, on voit se développer nombre d'affections chroniques très-rebelles et souvent incurables, qui ne sont dues qu'à ce change-

ment de siége de la cause morbide. Toutes ces maladies ainsi dégénérées des aiguës sont parfaitement détaillées par Boërhave et son illustre commentateur Van-Swieten (1).

La piqûre, l'irritation et la brûlure de certaines parties tendineuses, nerveuses et membraneuses, développent des maladies graves dont le cours est très-aigu, parce que les symptômes d'inflammation et la fièvre qui les accompagne donnent à ces affections une marche vive. Les mêmes causes agissant sur des parties beaucoup moins sensibles, sur des organes parenchimateux, sur le tissu cellulaire, font que le mal marche avec plus de lenteur, et paroît se rapprocher de l'état chronique.

Nous avons vu, en traitant des crises dans les affections vives, que la nature agissoit avec d'autant plus de fruit pour les effectuer que la cause du mal se rapproche du systême vasculaire sanguin, et qu'elles étoient d'autant plus rares et plus imparfaites que cette cause en est éloignée. Le siège par conséquent des maladies chroniques, étant hors des voies de la circulation, fait que la nature ne peut déployer avec avantage ses moyens de guérison; de là la lenteur qui affecte ces maladies. Nous avons encore remar-

---

(1) *Aph. de morb. chron.* 55, 1052.

qué, dans le caractère des maladies chroniques, que nombre d'affections catarrhales extérieures avoient une marche lente, tandis que les mêmes maladies revêtoient une forme aiguë, si elles avoient leur siège dans des organes essentiels.

Tous ces faits prouvent sans réplique que le siège du mal exerce une grande influence sur la marche des maladies, et que c'est une des causes de la lenteur des affections de longue durée.

De l'influence des causes des affections chroniques sur leur marche lente et sur la difficulté de leurs terminaisons.

Nous avons déjà dit, en parlant du caractère distinctif des maladies chroniques, que la plupart des causes de ces affections agissoient très-lentement et d'une manière insensible. En effet, l'influence des vices héréditaires qui s'imprime profondément dans l'organisation, les causes attachées à la nourriture, aux eaux et aux choses dites non naturelles; les vices de l'éducation, des arts et des métiers, n'introduisent que de légers changemens dans le corps animal: l'altération qu'ils produisent dans les fluides et les solides n'est que graduée; ces causes s'identifient pour ainsi dire avec les agens de la nature pro-

pres à les combattre, et voilà pourquoi celle-ci n'attaque les ravages qu'elles ont produits que lorsqu'il n'en est plus temps; de là le caractère de lenteur dans des maladies que pareilles causes enfantent.

Les causes des maladies aiguës agissent d'une manière brusque; la nature surprise par elles les attaque de front. Ces causes sont ordinairement des miasmes introduits par différentes voies, ou une influence de l'atmosphère qui tient à un principe vif d'irritation, une suppression brusque de la transpiration, des passions fortes de l'âme, des poisons actifs, des évacuations naturelles suprimées tout-à-coup, enfin toutes celles qui peuvent jeter le trouble et le désordre dans l'économie vivante.

Les causes des affections lentes s'offrent, s'il est permis de parler ainsi, avec un caractère de douceur comme un ennemi dangereux qui masque sa haine, qui n'inspire point de méfiance, mais qui fait pourtant beaucoup de mal. Cette différence des causes et leur manière d'agir sont d'autant plus essentielles à remarquer, que souvent quelques gouttes de sérosité épanchées subitement, ou douées de qualités irritantes, produisent des ravages extraordinaires et des maladies aiguës mortelles, tandis que des masses de sérosité ou de pus ramassées peu-à-peu ne

produisent que des symptômes à peine sensibles, et des affections très-lentes.

Morgagni (1) rapporte plusieurs cas d'apoplexie séreuse, dont la seule cause étoit un peu de sérosité épanchée dans les ventricules du cerveau, et dont l'irritation sur cet organe occasionnoit une constitution qui étouffoit le principe de vie, et produisoit une apoplexie promptement mortelle. Dans les excellentes réflexions que fait cet auteur, on trouve qu'une petite quantité de sérosité, produisant des apoplexies meurtrières, fait un singulier contraste avec cette quantité énorme d'eau qui peut s'accumuler dans le cerveau, sans qu'il en résulte des affections aussi dangereuses. Leur marche est au contraire très-lente et n'apporte point de lésion dans les facultés intellectuelles.

On a vu, dit ce medécin célèbre, des protubérances osseuses comprimer cet organe, des matières purulentes en désorganiser une partie, sans qu'il en résultât des accidens aussi graves. Vesale a observé un hydrocéphale interne, qui dura environ sept mois, et qui offrit après la mort près de neuf livres d'eau épanchée. Cependant les sens restèrent intacts jus-

---

(1) *Loc. cit. epist.* 4, n°s 27, 28 *et* 29.

qu'au dernier moment, les membres étoient foibles mais non paralysés.

La raison de tout cela, ajoute Morgagni, c'est que *ut in detractione sic in additione, si paulatim et per partes fiat, animalium corpora nullo aut levi detrimento magnam ferre, et si repente ac simul, ne multo minorem quidem ullo pacta ferre.*

M. Hazon (1) donne l'histoire d'un hydrocéphale interne, qui duroit depuis long-temps, et qui offrit, après la mort du malade, une livre d'eau dans le cerveau. L'auteur conclud de ce fait, et d'une hydropisie de poitrine qu'il avoit décrite, que les viscères les plus essentiels peuvent souffrir de grandes altérations et la vie se conserver pendant long-temps, pourvu que cette altération se fasse peu-à-peu et par degrés, de même qu'une éruption subite donne promptement la mort, pouvu qu'lle soit violente.

Le Journal général de Médecine, rédig é parle savant Sédillot (2), renferme une observation d'hydropisie aiguë des ventricules du cerveau, par M. Ducasse fils, qui a donné lieu à des réflexions intéressantes de la part de M. Marc, le rapporteur; et entr'autres ce médecin dit qu'un

(1) Journal de méd. tom. 12, pag. 451.

(2) Tom. 35, pag 337.

caractère qui ajoute à la gravité de cette maladie, et qui doit la distinguer de l'hydropisie cérébrale connée, c'est que dans cette dernière l'épanchement, quoique plus considérable, emploie pour se former un espace de temps beaucoup plus long que dans l'autre. Il en résulte que, dans l'hydropisie cérébrale de naissance, la compression de l'organe s'effectuera d'une manière moins subite, plus graduée que dans l'hydropisie cérébrale aiguë.

Parmi les causes matérielles ou humorales, celles qui tiennent à un état inflammatoire, ou à une exubérance de bile, ou à des qualités non naturelles de cette humeur, produisent ordinairement des affections aiguës, tandis que celles qui sont liées à une augmentation de la lymphe ou de la mucosité, engendrent plutôt les chroniques (1). Aussi l'observation démontre que les maladies épidémiques muqueuses ont toujours une lenteur dans leur marche qui les distingue des autres maladies populaires, et qui les rapproche infiniment des chroniques.

---

(1) *Quicumque morbi à sanguine bile flava et quovis humore tenui et pauco fiunt, breviores sunt; à pituita verò, melancolia et atra bile ac quovis humore multo et crasso, longiores.* Rivière, *Inst. med. lib.* 3, *sect.* 3.

De l'état nerveux comme cause de la lenteur des maladies chroniques.

PARMI le grand nombre de maladies qui entrent dans la classe des chroniques, il y en a beaucoup qui dépendent d'une lésion du systême nerveux, ou d'une mobilité excessive de ce systême. Les affections qu'on a désignées sous le nom de maladies vaporeuses, hystériques, hypocondriaques, mélancoliques, et qui sont si communes, selon Sydenham, qu'elles forment la moitié des maladies chroniques, sont celles dont la durée est très-longue, et qui se renouvellent par la moindre cause. En effet, rien de plus difficile que d'amener à une solution heureuse cette classe de maladies, parce que cette grande mobilité des nerfs dispose continuellement aux rechûtes, et que les maladies essentiellement nerveuses ou compliquées de cet élément nerveux, éprouvent difficilement les actes critiques. C'est ce qui a fait dire à Bordeu (1) que rien ne nuit tant au travail des excrétions, soit en santé soit en maladie, que la trop grande sensibilité des nerfs ou leur agacement.

---

(1) Recherch. sur les mal. chron. pag. 124.

La cause qui fait l'état nerveux est un des principaux obstacles à la terminaison des maladies chroniques ; c'est qu'il se rencontre rarement dans les maladies aiguës, parce que la fièvre qui en est une compagne ordinaire, tend à détruire le spasme, comme le dit le père de la médecine, et comme le confirment les observations multipliées de l'utilité de la fièvre dans les affections nerveuses chroniques. Cet état, lorsqu'il est produit par l'atonie ou le relâchement des solides, favorise singulièrement la marche des affections lentes, comme nous le verrons dans la suite.

L'état nerveux dans les maladies aiguës dépend presque toujours d'un miasme délétère, qui porte sur le systême sensitif, et produit des ravages promptement funestes. C'est ce que prouve l'histoire des maladies putrides, malignes, ataxiques, pernicieuses et pestilentielles. Les effets de ces miasmes peuvent être comparés à ceux des poisons violens, qui brisent les ressorts de la vie, avant que les maladies, qu'ils pourroient produire, se soient bien développées. Si cette action n'étoit pas si prompte, et si les désordres étoient moindres, la marche en seroit beaucoup moins aiguë, et l'état chronique s'ensuivroit nécessairement.

Les fièvres lentes nerveuses, si bien décrites

par Huxham et Selle, doivent en grande partie la lenteur qui en forme le caractère, et qui les rapproche des affections chroniques, à un découragement dans le systême nerveux qui fait que la nature ne peut travailler, et amener à une coction convenable la cause de ces maladies. Selon Langrish, cité par Selle, la cause de ces fièvres est une matière qui agit sur les nerfs, de manière à gêner leurs fonctions ou à rendre leur action trop vive : *The cause of this fever is some matter affecting the nerves so as sometimes to hinder their influence, and at other times to occasion too great an exertion of it.*

Borden, que nous avons déjà cité, dit encore (1), en parlant des maladies nerveuses : « Ici la confusion qui règne dans les mouvemens » est un obstacle qui s'oppose à la crise, et » qui demande du temps pour être surmonté, » de manière que la célérité dans sa curation » y seroit inutile ou plutôt nuisible. L'observation » démontre la vérité de ce que nous » venons de dire, tant à l'égard des maladies » chroniques que des aiguës. »

Le docteur Balme s'exprime ainsi sur cette matière : « C'est aussi le spasme diversement

(1) *Loc. cit.* pag. 336.

» distribué aux organes dans les maladies chro-
» niques, où il domine avec tant de ténacité
» que d'effet, qui entretient et prolonge cet état
» de crudité, et qui s'oppose si efficacement à
» la coction en détruisant peu-à-peu les forces
» de la nature, et rendant inefficaces, souvent
» nuisibles, ses mouvemens, si toutefois elle en
» peut susciter quelqu'un.

On sait bien que cette disposition du système nerveux, profondément établie dans l'économie animale, et se transmettant de père en fils par la voie de la génération, ou acquise par l'impression long-temps soutenue des agens affoiblissans, fait que les moindres causes produisent des symptômes extraordinaires et alarmans, qui n'ont aucun rapport entr'eux, ni avec les causes qui leur donnent naissance; ainsi le plus petit bruit, l'haleine d'une personne, comme l'a observé Zimmerman, un changement dans la température de l'air (Tissot), le moindre écart dans le régime, des passions un peu vives, développent des maladies très-graves en apparence, et dont le danger n'est pas en rapport avec les symptômes.

Comme ces maladies peuvent se renouveler et s'entretenir par la reproduction de ces causes, comme d'ailleurs la coction et les crises n'ont

pas lieu dans ces maux, et qu'il est souvent très-difficile de corriger cette mobilité excessive, lorsqu'elle a jeté des racines profondes, il s'en suit que ce vice dans la sensibilité est non-seulement un obstacle à la solution des maladies chroniques essentiellement nerveuses, mais encore de toutes celles compliquées de cet élément nerveux ; aussi l'expérience apprend tous les jours que de pareilles maladies sont très-difficiles à guérir, et que ce n'est que par le laps du temps qu'on peut les détruire. Beaucoup de personnes, douées de cette vive sensibilité, traînent leur misérable vie au milieu d'une chaîne de maux qui se succèdent les uns aux autres, ne font qu'une même affection, qui les accompagne tôt ou tard au tombeau.

Enfin, si tous les faits que nous avons rapportés ne suffisoient pas pour prouver victorieusement que le spasme, ou l'élément nerveux, est un des principaux obstacles de la solution des maladies chroniques, et par conséquent une cause de leur lenteur, nous nous étayerions d'un aphorisme du père de la médecine, qui avoit remarqué que les changemens spontanés dans le corps animal, qui sont le produit de cette mobilité nerveuse, présagent une longue durée dans les maladies : *Ubi in toto corpore mutationes*,

et corpus perfrigeratur et rursùs calescit aut color alius ex alio mutatur, longitudinem morbi significat (1).

De l'état de foiblesse de la nature comme cause de la lenteur des maladies chroniques.

La quatrième cause que nous assignerons comme une de celles qui prolongent les affections lentes et forment un grand obstacle à leurs terminaisons, est la foiblesse, ou un défaut d'activité dans les moyens de guérison de la nature. Cette foiblesse a été regardée comme l'unique caractère qui distingue les maladies aiguës des chroniqnes par le docteur Balme; et c'est encore sur cette différence que reposent les grands principes de médecine expectante et agissante, si bien développés par le docteur Voullonne dans le mémoire déjà cité.

Cet état d'atonie se rencontre dans toutes les affections lentes, soit qu'on les considère dans leur ensemble, soit qu'on les parcoure successivement. C'est cette foiblesse qui constitue en grande partie l'essence chronique, et qui fait qu'une maladie qui se développe par les causes propres à la génération des aiguës, affecte une

(1) *Aph.* 60, *sect.* 7.

marche lente qui s'éloigne de beaucoup du caractère des affections vives. Ce défaut d'énergie dans les forces de la nature est aussi cause que les solutions critiques que nous avons vu être beaucoup plus rares dans les maladies de long cours que dans les aiguës, ne peuvent se faire d'une manière convenable dans les premières, parce que la nature épuisée par les efforts continuels qu'elle fait, et par l'activité croissante de la maladie, est enfin obligée de succomber avant d'avoir terminé son travail.

Dans le tableau que nous avons donné des maladies chroniques comparées aux aiguës, nous avons remarqué, d'un côté, une fièvre active, un trouble extraordinaire dans les fonctions, des symptômes d'une irritation manifeste, un surcroît d'énergie dans les forces vitales aux dépens des musculaires, enfin tous les signes d'un travail actif de la part de la nature pour corriger, adoucir et évacuer la cause morbifique. Aussi ce travail est court, et l'issue en est ordinairement la santé ou la mort.

Dans les chroniques, au contraire, nous avons observé une fièvre presque insensible, un trouble moindre dans les fonctions, des symptômes d'irritation peu considérables, les forces vitales moins animées, enfin un travail plus lent, moins actif et par conséquent une durée beaucoup plus

longue dans le cours de la maladie, parce que la cause du mal est plus long-temps à être élaborée, et qu'elle ne l'est souvent pas du tout. Or, ce caractère de lenteur tient en grande partie au défaut d'activité dans les forces de la nature. Tâchons de le prouver par des faits.

Stahl (1) dit que les maladies aiguës supposent une énergie de la nature propre à chasser la cause morbifique, tandis que les chroniques reconnoissent une indolence dans les actes du principe conservateur : *Acuti morbi imprimis nitantur agili illa ipsius naturæ energia, ad debellendam causam morbidam tendente; chronici affectus contrà magis segnem materiæ energiam, adeoque etiam naturæ neglectum majorem pro fundamento agnoscunt.*

Sydenham (2), après avoir noté les différences qui existent entre les affections aiguës et les chroniques, établit comme cause principale de la lenteur de ces dernières, l'impuissance où se trouve la nature, de faire la coction des causes humérales de la plupart des affections lentes; et pour prouver son opinion il observe que les vieillards, chez qui la coction ne peut être faite, parce que les esprits animaux qui en sont les

(1) *Path. pars.* 1, *sect.* 4.

(2) Traité dela goutte.

instrumens sont épuisés par le long exercice des frictions de la vie, sont plus sujets aux maladies chroniques que les jeunes gens dont la flamme vitale brûlant dans toute sa force, et les organes jouissant d'une activité convenable, peuvent se débarrasser des causes morbifiques.

M. Voullonne s'exprime ainsi au sujet des maladies de long cours : « Nous pouvons donc » enfin prononcer que, dans les maladies chro- » niques, la nature ne se trouve presque ja- « mais de niveau avec les efforts qui seroient » nécessaires pour subjuguer le principe morbi- » fique quel qu'il soit. »

Stoll avoit souvent eu occasion de remarquer pendant le régne des maladies bilieuses dont il a donné une si bonne description, que les sujets qu'il recevoit dans son hôpital qui avoient été saignés plusieurs fois, offroient dans leur maladie un état de malignité qui en rendoit la marche lente et extrêmement dangereuse.

Finke (1) a donné la description de maladies bilieuses chroniques qui dépendoient de la même cause que les aiguës, mais qui n'étoient point accompagnées de mouvemens fébriles. La cause qui faisoit que ces maladies, quoique de même

---

(1) *De morb. bil. anom. non feb.* pag. 129.

nature que les autres, affectoient une marche chronique, c'étoit le défaut d'énergie de la nature pour combattre avec efficacité le principe morbide. Ceux qui étoient atteints de ces affections bilieuses non fébriles, étoient des vieillards, des sujets d'une contexture lâche et chargés de graisse, d'un tempérament atrabilaire, travaillés par les aigreurs, qui usoient du pain non fermenté; enfin ceux qui portoient une disposition intérieure qui s'opposoit au développement des actes fébriles.

Wagler et Roederer (1) avoient observé que l'épidémie muqueuse, dont ils ont donné l'histoire, affectoit une marche lente et chronique jusqu'à ce que la fièvre vînt donner à la maladie un caractère aigu; et cette fievre s'allumoit lorsque la nature avoit assez de force, ou la cause morbifique assez d'activité pour exciter un mouvement fébrile.

Un régime et des remèdes affoiblissans employés mal-à-pros, ou trop long-temps prolongés dans les maladies aiguës, les font dégénérer en chroniques en détruisant les forces de la nature: celle-ci contrariée dans sa marche reste dans un état de stupeur et ne fait plus d'efforts

(1) Traité de la maladie muqueuse. Traduction française par M. le Prieur, pag. 79.

pour combattre efficacement la cause morbide. Le mal reste dès-lors dans un état de crudité et affecte une marche très-lente (1).

Nous avons cité plusieurs cas de maladies chroniques dégénérées des aiguës par un traitement trop affoiblissant, en traitant du caractère distinctif de ces deux classes d'affections.

Nous avons remarqué que l'état nerveux qui acompagne les fièvres lentes nerveuses, est une cause de la lenteur qui caractérise ces maladies. Indépendamment de cette cause, la foiblesse de la nature en est une autre qui donne à ces fièvres le caractère qui leur est propre. Toutes les causes qui tendent à affoiblir et à épuiser, sont aussi celles qui produisent ces maladies. Elles ont été

---

(1) *Si fermentatio sanguinis ritè processerit, fiet omninò materiæ morbificæ despumatio intra tempus modò dictum. At si remedia refrigerentia vel enemata seriùs exhibita fuerint, multo longius excurret febris, præcipuè in hominibus grandævis, malè à medico curatis; ad quos quandoque accersitus, postquam febri per quadraginta dies et amplius laboraverant, nihil non expertus fui, quo despumationem sanguini inducerem: sed neque cardiacis, neque ullis aliis roborantibus remediis, scopum meum assequi possem.* Et quoiqu'il n'y eût point de fièvre, ajoute Sydenham, ἀπυρεξία, cependant la force du mal existoit encore, et celles du malade étoient presque éteintes: *E tantum non emortuæ. Sydenh. feb. cont. ann.* 1661, *p.* 39.

parfaitement détaillées par Huxham dans la description qu'il a donnée de ces fièvres (1).

D'après ces faits et d'autres que nous pourrions rapporter, il est des maladies aiguës et certaines affections épidémiques qui peuvent affecter une marche chronique, si les sujets qui en sont atteints portent un germe de foiblesse et d'épuisement, qui fait que la nature ne peut déployer un appareil de mouvemens propres à élaborer le principe morbide, et à le rendre propre à l'évacuation. Or, si ce défaut d'énergie, dans le principe conservateur, donne aux maladies une marche moins active que ne comporte leur nature particulière, cette foiblesse doit être sans cesse une difficulté dans leurs terminaisons. Ce qui prouve évidemment que la foiblesse de la nature est une cause de la lenteur des affections chroniques; c'est que, si les sujets en proie à de pareilles maladies viennent à être placés dans des circonstances favorables qui tendent à re-

(1) *Plerumque fieri solet ut homines, nervis debilibus, habitu corporis laxo, et sanguine tenui ea afficiantur; sic quoquè illi qui magnas pertulerunt evacuationes, diuturna spirituum dispendia, immoderatas vigilias, studia, defatigationes et similia. — Non minus illi. . . . . quorum denique vigor constitutionis, salivatione, crebrioribus purgationibus, venere immoderatâ cœterisque fuit diminutus. Op. phys. med. cap. 7, de feb. le nt. nerv.*

lever les forces et à donner de l'énergie à la nature, alors elle fait des efforts utiles et détruit la maladie dans une ou plusieurs attaques.

C'est ce qu'avoient remarqué les auteurs de la description de la maladie muqueuse de Gœttingue. Finke avoit vu que les maladies bilieuses anomales, sans fièvre, devenoient fébriles par l'usage des remèdes digestifs et laxatifs, dont l'effet étoit d'exciter la nature à résoudre la cause morbifique et à terminer la maladie (1).

Nous avons vu que les maladies chroniques de l'enfance, qui s'accompagnent toujours d'un état d'atonie et de foiblesse, se guérissent à la puberté par un heureux changement dans l'économie animale.

Nous avons encore observé que la saison du printemps, qui introduit dans les sujets atteints de maladies chroniques contractées en automne, et alimentées par la température humide et catarrhale de l'hiver, une certaine vigueur dans l'économie, suffisoit à la nature pour faire cesser les maladies sans le secours des remèdes.

---

(1) *Sed et ægrotis hoc admodum fuit proficuum, febre, inter resolventia, remedii optimi munere fungente. Loc. cit.* pag. 128.

On a éprouvé que l'inoculation de la petite vérole chez les enfans produisoit le même effet, en ébauchant un état inflammatoire, et en donnant à la nature assez de vigueur pour dissiper les maladies lympathiques de cet âge. Nous avons fait la même remarque au sujet de la vaccine. Nous avons soigné nombre d'enfans valétudinaires décolorés, ayant la fibre lâche et sujette aux humeurs à la tête, qui se trouvoient très-bien de l'inoculation de la vaccine. Cette excitation générale et fébrile, produite par le virus vaccin, donnoit une telle énergie à la nature, que ces enfan, toujours malades auparavant, jouissoient ensuite d'une santé qu'ils n'avoient jamais connue depuis qu'ils avoient vu le jour.

Tous ces faits prouvent sans doute que le défaut d'activité dans les actes de la nature est une des principales causes de la lenteur des maladies chroniques; mais ce qui ajoute encore aux preuves que nous avons données, c'est que les meilleurs remèdes propres à combattre ces affections se tirent de la classe de ceux qui augmentent les forces et fortifient le tempérament.

Les toniques sont en effet les moyens curatifs que l'expérience a proclamés comme les plus efficaces contre les maladies de longue

durée. Baglivi (1) observe que dans ces sortes de maux la nature, épuisée par la longueur de la maladie, ne peut opérer la coction et la dépuration des humeurs, si on ne la fortifie par des remèdes spiritueux, restaurans et amers. Le même auteur ajoute (2) que dans la plupart des fièvres longues, et dans les maladies chroniques, les amers de la classe des astringens, comme le kina, les préparations martiales, sont d'une très-grande utilité.

Sydenham (3) recommande dans toutes les affections chroniques les fortifians, les digestifs, l'exercice à cheval, et tous les moyens qui tendent à donner à la nature une force nécessaire pour travailler à évacuer cette masse d'humeurs épaissies et mal digérées, qui forment la cause de la plupart des chroniques. Ce célèbre médecin ajoute que celui qui trouveroit un remède qui remplît parfaitement cette indication, auroit dans le traitement des affections lentes des succès auxquels il ne se seroit jamais attendu.

Si nous parcourons successivement les différentes classes d'affections chroniques, nous

---

(1) *Prax. med. de remediis specif.* pag. 227.

(2) *Prax. med. lib.* 2, *cap.* 9.

(3) Traité de la goutte.

trouverons toujours ces traits de foiblesse et d'atonie. Nous verrons que presque toutes offrent cette langueur dans les forces de la nature, que celle-ci a continuellement besoin d'un aiguillon qui l'excite à faire quelque effort salutaire pour élaborer les causes morbides.

Dans les maladies séreuses, qui comprennent toutes les espèces d'hydropisies, on voit ordinairement un relâchement dans la fibre, un engorgement dans la plupart des organes, un défaut d'action dans le systême absorbant; et après l'évacuation des eaux, l'indication la plus urgente est de rétablir le ton des viscères, de donner aux vaisseaux l'oscillation nécessaire afin de prévenir un nouvel épanchement.

Parmi les moyens propres à évacuer les sérosités, il faut des remèdes excitans qui éveillent les forces languissantes de la nature et dirigent les liquides vers les divers excrétoires. Ainsi, il n'est pas de maladie qui de sa nature contre-indique davantage les affoiblissans. Celles de cette classe d'affections qui exigent de pareils remèdes, sont celles qui se rapprochent des affections aiguës, telles que les hydropisies décrites par *Stoll*, *Medicus*, *Bacher*.

Ce dernier a beaucoup vanté l'usage des délayans et des adoucissans dans la plupart des hydropisies. Ces moyens agiseant en grande

partie en combattant le spasme qui suppose lui-même une débilité dans l'économie, comme nous le verrons dans la suite. Mais, après ces remèdes, cet auteur employoit des pillules toniques qui remplissent l'indication générale qu'offre cette classe de maux.

Une autre preuve d'ailleurs que la foiblesse est la compagne de ces affections, c'est qu'elles attaquent de préférence les constitutions foibles et phlegmatiqnes, les vieillards, ceux qui ont éprouvé de grandes évacuations, ou qui habitent des pays marécageux, qui vivent dans des climats froids et humides, et qui sont soumis à l'influence des causes qui énervent le tempérament.

Les maladies muqueuses et lymphatiques sont aussi des affections qui s'accompagnent d'une débilité générale. Elles attaquent les constitutions foibles, les tempéramens usés, les femmes et les enfans. Elles guérissent par la révolution de la puberté, ou par l'inoculation de différens virus qui opèrent dans le corps animal le même changement que cette révolution salutaire. Elles cédent quelquefois à quelque acte fébrile qui annonce que la nature a acquis assez de vigueur pour combattre des maladies de ce genre.

Les affections purulentes sont également des maladies qui s'associent à une foiblesse dans

l'économie animale, à cause des efforts perpétuels et presque toujours pernicieux que fait la nature pour se débarrasser de la matière purulente. D'ailleurs la plupart des phthisies sont la suite d'une diathese scrophuleuse, ou d'un engorgement des glandes lymphatiques qui viennent à suppurer. D'autres dépendent d'une métastase d'humeurs cutanées sur les viscères, et ces maladies réclament l'usage des toniques et des fortifians.

Le meilleur remède pour arrêter les ravages du pus dans la masse des humeurs, et pour reculer l'époque fatale qui arrive presque toujours à la suite de ces affections, c'est le quina, le tonique par excellence, et l'un des meilleurs fortifians.

Sydenham comptoit plus sur l'équitation pour guérir la phthisie pulmonaire que sur aucun autre remède, et l'équitation est un des meilleurs moyens pour fortifier l'économie (1).

Nous savons qu'il est des phthisies qui deviennent meurtrières par l'usage des toniques; ce sont celles qui dépendent d'une inflammation lente, et qui ont été décrites par Morton,

---

(1) Le docteur Rush, professeur à l'université de Pensylvanie, dit que jamais poitrinaire ne guérira, quelque remède qu'il prenne, s'il ne fait de l'exercice. *Voyez* Journ. de Méd., t. 91, pag. 97.

Stoll et autres; mais nous avons fait observer que ces phthisies ont une marche plus active que les autres, et qu'elles semblent tenir un milieu entre les maladies aiguës et les chroniques.

Toutes les paralysies s'accompagnent d'une foiblesse considérable, parce qne le siège du mal est ordinairement dans des parties essentielles où la nature puise ses forces et ses moyens nécessaires pour élaborer les causes morbides.

La goutte dont Sydenham a si bien traité, reconnoît, d'après cet auteur célèbre, les mêmes causes que celles qui produisent les autres affections chroniques, et réclame les mêmes moyens prophylactiques ou curatifs, dont les toniques et les excitans font la base.

Le scorbut est encore une affection produite par des causes débilitantes, telles que l'humidité de l'air, des bâtimens, le défaut d'exercice et toutes celles qui ont été détaillées par Lind, et par les auteurs qui ont décrit cette maladie. Le principal symptôme de cette affection est la prostration des forces; et tous les médecins connoissent l'analogie qui existe entre cette maladie chronique et la fièvre putride qui est parmi les aiguës celle qui demande le plus ordinairement l'usage des fortifians. Entr'autres remèdes

conseillés par Thompson (1), le quina est celui qu'il recommande d'une manière particulière.

Enfin, toutes les maladies chroniques nerveuses, dépendant d'une excessive mobilité du systême nerveux, tiennent encore à une foiblesse générale qui produit et entretient le vice de la sensibilité. Tous les auteurs qui ont traité de ces maladies ne donnent pas d'autre source à ces affections, et les moyens avec lesquels ils les combattent avec succès, semblent justifier et confirmer leur opinion.

Sydenham, dans sa belle dissertation au docteur Cole, attribue les affections hystériques et hypocondriaques à toutes les causes débilitantes. Il fonde les plus grandes espérances pour les guérir, sur l'usage du fer et de l'équitation. Cheyne, Gorter, With et Tissot font également consister la plupart des maladies de cette classe dans un relâchement de la fibre et dans une atonie générale qui donne lieu à la mobilité nerveuse. Leur méthode de traitement roule sur tous les moyens qui donnent du ton aux organes, et fortifient le systême nerveux.

La méthode éminemment relâchante du docteur Pomme, et que ce medécin s'est tant efforcé d'accréditer, semble faire croire que la

---

(1) An essay on the scurvy, etc. *London*, 1790.

plupart des affections nerveuses dépendent plutôt d'un érétisme de la fibre et des nerfs que de l'atonie. Mais si on considère que les bains tièdes et les boissons délayantes sont de puissans remèdes pour combattre le spasme, mais non pour corriger le vice de la sensibité qui entretient les maux des nerfs; si on fait attention que Pomme conseille, dans sa méthode de traitement, les lavemens et les bains froids, toniques avérés par l'expérience, et qu'il ne compte guères sur le régime qu'il prescrit, s'il n'est pas accompagné d'un exercice modéré, autre moyen évidemment fortifiant; on verra que l'opinion de cet auteur et les observations qu'il a publiées, au lieu de contrarier la nôtre, lui donnent un nouvel appui.

On sait, d'après l'expérience, que les affections nerveuses tourmentent les enfans, les femmes et les hommes dont la constitution est efféminée; les personnes délicates, celles qui ont éprouvé des évacuations abondantes, qui ont essuyé des maladies dangereuses, ou qui sont épuisées par des maux de langueur. On les rencontre encore chez les sujets livrés à la débauche, en proie à des passions vives et menant une vie sédentaire. Or, toutes ces causes produisent plutôt une foiblesse et un relâchement dans les nerfs que le racornissement; car l'âge où ce ra-

cornissement s'observe dans tout le corps, parce que tous les resssorts de la vie se sèchent par le frottement, c'est la vieillesse; l'une des périodes de la vie où les affections nerveuses se montrent très-rarement.

Nous sommes donc autorisés à conclure qu'une infinité de causes influent sur la marche lente des affections chroniques, et que nombre d'entr'elles nous sont inconnues, parce que nous ignorons de quelle manière agissent sur notre corps les divers élémens destructeurs qui en dérangent les fonctions. Mais parmi celles que nous connoissons, et qui donnent à ces affections la forme lente qui les caractérise, la foiblesse dans toute l'économie, et un défaut d'énergie dans le principe conservateur pour combattre les causes morbides, est celle dont l'existence est démontrée par les faits et par une étude approfondie de ces maladies.

Il nous reste maintenant à déterminer quels sont les moyeus les plus efficaces pour combattre les causes de lenteur des affections de longue durée, et pour en abréger le cours d'une manière utile. C'est ce que nous allons faire, en tâchant de résoudre le quatrième point du problême.

Par quels moyens, soit diététiques, soit médicinaux, peut-on abréger la durée des maladies chroniques, et en assurer les solutions ?

Nous voici arrivés à la quatrième partie de l'intéressant problême proposé par la Société de Médecine-pratique, et la plus épineuse, sans doute, puisqu'il ne s'agit rien moins que de soumettre au suffrage de nos juges les moyens les plus efficaces pour abréger le cours d'un ordre d'affections, dont la connoissance obscurcie par mille accidens étrangers est très-difficile à acquérir, et dont la thérapeutique est encore plus épineuse, attendu le peu d'activité que met la nature pour en opérer la guérison. Le médecin a encore à luter contre l'ennui et l'inconstance des sujets qui en sont atteints, contre tous les épiphénomènes qui compliquent ces maladies, et une foule de circonstances qu'on ne rencontre point dans les aiguës à cause de leur marche active.

Le principe conservateur se suffit presque toujours dans la guérison de ces dernières ; et s'il est des cas où il réclame l'assistance du médecin, son ministère, c'est précisément dans

ceux où ses efforts sont trop violens, où ses moyens curatifs sont plus que suffisans pour subjuguer le principe morbide : dans les chroniques, au contraire, le médecin ne doit point être spectateur oisif, mais il doit employer tous les secours possibles pour aiguillonner la nature languissante, et pour opérer une crise naturelle artificielle : c'est ce que nous nous proposons de démontrer dans ce dernier chapitre.

Nous avons signalé plusieurs causes qui donnent le caractère de lenteur aux affections chroniques. S'il étoit à la puissance de l'art de détruire ou diminuer ces causes, on arriveroit bientôt à la solution de la question qui nous occupe ; mais il s'en faut de beaucoup que le médecin puisse à son gré modifier et faire disparoître ces causes, et enlever par conséquent les obstacles qui s'opposent à la terminaison des maladies de long cours.

Cependant pour procéder avec ordre, et pour nous offrir une marche sur la solution de cette dernière partie du problême, nous récapitulerons chacune de ces causes, et nous montrerons le degré de puissance qu'a la médecine sur chacune d'elles.

Nous croyons avoir démontré que le siége d'une maladie influoit singulièrement sur sa marche lente et active : ce siége peut changer

par le concours de certaines conditions ; mais ce changement a rarement lieu au choix du médecin ; et le cas où une maladie extérieure chronique se métamorphose en une interne aiguë, offre un changement funeste qui menace les jours du malade : la plupart du temps l'art n'a rien de mieux à faire pour dissiper le danger que de rappeler la maladie dans son siége primitif. Heureux si, lorsqu'il travaille à opérer cette métastase, il n'est pas trompé dans son attente !

Il n'est pas non plus au pouvoir de l'art de placer la cause morbifique, qui a son siége dans quelque viscère ou sur quelque point de l'économie animale, et hors du domaine de la circulation, sous la main de la nature, afin qu'elle soit travaillée et expulsée comme dans les aiguës ; de façon que le siége du mal, ou pour mieux dire de la cause prochaine qui influe sur la marche des maladies, et qui mérite beaucoup d'égards pour le pronostic, ne fournit presqu'aucune indication dans l'emploi des moyens propres à abréger la durée des chroniques.

Les causes qui produisent les affections lentes, et qui influent sur leur marche, peuvent fournir des indications dans leur traitement, lorsque ces causes n'auront pas encore produit des

changemens et des désordres dans l'économie vivante, qui, portés à un certain point, méritent seuls l'attention du médecin, sans aucun égard aux causes qui les ont produits.

Ainsi, par exemple, lorsque l'habitation d'un pays humide et marécageux, une nourriture grossière, le défaut d'exercice auront amené un changement désavantageux dans le corps animal auquel doit succéder une affection chronique, on fera avorter une maladie prête à éclore, et on abrégera son cours, si elle est déja développée, en écartant ces causes et en plaçant le sujet qui en a reçu l'influence sous un ordre de circonstances opposées.

Si une maladie de langueur est la suite de la supppression d'une humeur cutanée, et si cette cause n'a pas encore produit des dérangemens graves dans les fonctions, le rappel de cette humeur doit concourir puissamment à la guérison de cette maladie, ou du moins à en abréger la durée.

Mais la méthode la plus sûre et la plus efficace pour assurer la solution d'une maladie chronique, survenue à la suite d'une fièvre intermittente trop tôt supprimée par le quina, c'est de faire reparoître la fièvre arrêtée mal-à-propos, et de mettre la nature à même de produire la coction de la cause morbide; car tous les désor-

dres qui surviennent en pareille circonstance, sont l'effet de l'imprudence du médecin qui a mis un obstacle au travail de la nature. Les auteurs qui ont écrit sur les fièvres périodiques, fourmillent d'exemples d'affections produites par cette mauvaise manœuvre, et qui n'ont pu être guéries qu'en rappelant la fièvre supprimée.

La circonstance d'agir d'une manière brusque ou lente, par rapport aux causes productrices des maladies, influe beaucoup sur leur marche plus ou moins active; mais elle ne fournit aucune donnée sur l'emploi des moyens propres à combattre les maux que ces causes occasionnent : c'est toujours suivant la nature et le degré de ces maux, et les effets de pareilles causes, que doit être dirigé le traitement qui abrégera la durée de ces maladies.

Nous avons vu qu'un état nerveux, ou une grande mobilité dans le systême des nerfs étoit une des causes de la lenteur des chroniques : or, combattre cet état lorsqu'il se rencontre dans les affections de longue durée, est un des moyens propres à en assurer la solution. Nous aurons occasion de parler des remèdes qui produisent cet effet, lorsqu'il sera question du traitement des affections nerveuses.

Parmi les causes que nous avons signalées comme donnant un caractère de lenteur aux ma-

ladies chroniques, celle que nous avons reconnu être la plus générale et la plus fréquente, est une langueur dans les forces de la nature qui l'empêche de combattre avec fruit les causes morbides; par conséquent tous les moyens à mettre en usage pour hâter la guérison de ces maladies doivent se rapporter à cette cause principale: aiguillonner la nature, et l'exciter à faire des efforts plus utiles et plus efficaces; lui donner, s'il est possible, cette vigueur dont elle a besoin pour détruire les causes qui alimentent cet ordre d'affections. Telles sont les indications générales qu'on doit se proposer de remplir, et tel est l'objet sur lequel roulera tout ce que nous aurons à dire dans cette quatrième partie du problême.

Le législateur de la médecine, à qui rien d'essentiel dans cette science n'échappoit, avoit déjà vu que le meilleur moyen pour obtenir cet heureux résultat étoit d'exciter la nature à faire quelqu'effort extraordinaire, à mettre en usage cet agent (la fièvre) dont elle tire si bon parti dans les affections vives, c'est-à-dire, de faire d'une maladie chronique une affection aiguë (1).

---

(1) *Morbi vetusti difficilius quam recentes curantur, morbos vetustos primùm recentes facere oportet.* Hipp. *de loc. in hom. cap.* 13.

La fièvre est donc un des plus puissans moyens pour amener le plutôt possible une affection chronique à une solution heureuse. Ce principe, généralement reconnu de tous les médecins, a été porté jusqu'à l'évidence par le célèbre Bordeu. Les nombreuses observations qu'il a publiées à l'appui de son excellente théorie, ne laissent aucun doute sur l'efficacité des secousses fébriles, pour abréger et amener à une solution convenable nombre d'affections chroniques. Mais cette fièvre ne doit point être excitée indistinctement dans tous les cas, et avec le même espoir de succès : ceux où cet agent de la nature est d'une utilité réelle, ont été parfaitement distingués d'avec ceux où elle peut être nuisible dans divers ouvrages adressés à l'ancienn Société royale de Médecine de Paris; et cette distinction nous occupera par conséquent moins dans ce mémoire.

Indépendamment de la fièvre, tous les moyens qui tendent à fortifier le tempérament, et à donner à la nature l'énergie convenable pour vaincre les causes morbifiques, rempliront aussi le même but. Ainsi, par rapport aux moyens diététiques, une nourriture saine et puisée dans les alimens fortifians, l'usage du vin et d'une eau de bonne qualité, l'habitation des pays secs et non marécageux, un exer-

cice modéré, et surtout l'équitation si recommandée par Sydenham et les meilleurs médecins, un sommeil convenable, l'usage des frictions sèches ou aromatiques, qui relèvent le ton de l'organe cutané, et par contre-coup celui de tous les viscères ; et parmi les moyens pharmaceutiques, tous les remèdes toniques et stimulans, tels que les martiaux, les préparations mercurielles et antimoniales, le quina, la rhubarbe, l'ipécacuanha *fracta dosi*, les amers, les aromates, et généralement tous les excitans sont ceux qui donneront à la nature l'activité dont elle manque pour élaborer et évacuer les sucs épaissis qui engouent les organes.

Mais quoique ces différens moyens conviennent parfaitement aux affections chroniques, en général, pour en diminuer le cours, néanmoins comme quelques maladies de cette classe pourroient être aggravées par cette méthode, et qu'elle exige une modification et un certain choix dans les remèdes pour nombre d'autres, il faut nécessairement distinguer les affections lentes en plusieurs ordres naturels et avoués par l'observation, et assigner pour chacun d'eux les moyens curatifs qui leur conviennent, et les modifications qu'ils réclament.

La division la plus naturelle que nous croyons pouvoir faire, et qui nous a été suggérée par

une étude réfléchie de cette classe d'affections, et par l'analogie que l'expérience montre dans certaines affections lentes, tant par rapport aux causes qui les produisent que relativement aux remèdes qui leur sont appropriés, est celle qui sépare les affections chroniques suivant les différens systêmes d'organes qu'elles attaquent, et suivant les vices particuliers des fluides et des solides qui constituent ces maladies.

Nous diviserons donc les affections lentes en affections gastriques chroniques, en maladies lymphatiques muqueuses et glanduleuses, en maladies séreuses, en phlegmasies chroniques, en affections purulentes, en hémorragies passives et en maladies nerveuses.

Affections gastriques chroniques.

Nombre de maladies chroniques sont causées et entretenues par le mauvais état des premières voies, soit, selon les humoristes, que les sucs bilieux ou muqueux sécrétés en trop grande quantité produisent ces affections, ou qu'un état d'irritation ou de foiblesse du systême membraneux du tube intestinal soit, d'après ceux qui rapportent tout aux solides, la cause principale de ces maladies.

Quelle que soit cette cause, l'expérience ap-

prend que les évacuans par le haut et par le bas sont les vrais moyens curatifs de ces affections, en expulsant le produit surabondant des humeurs qui séjournent dans les premières voies, ou en corrigeant cette mauvaise disposition de l'estomac, qui donne lieu aux affections gastriques.

Les meilleurs praticiens savent que cette complication gastrique aggrave toujours plus ou moins les affections de longue durée. Mais après avoir remédié à cette mauvaise disposition des organes digestifs par les évacuans, il faut encore prévenir ce nouvel état par les toniques et les amers. L'observation apprend encore que dans bien des cas on respectoit en vain l'usage des purgatifs : jamais on ne parviendroit à dépouiller la langue du limon dont elle est recouverte, si on ne mettoit en usage les stomachiques pour remédier à la foiblesse des premières voies.

Aussi les bons praticiens ont grand soin, dans leurs consultations sur les maladies de long cours, de prescrire non-seulement les évacuans pour faire disparoître les complications gastriques, mais encore les remèdes propres à maintenir les forces digestives dans un état d'énergie suffisant, pour que la nature aidée et soutenue par les moyens curatifs puisse faire quelques efforts salutaires, et détruire les causes morbides.

Les affections de l'estomac et des intestins peuvent, par les rapports sympathiques que ces viscères entretiennent avec toutes les autres parties du corps, se faire sentir dans les autres organes, et y produire des affections graves. Ces affections peuvent aussi se guérir, ainsi que l'a prouvé Bordeu, par les moyens qui excitent une secousse dans l'économie animale, par une espèce de fièvre qui digère pour ainsi dire la cause de ces affections, et les amène à une terminaison heureuse. Les observations 2me. 5me et 7me, rapportées par cet auteur, en sont une preuve évidente.

Ainsi, les eaux de Barrèges, dans cette circonstance, ont guéri certains malades en faisant passer l'affection chronique à l'état aigu, c'est-à-dire, en établissant un orgasme qui aiguillonne la nature, et l'excite à mettre en œuvre son grand instrument de coction, et à abréger ces maladies. Tout autre moyen analogue pourroit remplir le même but; mais il faut toujours préférer ceux que l'expérience a consacrés. Nous avons vu que Finke excitoit cette fièvre dans des circonstances pareilles avec les remèdes digestifs et laxatifs.

Les principes que nous avons établis au sujet des maladies de long cours, s'appliquent donc parfaitement aux affections gastriques chroni-

ques. Il faut remédier à ces maladies par l'évacuation, et fortifier ensuite les premières voies avec les toniques et les amers; et, lorsque la cause morbifique élude l'action des purgatifs, il faut exciter la nature par l'usage des eaux minérales, ou à l'aide d'autres moyens avoués par l'observation, à l'effet de produire un état fébrile qui digère et évacue la cause qui entretient ces maladies.

Maladies lymphatiques muqueuses et glanduleuses.

Nous comprenons dans cet ordre de maladies toutes celles qui ont leur siége dans les glandes et dans le système lymphatique, les affections qui reconnoissent pour cause une exubérance de sucs muqueux ou pituiteux mal élaborés, toutes les maladies cutanées chroniques qui tiennent à un vice du systême lymphatique.

Les écrouelles, les divers engorgemens glanduleux, le rachitis, la maladie vénérienne, les infarctus pituiteux du poumon, la croûte de lait, la teigne, les dartres, et enfin toutes les maladies muqueuses ou lymphatiques de l'enfance rentrent naturellement dans cette classe d'affections.

Nous rangeons les maladies cutanées parmi les affections lymphatiques et glanduleuses ; parce qu'elles reconnoissent les mêmes causes, et qu'elles cèdent au même traitement. Quelquefois ces maladies se remplacent les unes par les autres, et attaquent les mêmes sujets. Les moyens les plus recommandés contre les affections cutanées sont ceux qui réussissent contre les maladies glanduleuses : tels sont l'extrait de ciguë, le muriate doux et suroxigèné de mercure, les antimoniaux, etc.

C'est particulièrement dans cet ordre de maladies que la nature manque de forces nécessaires pour combattre les causes qui les entretiennent. La faiblesse et l'atonie sont les compagnes inséparables de toutes les affections muqueuses et lymphatiques : toutes les circonstances qui les favorisent, et toutes les causes qui les produisent impriment une débilité dans le corps vivant, qui rend la nature impuissante dans ses efforts conservateurs. En effet, l'observation démontre que les maladies muqueuses et lymphatiques attaquent les constitutions faibles et valétudinaires, les tempéramens pituiteux ; elles se manifestent pendant le règne d'une température froide et humide, dans les pays marécageux, par un regime affaiblissant ou composé d'alimens grossiers ; elles atta-

quent de préférence les femmes ; et on les voit sur-tout dans l'enfance où l'atonie est l'élément principal des maladies de cet âge.

Nous avons vu, en parlant des crises des affections lentes, que la puberté étoit une révolution salutaire, qui opéroit la crise de ces maladies en faisant prédominer le systême artériel sur le lymphatique, en remplaçant l'atonie par la vigueur, et en augmentant l'énergie des forces vitales.

Tout nous prouve donc que c'est la faiblesse de la nature qui entretient cet ordre d'affections, et que les principes que nous avons établis pour les maladies chroniques en général, s'appliquent particulièrement à celles qui nous occupent. C'est donc dans cette classe de maladies qu'il faut employer un régime et des remèdes essentiellement fortifians, pour donner à la nature la vigueur qui lui manque pour vaincre les causes qni les entretiennent.

La vraie méthode pour abréger le cours de ce genre de maladies est donc d'imiter la marche de la nature à l'époque de la puberté, d'opérer une crise artificielle, en donnant de l'énergie au systême artériel aux dépens du lymphatique, et en employant tous les moyens capables de fortifier la constitution des individus. La fièvre est d'un grand secours pour opérer

cet effet. On peut exciter un état fébrile par l'inoculation de différens virus qui tendent à ébranler un état inflammatoire dans l'économie. L'expérience apprend combien cette pratique est salutaire dans des cas où tous les autres remèdes sont insuffisans.

A. Petit avoit présenté une observation à l'académie royale des sciences, dans laquelle l'inoculation de la petite vérole avoit opéré un heureux changement dans la santé d'un individu, âgé de sept ans, qui auparavant maigre, pâle, ayant des digestions très-laborieuses, sujet à des croûtes au nez, eut après l'action de ce virus de la fraîcheur, de l'embonpoint et les plus belles couleurs du monde (1).

Le docteur Pomme (2) a vu les dartres et la teigne disparoître par l'effet de l'inoculation de la petite vérole.

Mead (3) dit que la variole, quoiqu'une maladie terrible, corrige pourtant le vice de la lymphe trop visqueuse, dépure les humeurs et procure une meilleure santé.

On trouve dans la Gazette Salutaire (4)

---

(1) *Voyez* l'ancien Journal de médecine, tom. 22, pag. 77.

(2) Même Journal, tom. 22, pag. 463.

(3) Recueil des œuv. phys. et méd. tom. 1er.

(4) An 1761.

l'exemple de la guérison d'un mélancolique à qui on avoit inoculé la gale.

Van Lobes, médecin à Prague, a vu la guérison de maladies chroniques menaçantes, par l'irritation psorique excitée intérieurement et produisant la fièvre.

Le docteur Toggenburgen (1) assure que l'inoculation de la gale guérit un homme d'une stupidité qui avoit résisté à beaucoup de remèdes.

Œttinger, cité par Grimaud (2), a proposé d'inoculer la rache, *achores*, pour la guérison des maladies de l'enfance très-réfractaires.

Enfin, Bordeu a observé que la fièvre excitée par la boisson des eaux minérales guérissoit les écrouelles qui avoient résisté à beaucoup d'autres moyens sagement administrés.

Il seroit à désirer que l'inoculation de pareils virus, ou l'emploi des moyens qui décident un état fébrile fussent plus généralement adoptés; et sans doute des maladies opiniâtres, et dont la nature n'opère la solution qu'à l'âge de la puberté, se termineroient plutôt d'une manière favorable.

---

(1) Collection de diverses pièces extraites des ouvrages étrangers. *Paris*, 1761.

(2) Second Mémoire sur la nutrition, pag. 102.

Indépendamment de la fièvre, tous les moyens tirés de l'hygiène, tels qu'un exercice modéré et proportionné à la force des enfans, une éducation mâle comme celle de Lycurgue prescrivoient aux Spartiates les alimens sains et toniques, l'air de la campagne, et parmi les moyens médicinaux, les préparations mercurielles et antimoniales, les mercuriaux, les amers, les stomachiques, le quina, la rhubarbe, la gentiane, et tous les remèdes vulgairement appelés fondans. Tels sont les moyens capables d'abréger la durée de cette classe d'affections, en attaquant les obstacles qui arrêtent et neutralisent les efforts de la nature, et en donnant à celle-ci assez de vigueur pour opérer quelque révolution salutaire qui, semblable à celle de la puberté, amène la solution de ces maladies.

L'expérience des meilleurs praticiens s'accorde avec nos principes. Les remèdes les plus recommandés contre les écrouelles sont les toniques et les fortifians; et parmi ceux-ci l'oxide de fer, la gentiane combinée avec les alkalis, selon la méthode de Peyrilhe, le houblon, le quina uni à la noix muscade, d'après Fothergill, méritent la préférence. De tous les fondans préconisés par les auteurs, les plus actifs sont sans doute les préparations mercurielles et antimoniales. Ces remèdes agissent principalement

en excitant toute l'économie, et en produisant une espèce d'orgasme qui excite la nature à faire quelque effort utile.

On sait aujourd'hui que la salivation n'est plus nécessaire pour guérir la maladie vénérienne, mais que le mercure agit en relevant le ton du systême artériel, et en enrayant la dégénération muqueuse. La pommade oxigènée, si vantée dans ce dernier temps, agit de la même manière; car l'oxigène est le plus puissant stimulus pour éveiller l'action engourdie du systême artériel, et pour corriger la prédominance lymphatique. Le mercure guérit le mal vénérien, selon Baillou et les observations de Grant, en excitant une espèce de fièvre.

Le traitement du rachitis repose entièrement sur tous les remèdes toniques, amers et fortifians.

Les antimoniaux, les mercuriels, les extraits des végétaux fondans et savoneux, les eaux thermales, sont les remèdes qu'on conseille ordinairement contre certaines maladies cutanées chroniques, qui dépendent d'une altération de la lymphe ou d'un désordre dans le systême lymphatique.

La faiblesse très-marquée dans les maladies muqueuses résultant du relâchement des solides et du défaut d'activité dans la circulation des

humeurs, fait qu'il s'établit une pléthore de sucs lymphatiques qui aggrave ces affections et augmente leur danger. La nature remédie à cet état chez les enfans dont la constitution offre communément cette pléthore par des éruptions croûteuses à la tète, derrière les oreilles, qui deviennent très-salutaires.

Pour imiter la nature dans ces actes favorables, et pour abréger le cours des affections lentes lymphatiques, il faut établir des exutoires suivant le siége de ces maladies et suivant l'âge des sujets; car, comme on l'a remarqué depuis long-temps, la nature dirige ses efforts critiques vers les différentes parties suivant les âges. L'expérience apprend combien cette pratique est avantageuse, et combien la combinaison de ces exutoires avec les toniques est efficace pour détruire des maladies de ce genre très graves. Hippocrate, et presque tous les médecins observateurs se sont convaincus de l'utilité de ces excrétions séreuses, pour diminuer et même guérir des affections muqueuses et lymphatiques très-opiniâtres. Ainsi, selon les remarques de Russel, l'ouverture d'un cautère à la nuque a guéri des enfans attaqués d'affections de bas-ventre. Willis recommande pour le même objet le vésicatoire dont l'action est plus prompte.

Parmi les remèdes toniques propres à combattre les maladies qui composent cette classe, nous devons aussi recommander l'eau de chaux, que notre expérience particulière nous a indiquée comme un moyen très-efficace dans quelques-unes d'entre elles, telles que les engorgemens des glandes du mésentère, les concrétions tuberculeuses du poumon, et les infarctus muqueux et lymphatiques de l'abdomen.

Observation première. Un jeune homme de quinze ans, d'une bonne constitution, arrivé à l'époque où la nature prépare la grande révolution de la puberté, éprouve dans la saison du printemps une fièvre tierce qu'on livre aux soins de la nature, en négligeant même les lois du régime.

Cette fièvre change de type et devient quotidienne : les évacuans, les amers, et enfin les fébrifuges sont administrés tour-à-tour sans succès. Dans cet intervalle, l'abdomen s'engorge, les muscles droits semblent farcis d'une substance lymphatique épaissie ; les glandes du mésentère paroissent volumineuses.

On essaye les apéritifs combinés avec les amers; on a recours aux vésicatoires et à tous les moyens propres à dissiper l'engorgement abdominal, et à fixer la fièvre : celle-ci revient

tous les jours à midi, et est suivie dans la nuit de sueurs abondantes. L'amaigrissement devient considérable, les forces diminuent journellement, le malade ne peut plus quitter le lit, l'abdomen est toujours volumineux et sensible au tact.

Peu-à-peu le marasme s'établit, la fièvre continuant avec le même type est toujours suivie de sueurs nocturnes. Un pareil état fait craindre une suppuration dans les glandes; on juge la fièvre de la famille des purulentes, et la maladie par conséquent mortelle.

On prescrit dans cet état fâcheux l'eau de chaux d'abord à la dose d'une cuillerée ordinaire, et ensuite de deux, trois, jusqu'à six dans huit onces de lait de chèvre pris le matin à jeun.

Après quelques jours d'usage de ce remède, appétit meilleur, douleurs et fièvre moindres, abdomen plus souple par l'emploi de ce seul moyen; l'engorgement, les douleurs et la fièvre diminuent insensiblement sans laisser aucun reliquat. L'appétit, la gaité et les forces augmentèrent au point que ce jeune homme fut, dans l'espace de deux mois, rendu à une santé parfaite.

Deuxième observation. Un autre individu du même âge, d'une constitution irritable, se

livrant trop à l'étude, perd peu-à-peu l'appétit, est fatigué par une toux sèche, marche avec peine à la montée, et ressent des douleurs à l'abdomen : cette région paroissoit dure, engorgée comme dans l'observation précédente; les muscles abdominaux étoient infiltrés d'une matière lymphatique consistante; le pouls se montroit très-fréquent.

L'extrait de ciguë employé pendant quelque temps amena une diminution sensible dans tous les symptômes.

Le malade éprouva ensuite une fièvre intermittente qui simuloit la rémittente hectique, et qui donnoit des inquiétudes sur son état, par la crainte d'une suppuration dans les glandes mésentériques; mais elle devoit être salutaire pour résoudre l'infarctus muqueux de l'abdomen, en supposant qu'elle fût de la classe des intermittentes.

Cette fièvre affoiblit beaucoup le malade, et se dissipa au bout de dix à douze jours, sans qu'on eût employé autre remède qu'un minoratif et le suc dépuré de quelques plantes apéritives : elle avoit d'ailleurs beaucoup diminué l'engorgement abdominal.

Ce jeune homme parut après cette crise avoir gagné du côté des douleurs et des obstructions; mais l'appétit étoit nul, les forces sembloient

abattues, le pouls paroissoit toujours très-fréquent, l'usage de la rhubarbe ne produisit qu'un mieux très-précaire.

Le malade fut mis à l'usage de l'eau de chaux, à la même dose et de la même manière que le précédent. Après trois jours, on observa un mieux sensible : ce remède continué pendant deux mois dissipa entièrement tous les symptômes; le ventre acquit de la souplesse, les forces allèrent en augmentant, et la santé de cet individu devint aussi bonne qu'avant sa maladie.

Observation troisième. Une demoiselle âgée de vingt ans, douée d'une excessive mobilité du systême nerveux, et offrant beaucoup de signes d'une diathèse scrofuleuse, avoit une menstruation très-pénible et peu abondante. La première apparution des mois avoit été orageuse à cause des symptômes nerveux qui l'avoient accompagnée : cette jeune personne ayant éprouvé un froid excessif à la fin de janvier 1810, dans le temps que ses mois couloient, éprouva une suppression complète.

Un dégoût parfait, un embarras gastrique, des accès de fièvre nerveuse, des douleurs à la poitrine, une toux sèche, furent les premiers symptômes qui se manifestèrent chez la malade. Les évacuans combinés avec les antispas-

modiques parurent améliorer son état ; mais leur bon effet ne fut pas de durée.

L'affection de poitrine paroissant devenir considérable au bout de deux mois, à cause des douleurs aux épaules et au sein, d'une toux continuelle, et devenant plus forte par quinte d'un sentiment de cuisson au gosier, on obtint enfin de la malade, qui avoit été gâtée par ses parens, la faculté de la faire saigner. On mit en usage les remèdes tempérans et tous les moyens qui pouvoient appeler le sang vers les parties inférieures, et soulager la poitrine. Ces différens remèdes ne firent qu'augmenter la foiblesse de la malade, sans diminuer l'intensité des symptômes : elle ne pouvoit prendre aucune nourriture sans être tourmentée par des nausées très-pénibles ; la poitrine continuoit à être affectée comme auparavant, les quintes de toux étoient plus fréquentes, et fatiguoient davantage ; les accès nerveux précédés d'un froid intense, et se répétant deux fois dans les vingt-quatre heures, s'accompagnoient d'une sueur dans la nuit, qui augmentoit l'accablement.

Dans ces circonstances, on crut devoir prescrire le quina dans un bouillon pectoral. Ce remède, ainsi que tant d'autres, ne fut pris que par intervalle. Les parens, infiniment trop complaisans envers la malade, n'exécutoient qu'à

demi ou pas du tout les ordonnances du médecin.

Le mal faisant toujours des progrès, la poitrine paroissoit souffrir de plus en plus. Le défaut de nourriture, les souffrances continuelles, la fièvre anomale et intense qui revenoit journellement, des symptômes nerveux qui compliquoient la maladie, avoient réduit dans le courant de mai cette jeune personne à un état désespéré. L'amaigrissement étoit porté au comble, la malade pouvoit se lever à peine un instant, et ressentoit des mal-aises et des défaillances qui l'obligeoient à regagner son lit : quelques cuillerées de soupe, avalées comme une médecine, suscitoient des nausées très-fatigantes. Bientôt elle ne peut plus se tirer du lit ; un affaissement général la tenoit dans un état de stupeur, et quelquefois des défaillances alarmantes sembloient annoncer son dernier moment. Enfin, la foiblesse étoit telle que la mort paroissoit inévitable.

La malade, qui avoit été continuellement fatiguée par la toux dans le cours de ses souffrances, n'avoit jamais rendu de crachats; les douleurs à la poitrine, qui se propageoient au ventre et aux extrémités inférieures, étoient toujours plus considérables à l'époque où les mois auroient dû couler. Des glandes que la malade portoit au cou et sous l'aisselle gauche

avoient considérablement grossi. La fièvre, revenant toujours périodiquement et à des époques indéterminées, n'avoit jamais donné du relâche.

C'est dans un état aussi triste, et présentant de si foibles ressources, que l'on mit cette jeune personne à l'usage de l'eau de chaux, depuis une cuillerée jusqu'à quatre dans une tasse de lait de chèvre, et qu'on appliqua un vésicatoire au bras. La combinaison de ces deux remèdes parut faire quelque bien, mais la malade ne prenant que par intervalle l'eau de chaux, son effet ne fut pas aussi efficace que dans la suite.

Cependant l'appétit commençoit à renaître, les forces étoient moins abattues, la toux moins pénible, les souffrances plus supportables. La malade, encouragée par ce léger amendement, et connoissant tout le danger de sa situation, devint un peu plus docile. Elle prit exactement dans la suite son remède à la dose de quatre cuillerées; l'écoulement du bras fut entretenu, et dans l'espace de quelques semaines il y eut un mieux qui donnoit les plus grandes espérances. L'appétit étoit parfaitement revenu; l'amaigrissement, la toux et les douleurs sembloient beaucoup moindres. On avoit assez de force pour se promener dans la chambre; le sommeil

étoit paisible, et la fièvre ne paroissoit que deux ou trois fois la semaine.

Le mieux ayant été en augmentant dans la suite, on vit l'embonpoint et les belles couleurs remplacer une maigreur excessive; la fièvre disparut totalement; les engorgemens glanduleux étoient moindres; les règles parurent sans effort et furent plus abondantes qu'auparavant. Ce bien-être s'étant soutenu dans les mois suivans, et l'ordre s'étant rétabli dans toutes les fonctions, cette intéressante demoiselle jouit aujourd'hui d'une meilleure santé qu'avant la suppression de ses mois.

On ne peut refuser à l'eau de chaux l'honneur d'avoir arraché des bras de la mort le sujet de cette observation, et d'être un excellent remède dans les phthisies qui dépendent d'un vice scrofuleux.

Observation quatrième. Un petit enfant, âgé de treize à quatorze mois, étoit menacé du rachitis, et vomissoit continuellement depuis sa naissance le lait qu'il puisoit dans le sein de sa mère. Ce vomissement étoit si abondant et si souvent répété, que la nutrition étoit très-imparfaite. Aussi cet enfant étoit maigre, exténué; la fibre étoit lâche, la nature lan-

guissante ; on ne voyoit aucun travail qui annonçât la dentition.

Divers remèdes furent successivement employés pour fortifier l'estomac et évacuer les glaires, et pour donner du ton à cette frêle machine.

L'usage de la rhubarbe, de l'ipécacuanha seul ou combiné avec le calomel, les syrops purgatifs, les frictions, les bains froids ne procuroient qu'un soulagement momentané, et l'état de ce petit malade paroissoit à peu de chose près le même.

L'eau de chaux, donnée à la dose d'une, et ensuite de deux ou trois cuillerées à café dans quelques-unes de lait, procura l'effet qu'on avoit attendu en vain des autres remèdes. Le vomissement diminua peu-à-peu, la nutrition se fit bien; et le jeune être, qui avoit toujours été foible et languissant, acquit assez de vigueur pour se mettre à l'abri du rachitisme, et pour jouir ensuite d'une bonne santé.

Observation cinquième. Un autre petit individu, âgé de dix-huit mois, issu de parens sains, et frère de plusieurs enfans robustes, avoit été confié lors de sa naissance à une nourrice dont la santé n'étoit pas aussi bonne que les apparences sembloient le faire croire. Cette

femme continua à nourrir cet enfant après être devenue grosse, et lui fit prendre de la bouillie et des soupes farineuses mal préparées, après l'avoir sevré. Ce genre de nourriture produisit l'obstruction des glandes du mésentère, et constitua la maladie connue sous le nom de *carreau*.

Le mal avoit déjà fait des progrès considérables, lorsque ce jeune sujet fut confié à nos soins. Le ventre étoit très-volumineux et très-dur; le reste du corps dans une atrophie parfaite. La peau étoit flasque et flétrie. Le petit malade poussoit continuellement des cris plaintifs, et mangeoit avec voracité les diverses soupes qui faisoient sa nourriture. Les forces étoient épuisées, et son état paroissoit tel que les parens avoient désespéré de sa guérison.

De petites prises d'oxyde d'antimoine sulfuré rouge (kermès minéral) et de muriate doux de mercure parurent diminuer la dureté et l'engorgement de l'abdomen. L'eau de chaux, donnée à la même dose que dans l'observation précédente, fit disparoître tous les symptômes, et dissipa complètement l'engorgement glanduleux.

Maladies lymphatiques séreuses.

Quoique cet ordre d'affection rentre dans la classe des maladies précédentes, puisqu'elles tiennent à une lésion du système lymphatique ; néanmoins il faut les distinguer des affections glanduleuses, comme étant susceptibles d'une modification considérable dans le traitement. Elles dépendent les unes et les autres d'un concours de causes débilitantes, et la nature a besoin dans chacune d'elles d'être excitée par des toniques et des stimulans ; mais ces remèdes sont d'une classe différente pour les maladies séreuses, et doivent être soigneusement distinguées de ceux qui conviennent aux affections glanduleuses.

Les trois grandes cavités du corps humain sont tapissées de membranes séreuses qui laissent continuellement transsuder, au moyen des vaisseaux exhalans, une rosée lymphatique qui sert à lubrifier les organes que ces cavités renferment, et à prévenir l'inflammation qu'un frotement réitéré ne manqueroit pas de produire.

Graces aux lumières que l'anatomie et la physiologie ont jetées sur les maladies de cette classe, on sait que tout épanchement séreux a lieu par le

défaut d'équilibre entre les exhalans et les absorbans; par la trop grande activité des uns et par la foiblesse des autres. Ainsi, d'après les observations et les expériences des anatomistes anglais, la théorie des hydropisies a reçu tout le développement dont elle étoit susceptible.

Mais ce défaut d'équilibre entre les exhalans et les inhalans peut être produit par différentes causes, et ce n'est qu'en détruisant ces causes qu'on peut se promettre quelque succès dans le traitement.

La plus générale sans doute est celle qui tient à une foiblesse dans toute l'économie, résultant de toutes les causes débilitantes qui produisent les affections chroniques, ou des circonstances qui tendent à les favoriser; et lorsque une pareille cause est la seule ou la principale qui entretient les maladies séreuses ou les hydropisies, on doit mettre en usage les moyens analeptiques, un régime fortifiant et les remèdes toniques qui, d'après nos principes, doivent abréger les maladies de long cours.

La fièvre pourtant ne peut avoir le même succès que pour les maladies de la classe précédente. Cet agent de la nature n'est qu'une surcharge dans les hydropisies, qui les rend plus dangereuses, parce qu'elle n'existe ordinairement que dans les cas graves où les causes

qui les fomentent, ont déjà produit des désordres irréparables dans les organes; et cette fièvre indique plutôt la gravité du mal qu'un changement favorable qui doit survenir dans l'état du malade.

Il est néanmoins des circonstances où la fièvre doit être salutaire; lors par exemple que l'hydropisie dépend d'une simple débilité, et qu'elle est suscitée par un effort extraordinaire de la nature, comme cela arrive dans les autres maladies lymphatiques (1).

Nous avons observé quelquefois que cette fièvre, lorsqu'elle accompagne les épanchemens séreux qui se font à la suite des maladies catarrhales, donne à ces hydropisies un caractère aigu, et rend la matière épanchée semblable à une sérosité purulente; mais cet état fébrile ne produit autre chose qu'une marche plus active, dont la terminaison est toujours funeste.

La cause de l'épanchement tient souvent à un engorgement squirrheux de quelque viscère de l'abdomen ou de la poitrine; et l'hydropisie, qui n'est alors que secondaire, suit le sort de la

(1) Bacher, (*Loc. cit. obs.* 54), rapporte le cas d'une hydropisie enkystée, où la fièvre parut concourir à la guérison.

maladie principale, dont l'issue est toujours funeste.

Les épanchemens séreux sont aussi quelquefois la suite d'une dilatation anévrismatique du cœur et des gros vaisseaux ; et comme l'art ne peut atteindre ces affections, les épanchemens qui en sont le produit n'admettent qu'une cure palliative (1).

L'ydropisie dépend quelquefois d'une inflammation chronique de quelque viscère. Cette cause, encore peu connue, selon le professeur Pinel (2), doit être combattue sans aucun égard à l'épanchement qu'elle produit. On doit attaquer ce genre d'inflammation pour guérir l'hydropisie qui en est la suite. D'autres fois c'est la pléthore sanguine ou un état inflammatoire, d'après Hoffman (3), Stoll, Bacher, Médicus; mais, comme nous l'avons déja remarqué, cette classe d'hydropisies se rapproche des maladies aiguës, ou de celles qui forment une

---

(1) Morgagni, (*epist.* 17 et 18), cite beaucoup de cas où la dilatation anévrysmatique des organes de la circulation étoit accompagnée d'hydrothorax et d'hydropéricarde consécutifs. Le professeur Corvisart en a également fait connoître plusieurs.

(2) Nosog. philosoph. tom. 3.

(3) *De hydrop. obs.* 9.

classe intermédiaire entre les affections vives et les maladies lentes.

Il arrive très-souvent que l'épanchement se fait dans une poche particulière, qu'on appelle kyste, et le liquide y contracte les qualités d'une humeur sanieuse, purulente et cancéreuse. De Haën rapporte plusieurs observations de ce genre dans son *Ratio medendi* (1). Ce sac est souvent l'assemblage d'hydatides, ou le résultat d'un gonflement, ou de tumeurs énormes du foie, de la rate, de l'épiploon, et sur-tout de la matrice. D'autrefois ce sont des tumeurs du mésentère ou de stéatomes, d'après les remarques de Ruisch, Blanchard, Tulpius et autres (2).

On trouve dans les mémoires de l'académie de chirurgie (3) plusieurs observations d'hydropisies enkystées, par Ledran, Mouton, de la Porte, etc., dont le plus grand nombre dépendoit d'une tumeur squirrheuse de l'ovaire. Monro (4) et Bacher (5) citent également plusieurs cas de cette espèce d'épanchement.

---

(1) Tom. 2, *Pars* 4, *cap.* 3.

(2) *De Haën, loc. cit. tom.* 6. *pars. med. cap* 6.

(3) Tom. 6.

(4) Essai sur l'hydropisie et ses différentes espèces, chap. 2.

(5) *Loc. cit.* pag. 3+3 et suivantes.

Ces sortes d'hydropisies sont ordinairement mortelles. Le liquide, étant placé hors du domaine de la circulation, ne cède point à l'action des évacuans les mieux appropriés, et les secours de l'art ne peuvent atteindre l'épanchement. Il se trouve d'ailleurs compliqué de désordres considérables dans les viscères, qui sont mortels de leur nature. L'incision du kyste paroît avoir eu quelque succès entre les mains de Ledran; mais cette opération, ainsi que l'injection de substances stimulantes pour faire réunir les parois du sac, est souvent impratiquable, inutile, et la plupart du temps très-dangereuse, d'après les excellentes remarques de De Haën (1).

Enfin l'hydropisie est la terminaison fatale de beaucoup d'affections chroniques, où la vitalité se trouvant pour ainsi dire éteinte dans les humeurs, et les désordres dans l'économie étant portés à leur comble, les eaux s'épanchent dans la plupart des cavités, y forment une masse morte qui gêne par son poids les viscères, et accélère l'époque funeste de la maladie incurable.

Mais quelle que soit la cause de l'hydropisie, l'évacuation des eaux offre toujours une indica-

(1) *Loc. cit.* tom. 2, pag. 78.

tion à emplir, et d'autant plus urgente que la masse en est plus considérable. Les émétiques, les purgatifs, les sudorifiques et la paracenthèse sont des remèdes qui réussissent suivant l'état des forces et le siège de l'épanchement. Les diurétiques, comme l'observe Sydenham, méritent la préférence lorsqu'on doit ménager les forces déjà abbatues (1).

Le kermès minéral et la digitale pourprée (1) sont ceux qui ont le plus d'action contre l'hydrothorax. Nous avons guéri plusieurs maladies de cette espèce avec l'un et l'autre de ces deux remèdes; mais la digitale, unie à la scille, a une action plus active, et forme un remède souverain contre cette redoutable affection (2).

Nous n'avons jamais vu produire de grands effets aux préparations scillitiques ni aux baies de genièvre, si préconisées par quelques auteurs pour le traitement de l'ascite; mais la scille, combinée avec le muriate doux de mercure, à la méthode de M. Démangeon (3), jouit

---

(1) *Tract. de hydrope.*

(2) Voyez mes deux observations sur les bons effets de cette plante dans l'hydropisie de poitrine consignées dans les annales de la société de méd.-prat. de Montpellier, n°. 75, mars 1809.

(3) Journ. génér. de Méd. t. 24, pag. 271.

d'une vertu diurètique très-efficace dans cette maladie.

Nous avons sauvé à l'aide de cette combinaison, secondée de légers purgatifs, une femme jeune, ayant la fibre lâche et engouée, atteinte d'une hydropisie ascite survenue à la suite d'une affection catarrhale qui s'étoit portée sur l'abdomen, et qui avoit produit dans les viscères de cette cavité un empâtement d'une nature muqueuse et lymphatique ; la guérison fut radicale en peu de temps.

Ce remède excita singulièrement l'action des voies urinaires, et concourut puissamment à la solution heureuse d'un épanchement dans l'abdomen, qui s'étoit manifesté après le cours d'une fièvre éruptive, de la classe des scarlatines, chez un jeune homme de dix-huit ans, d'un tempérament pituiteux et d'une constitution médiocrement robuste.

L'hydrocéphale interne est une des hydropisies les plus ordinairement mortelles ; les mercuriaux, recommandés par les Anglais, combinés avec les vésicatoires, paroissent les remèdes les plus efficaces.

Nous avons guéri une pareille maladie survenue chez un enfant de 14 ans, à la suite d'une fièvre muqueuse qui avoit duré plus d'un mois, et dont le siège du mal étoit à la

tête et à l'abdomen, au moyen d'un vésicatoire à la nuque et du muriate de mercure doux, pris pendant quelque temps à la dose de 7 à 8 grains par jour.

Nous pouvons conclure, avec fondement, que les hydropisies forment une classe d'affections qu'il est très-difficile d'amener à une solution heureuse, et par conséquent d'en abréger le cours d'une manière utile; la plupart de ces maladies étant incurables dans l'état actuel de nos connoissances. Celles que l'art peut combattre d'une manière avantageuse sont celles qui tiennent à un état d'atonie et de relâchement dans la fibre, et celles-là rentrent dans la classe des affections chroniques, dont il est possible d'abréger la durée en suivant les régles que nous avons prescrites.

Phlegmasies chroniques.

Les maladies inflammatoires sont des affections qui se développent ordinairement avec un caractère aigu, parce que la nature jouit dans leur cours d'une grande énergie; les forces vitales dépassent les bornes de leur état naturel, et toutes les causes qui les produisent donnent un excès de vigueur à la fibre animale au tem-

pérament. Voilà pourquoi ces maladies attaquent les jeunes gens à la fleur de l'âge, les tempéramens sanguins, les habitans des pays froids, les personnes robustes, et se développent pendant le règne des constitutions froides et sèches.

Ces mêmes maladies peuvent affecter une marche lente et prendre toutes les formes des chroniques, si elles rencontrent dans leur cours, ou avant leur développement, une ou plusieurs causes de celles que nous avons signalées comme formant des obstacles aux solutions des maladies de longue durée : et si nous parvenons à justifier cette proposition par des faits puisés dans la pratique, ce sera une nouvelle preuve à ajouter à celles que nous avons données, qui démontrent l'influence du siège du mal et de l'état des forces de la nature sur la marche des maladies.

La différence qui existe entre les phlegmasies aiguës et celles qui deviennent chroniques par le concours de certaines circonstances, est la même que celle qu'on observe entre les affections vives et les maladies lentes. D'un côté, chaleur, douleur vive, irritation considérable, fièvre aiguë, trouble dans les fonctions ; de l'autre, douleur sourde, légère, peu d'irritation-

fièvre presque nulle, gêne moindre dans le jeu des organes, enfin marche des affections lentes en général.

C'est aux travaux des modernes et à leurs diverses recherches éclairées de l'autopsie cadavérique que nous devons les connoissances que nous avons acquises sur cette classe de maladies. On sait d'après ces recherches que les inflammations lentes attaquent la plupart des organes, que leur siège est plus ordinairement à l'intérieur qu'à l'extérieur, que les ravages produits dans les viscères, quoique légers en apparence, sont pourtant suivis d'une terminaison funeste. Une marche lente et insidieuse masque le danger dont elles s'accompagnent. Le médecin, trompé par la douceur apparente du mal et par des signes communs à d'autres affections peu graves, laisse passer un temps utile pour l'emploi des remédes, et n'a recours à des moyens efficaces que lorsque la maladie est sans ressource. Cette vérité reconnue de tous les praticiens se confirme tous les jours dans l'exercice de la médecine clinique. Aux nombreuses observations rapportées par les auteurs à ce sujet, nous joindrons la suivante.

Observation première. Une femme âgée de

65 ans, d'une foible constitution, et souvent tourmentée par des accès hystériques, étoit sujette à des affections gastriques qui cédoient facilement à l'usage de légers vomitifs et des antispasmodiques amers.

Cette femme fut atteinte, dans le cours de l'été de 1809, d'une affection qui ressembloit beaucoup à celles qui l'avoient fatiguée dans tous les temps. Elle éprouvoit du dégout, sa bouche étoit amère : envies de vomir, vomissement, douleurs à l'abdomen, pouls fébrile et sentiment d'un mouvement spasmodique qui partoit du bas-ventre, et se propageoit jusqu'au gosier, suivi d'un vomissement de toutes les substances avalées depuis plusieurs heures.

La méthode curative employée dans les affections précédentes fut sans succès; les évacuans par le haut et par le bas, les antispasmodiques, l'opium, les antiémétiques ne purent arrêter le vomissement qui persista jusqu'à la mort. La constipation fut opiniâtre; les lavemens ne provoquoient que de très-petites selles. Le ventre devint de plus en plus volumineux, et offrit une sensibilité au tact dans une très-grande partie de son étendue; le pouls étoit petit et très-fréquent. La malade vomissant continuellement le peu de nourriture qu'elle prenoit, épuisée par le défaut de nourriture et par

les contractions spasmodiques des intestins qui se propageoient jusqu'à l'œsophage, elle mourut au bout de deux mois de souffrances et de malaises très-pénibles.

Nous ne doutons pas un instant que cette femme n'ait succombé à une inflammation sourde du tube intestinal, et à une passion iliaque chronique. Cette maladie, se présentant sous la forme d'une affection nerveuse des premières voies, a résisté aux moyens qui auroient pu détruire ce genre de maladie. Le gonflement et la sensibilité de l'abdomen, et l'état du pouls qui ont persisté et augmenté jusqu'à l'époque fatale, semblent mettre cette opinion hors de doute. L'ouverture du cadavre auroit sans doute confirmé notre jugement; et il est fâcheux qu'un préjugé généralement répandu dans les villes et dans les campagnes, sur ces sortes d'ouvertures, s'oppose à l'usage d'un moyen qui tend au perfectionnement de l'art.

Cette observation vient à l'appui de ce que dit M. le professeur Pinel (1), savoir que les intestins peuvent tromper par une apparence d'embarras des premières voies, ou d'une colique flatueuse.

L'expérience a appris aux praticiens que les

(1) Nosog. philos. tom. 2, pag. 399.

phlégmasies chroniques attaquent les personnes débiles, les constitutions délicates ou épuisées par des maladies antérieures, et que leur siége se rencontre ordinairementt dans les organes dont les affections se développent presque toujours avec un caractère de lenteur.

Observation deuxième. Morgagni (1), entre autres exemples de phlégmasies, affectant une marche lente, rapporte celui d'un vieillard de soixante-quatorze ans, maigre et adonné au vin, dont les symptômes d'inflammation furent très-modérés. On trouva, après la mort, une partie du foie, l'estomac, les intestins grêles et le colon très-enflammés et gangrenés dans certains endroits.

Observation troisième. Le même auteur (1) donne aussi l'histoire d'un jeune garçon attaqué d'une phlégmasie des intestins, affectant une marche lente, dont les désordres furent incroyables : la douleur avoit eu une rémission de quelques jours ; elle étoit légère et augmentoit par intervalles ; elle s'appaisoit par le sommeil. Enfin, au moment où le malade paroissoit mieux,

(1) *Epist.* 35, n°. 25.

(1) *Epist.* 35, n°. 14.

que le visage sembloit moins altéré, les forces plus considérables, le pouls bon et apyrétique, comme il l'avoit été dans le cours de la maladie, il sentit redoubler les douleurs, au point que devenant insupportables, il expira quelque temps après.

Observation quatrième. De Haën (1) parle aussi d'une femme qui avoit souffert beaucoup de maux antérieurement; atteinte ensuite d'une phlégmasie intestinale, elle mourut subitement, quoique son état fût des plus rassurans, et qu'il n'y eût aucun signe de gangrène aux intestins : bien plus, ceux qui pouvoient la faire craindre avoient disparu après l'administration d'une potion calmante et tonique. Aussi de Haën s'écria : *O vanas mortalium spes! ô fallacias!*

Selle (2) admet un genre d'inflammations chroniques, où la plupart des signes des inflammations aiguës manquent et attaquent les constitutions foibles et délicates : *Desunt signa precedentis generis, constitutio corporis debilior et gracilior; signa staseos phlogisticœ.*

---

(1) *Rat. med. pars undecima*, §. 2, *cap.* 3.
(2) Pyretologia, pag. 361.

Selon le docteur Pujol (1), les causes les plus communes des inflammations chroniques sont un exercice immodéré ou la vie sédentaire, un mauvais régime, l'âge, les chagrins, les passions de l'âme, un tempérament ruiné, la compression des viscères, et l'action des différens virus sur les organes.

Les deux cas de phlégmasie chronique que nous allons rapporter, s'accordent parfaitement avec l'opinion de ces différens auteurs.

Observation cinquième. Une femme âgée de cinquante-deux ans, d'une constitution grêle et délicate, née de parens phthisiques, et ayant le système nerveux très-mobile, fut atteinte, après des chagrins et des fatigues excessives, d'une inflammation chronique du tube intestinal, qui offrit les phénomènes suivans:

Douleur et gonflement à l'abdomen dans le principe, défaut d'appétit, diminution des forces. Après quelques mois de souffrances cachées aux parens, on implore le secours de l'art. A cette époque, volume considérable de l'abdomen, sur-tout vers la région du colon; sensibilité dans tout le ventre, élancemens par

---

(1) Essai sur les inflammations chroniques de viscères.

intervalle et douleurs plus considérables après le repas ; sécheresse à la bouche, desir de boire des liqueurs rafraîchissantes, mouvement fébrile plus manifeste le soir et après les repas, selles liquides, point de vomissement.

Nous fûmes consultés à cette époque, et nous convinmes avec le médecin ordinaire de la malade, qui avoit déjà employé le petit lait et un bouillon de poulet, précédé d'un minoratif, d'appliquer quelques sangsues à l'abdomen, un cautère à la cuisse, de faire prendre un julep anodin le soir, pour venir ensuite au lait d'ânesse coupé avec l'eau de chaux : de petites prises d'épicacuanha, données par intervalles, devoient faciliter et augmenter l'action de ces différens remèdes.

La combinaison de ces moyens curatifs parut avoir augmenté la foiblesse au bout de quelques semaines, sans avoir arrêté les progrès du mal. Les selles étoient plus liquides, l'abdomen plus volumineux et la tension plus considérable; les pieds devinrent œdémateux, on croyoit même sentir une légère fluctuation dans l'abdomen.

Néanmoins, en persistant dans leur usage, la malade donna quelque espérance de guérison après deux mois. Une diarrhée d'une apparence critique avoit diminué le volume et la sensibilité du ventre ; les évacuations alvines de-

vinrent ensuite plus naturelles, l'appétit revenoit, les forces augmentoient en proportion, la fièvre étoit moindre, l'œdème des membres inférieurs avoit disparu.

Ce changement avantageux, dans l'état de cette intéressante malade, fit renaître l'espoir dans la famille; tout sembloit annoncer un rétablissement prochain; mais ce mieux ne fut qu'une fausse lueur. Peu de temps après, la diarrhée reparut et fut très-abondante; une toux pénible procuroit de fort mauvaises nuits; tous les symptômes se renouvelèrent, la foiblesse augmenta de jour en jour, et cette malheureuse femme fut enlevée dans moins d'un mois à des parens chéris qui ressentirent long-temps les effets d'une si grande perte.

Cette observation confirme l'opinion des praticiens qui pensent que les inflammations sourdes attaquent les sujets foibles et atteints de quelque vice dans les humeurs. Cette femme, issue de parens phthisiques, et d'une foible constitution, avoit la poitrine délicate, et la toux la fatiguoit souvent. Elle eût vraisemblablement succombé à une phthisie pulmonaire, si le canal intestinal n'étoit devenu un centre de fluxion où les humeurs viciées se portoient en abondance, d'où est résulté une inflammation chronique des membranes mu-

queuses des intestins, qui a donné la mort à cette femme.

L'observation suivante offre beaucoup de points de rapprochemens avec celle que nous venons de rapporter.

Observation sixième. Un homme âgé de 30 ans, d'un tempérament bilioso-mélancolique et très-irritable, avoit hérité de sa mère, morte de la phthisie, d'un vice scrofuleux qui l'avoit rendu sujet à beaucoup d'incommodités.

Il avoit essuyé, dans son enfance, un engorgement des glandes du cou, suivi de la suppuration depuis l'âge de vingt ans. Il ressentoit par fois des douleurs à la poitrine, avec crachement de sang; d'autres fois des douleurs aux reins, aux jambes et aux bras, simuloient une affection rhumatismale, et l'empêchoient de vaquer à ses affaires domestiques. Enfin des douleurs se manifestoient quelquefois à l'abdomen, et sur-tout à l'hypocondre gauche. La rate offroit un volume et une dureté sensible. Ces différentes incommodités se remplaçant tour-à-tour, et cédant par intervalle à de légers remèdes, tenoient cet individu dans un état valétudinaire.

Ce sujet arrivé à sa trentième année éprouve, dans le printemps de 1810, des douleurs habi-

tuelles à l'hypogastre et à l'hypocondre gauche ; les duretés ressenties auparavant deviennent plus manifestes ; la fièvre se met de la partie. L'amaigrissement survient, les forces déclinent. Ces symptômes ayant continué pendant deux mois, et ayant été augmentés par la suppression de l'insensible transpiration, le malade implora les secours de la médecine.

Le traitement, prescrit à ce jeune homme par un médecin instruit, étoit dirigé contre les engorgemens glanduleux ; mais employé sans méthode, et long-temps après qu'il eût été prescrit, et lorsque les symptômes d'irritation étoient plus considérables, il ne remplit point l'effet qu'on en attendoit. Les symptômes d'irritation augmentoient sensiblement, et la maladie parut passer de l'état chronique à l'état aigu.

On observa à cette époque un volume considérable à l'abdomen, tenant d'un vrai météorisme ; des médecins appelés avant nous crurent sentir une fluctuation : sensibilité dans toute son étendue, mais sur-tout du côté gauche ; urines peu abondantes, chaleur incommode dans la cavité abdominale, sécheresse à la bouche, soif, altération des traits dans la figure, constipation, insomnie, affaissement, maigreur tenant du marasme, fièvre assez vive, avec des exacerba ions de onze heures à midi, léger trouble

dans les idées, mal-aise insupportable qui obligeoit le malade à changer continuellement de place.

La foiblesse et l'état de maigreur où on étoit déjà parvenu, ne permettoient pas l'emploi des saignées générales ni même locales. On se contenta de prescrire une tisane rafraîchissante nitrée, des émulsions anodines, des fomentations émollientes sur l'hypogastre ; le bouillon de poulet altéré avec les plantes adoucissantes et légèrement apéritives, et remplacé ensuite par le petit-lait et la crême de tartre.

Ce traitement continué pendant près de deux mois produisit tout le bien qu'on pouvoit en attendre. Le ventre fut presque réduit à son volume naturel; la sensibilité en étoit beaucoup moindre, les douleurs s'étoient calmées au point que le malade pouvoit dormir une grande partie de la nuit sans souffrir. L'appétit et les forces étoient revenns. Malgré ce changement favorable survenu à la suite d'une diarrhée considérable, et qui faisoit concevoir les espérances les plus flatteuses, l'amaigrissement existoit encore au même degré, la fièvre lente continuoit toujours, les douleurs à l'abdomen se manifestoient par intervalle, et la poitrine paroissoit s'affecter. La toux, les douleurs aux épaules et

la dyspnée s'étoient jointes aux autres symptômes.

Ce jeune homme fut mis à cette époque à l'usage du lait d'ânesse ; un cautère fut appliqué au bras ; la diarrhée étant de nouveau survenue et affoiblissant beaucoup le malade, on fut obligé de prescrire de légers astringens qui, en diminuant les évacuations alvines, augmentoient les douleurs et l'affection du poumon.

Enfin, le malade continuant à souffrir à la poitrine et à l'abdomen, la fièvre lente et tous les autres symptômes qui annonçoient la suppuration interne, allant en augmentant, nous ne concevons plus d'espoir sur une guérison qu'un amendement sensible avoit semblé annoncer.

Par rapport au siège des phlégmasies chroniques, ce sont, selon Dreyssig (1), les poumons, les glandes et les organes glanduleux qui sont le plus sujets à ce genre de maladie. Or, le systême glanduleux est celui de tous les systêmes dont l'action est la plus lente, et dont les maladies sont de nature chronique ; selon le même auteur, les affections lentes, comme le scorbut, la maladie vénérienne, la goutte, la gale, sont les causes des inflammations chro-

(1) Traité du diagnostic médical, pag. 162 et suiv.

niques ; elles sont aussi la suite des phlégmasies aiguës de la poitrine, sur-tout lorsque ces inflammations sont de nature scrofuleuse.

Observation septième. Morgagni (1) cite un cas d'inflammation chronique de l'ileum qui dura quelques mois. On trouva à l'ouverture du cadavre, à la surface extérieure de l'intestin, une quantité de glandes de la grosseur d'un pois, remplies d'une matière blanche. Ce fut vraisemblablement le siège de l'inflammation dans les glandes qui lui donna un caractère chronique.

Le docteur Broussais, dans un ouvrage intitulé *Histoire des phlegmasies, ou inflammations chroniques*, ouvrage calqué sur un grand nombre d'observations et sur l'ouverture des des cadavres, distingue la phthisie des autres inflammations de la poitrine, en ce que la première est une inflammation lymphatique du poumon, tandis que le catarrhe, la pneumonie et la pleurésie sont des inflammations sanguines.

Baglivi (2) dit qu'il se forme des tubercules dans le poumon à la suite de quelques maladies

---

(1) *Epist.* 35, n°. 6

(2) *Prax. med. de [illegible]itide.*

aiguës, comme la pleurésie, l'angine, etc., qui s'inflamment et suppurent. Il parle dans le même endroit des pleurésies occultes, sans douleur, et qu'on reconnoît en faisant coucher le malade sur l'un ou l'autre côté, et en le faisant tousser ou inspirer fortement. Le siège de la pleurésie se trouve à l'endroit où il ressent une douleur ou une espèce de poids.

Stoll (1) admet, comme Baglivi, une pleurésie occulte, qui manque des signes ordinaires de l'inflammation, et qui dégénère en phthisie ou en affection vive de la poitrine, par une mauvaise méthode de traitement. Le siège de ces pleurésies occultes est ordinairement dans des concrétions lymphatiques et tuberculeuses.

L'inflammation est le résultat d'un stimulus qui agit sur une partie quelconque du corps animé. Or, la phlégmasie sera d'autant plus vive et plus aiguë que l'irritation sera plus considérable, que le sujet par son âge, ses forces, son tempérament et la constitution régnante, sera plus disposé aux affections inflammatoires, que la partie affectée sera plus sensible, et que la cause irritante agira plus brusquement.

---

(1) *Rat. de med.* tom. 1, pag. 73.

Ainsi, la suppression subite de la transpiration chez un jeune homme d'un tempérament sanguin, adonné aux liqueurs alkooliques, et pendant le règne d'une constitution froide et sèche, développera une phlégmasie très-aiguë, tandis que la suppression graduée d'une humeur excrémentitielle chez un sujet foible et lymphatique, qui portera sur le poumon ou sur les glandes du mésentère, occasionnera une inflammation chronique, suivie de la phthisie ou d'une maladie grave de l'abdomen.

Un poison violent, tel que l'oxide d'arsenic, peut développer une inflammation très-aiguë de l'estomac; et toute autre substance moins irritante n'excitera qu'une phlégmasie chronique dans une portion du système digestif, ainsi que le prouve l'histoire de cette femme dont parle M. Pinel (1) qui, ayant usé de purgatifs trop actifs, fut atteinte d'une inflammation lente des intestins à laquelle elle succomba.

Concluons donc que toutes les causes que nous avons notées comme favorables à la marche lente ou active des maladies, influent également sur l'activité ou la lenteur des phlégmasies aiguës ou chroniques.

Cette classe de maladies, dont le diagnostic

---

(1) *Loc. cit.* tom. 2.

est si obscur (1), parce qu'on manque de la plupart des signes qui caractérisent les maladies inflammatoires, et que souvent elles ont parcouru leur cours, et passé à un état de suppuration mortelle, ou de désorganisation des parties également funeste avant qu'elles aient été reconnues, doit être soigneusement distinguée d'avec les autres affections chroniques dans l'administration des moyens curatifs.

Comme toute phlégmasie suppose un état d'irritation, et un surcroît de force et d'énergie dans la partie affectée, on doit éviter, avec le plus grand soin, toute espèce d'irritation, tout remède qui, en excitant l'effervescence des humeurs et l'action des solides, augmenteroit l'état inflammatoire, et le feroit passer promptement à cette terminaison funeste dont nous avons parlé. La fièvre, par conséquent, dont l'effet est d'ébaucher l'irritation phlogistique, et de produire un orgasme dans les humeurs, doit être évitée avec le plus grand soin, parce qu'elle augmenteroit la phlogose de la partie, et rendroit le mal plus grave : ainsi, cet agent de la nature ne doit non-seulement point être excité

(1) Voyez, pour le caractère de l'inflammation occulte et chronique, l'excellent Traité du Diagnostic médical déjà cité, pag. 159 et suivantes.

comme moyen de guérison de ces affections, mais il devra être combattu toutes les fois qu'il coexistera avec les phlégmasies chroniques.

Ce que nous disons de la fièvre doit également s'entendre de tous les remèdes et moyens diététiques, stimulans, capables de favoriser l'irritation inflammatoire. On doit donc éloigner du traitement des phlégmasies lentes tous les remédes toniques et fortifians que nous avons indiqués comme très-utiles dans les chroniques en général, et sur-tout dans les affections lymphatiques muqueuses et glanduleuses.

Mais les remèdes véritablement curatifs, et propres à abréger le cours de ces affections chroniques, sont tous ceux qui diminuent l'irritation phlogistique, et qui peuvent l'amener à une terminaison heureuse. Ces moyeus sont les évacuations sanguines, telles que de petites saignées souvent répétées, l'application des sangsues, suivant l'exigence des cas, la diète végétale, les boissons émollientes et nitrées, les fomentations relâchantes, les potions mucilagineuses, enfin tout l'appareil appelé antiphlogistique.

Stoll traitoit la phthisie inflammatoire qui survenoit à la suite d'une pleurèsie occulte, avec les moyens que nous venons d'indiquer, et qui faisoient toujours du bien; tandis que l'usage

des baumes, le quina et l'équitation la rendoient bientôt mortelle. Ce traitement employé de bonne heure dans certaines phlégmasies chroniques peut en arrêter le cours et les guérir dans peu de tems, ainsi que le prouve l'observation suivante.

Observation huitième. Un jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, bien constitué, et jouissant d'une bonne santé, est atteint de douleurs à la poitrine, d'un poids à cette région, d'essoufflement à la montée, de toux pénible, de la perte d'appétit, de la diminution des forces. Ce cortège de symptômes s'étoit manifesté peu-à-peu par l'imprudence qu'avoit eue ce sujet de passer une rivière dans le temps qu'il étoit en sueur.

Le malade prend, à la sollicitation d'une bonne femme, un vomitif qui lui fit faire beaucoup d'efforts sans le soulager.

Consultés par ce jeune homme, nous le trouvons dans un état de phthisie imminente. Poids considérable à la région antérieure de la poitrine, oppression à la montée et au moindre mouvement, toux sèche continuelle et très-fatigante, diminution notable des forces; pouls très-fréquent.

La saignée, l'usage du petit-lait, un régime adoucissant, et des boissons tempérantes diminuèrent insensiblement tous les symptômes, et

rendirent dans peu de jours la santé à cet homme, quoique son état dût inspirer de justes craintes.

Mais quoique la méthode antiphlogistique soit la vraie méthode efficace contre cette classe de maladies, on ne doit pas néanmoins l'employer au même degré que dans les phlégmasies aiguës, où il faut verser le sang à pleines mains. On doit se rappeler, dans leur traitement, que la circonstance seule d'être chroniques, et d'affecter une marche lente, suppose dans les forces de la nature une foiblesse qui seroit augmentée par des évacuations sanguines trop abondantes. Il faut se rappeler encore que leur cause est ordinairement liée à une affection chronique, qui s'accompagne d'une atonie générale, et que la phlégmasie n'est qu'un épiphénomène qui vient surcharger et aggraver cette affection chronique.

Selle paroît imbu de cette vérité, lorsqu'il dit que les affections chroniques inflammatoires réclament véritablement la méthode antiphlogistique, mais qu'en la mettant en usage on doit avoir beaucoup d'égard à l'état des forces: *Methodus antiphlogistica hîc quidem adhibenda, summo tamen ad vires habito respectu.*

Ainsi, quoique les phlégmasies chroniques paroissent faire une classe tout-à-fait distincte

des autres affections lentes par rapport au genre de remèdes qu'elles réclament, cependant elles s'en rapprochent sous beaucoup d'autres rapports, et non-seulement par la foiblesse que la nature montre dans le cours de ces affections, et par les sujets qui en sont ordinairement atteints, mais encore par les systêmes d'organes que ces phlégmasies attaquent, et par une foule d'autres circonstances communes à toutes les maladies de long cours et qui les éloignent des affections vives.

Affections purulentes.

Nombre d'affections inflammatoires aiguës ou chroniques, auxquelles on ne remédie pas de bonne heure par une méthode de traitement convenable, ou qui tendent naturellement à la suppuration, malgré tous les secours de l'art, dégénèrent en affections purulentes; et cette terminaison est ordinairement mortelle. lorsque le pus, ne pouvant se faire jour extérieurement, est absorbé dans la masse des humeurs, et y produit des désordres plus ou moins considérables.

Quel que soit le siège de ce pus dans l'intérieur du corps, et quel que soit l'organe dans lequel il porte une désorganisation funeste, s'il ne trouve aucune issue favorable pour être

évacué, et si la poche ou l'ulcère qu'il forme ne peut se cicatriser, les effets sont toujours les mêmes. La matière purulente, absorbée et portée dans le sang, donne lieu à une fièvre lente, avec des exacerbations sur le soir. Cette fièvre, jointe aux sueurs nocturnes qui terminent chaque redoublement, aux diarrhées colliquatives qui viennent à la suite, et aux ravages du pus dans l'organe affecté, mine peu-à-peu le malade, et le conduit lentement au tombeau.

Cette terminaison est la même lorsque cette matière purulente, affectant les articulations, à la suite de tumeurs blanches ou de congestions inflammatoires dans ces parties, ne peut avoir un libre cours, et donne lieu à des fistules et à tous les symptômes des suppurations internes. L'art n'a d'autre ressource, en pareil cas, que d'offrir une évacuation au pus qui prévienne l'absorption, ou de retrancher, par l'amputation, le membre affecté, et sacrifier ainsi une partie de la machine pour sauver l'ensemble d'une perte certaine.

Comme tous les organes et toutes les parties intérieures (il ne s'agira dans ce Mémoire que de suppurations internes, laissant à la chirurgie le soin d'abréger le cours des suppurations extérieures) peuvent être affectés d'une inflammation

aiguë ou chronique; ils peuvent être tous atteints d'un état purulent; mais les viscères qui y sont le plus sujets sont le poumon, le foie et le mésentère. Aussi la phthisie pulmonaire confirmée est une maladie très-commune, et un des principaux écueils de la médecine, malgré la richesse stérile de moyens qu'on a vantés contre cette cruelle affection, et malgré les remèdes nouveaux qu'on emploie chaque jour pour le combattre.

Les dépôts purulens au foie, à la suite de phlégmasies aiguës ou chroniques de ce viscère, ne sont pas bien rares. Entr'autres causes qui peuvent les produire, les coups à la tête et les ébranlemens du cerveau qui produisent, par une sympathie dont on n'a pas encore donné une explication plausible (1), des congestions

---

(1) Pouteau, (Œuvres postumes), attribue les abcès au foie, à la stagnation du sang à la tête et à l'engorgement des vaisseaux inférieurs.

Bertrandi, (Mémoires de l'Acad. de Chir. tom. 9), explique, dans un long Mémoire sur cette matière, les dépôts au foie par une espèce de choc entre le sang qui vient de la veine cave supérieure, et celui de la veine cave inférieure, d'où résulte un ralentissement dans le cours de ce fluide, et ensuite des stases dans le foie, suivies d'inflammation.

sur le foie, en sont peut-être une des plus fréquentes.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur ces maladies, qui sont ordinairement l'issue funeste d'affections graves, croient pouvoir les amener à une terminaison heureuse, en détergeant, au moyen des baumes pris intérieurement, les parties en suppuration, et en les faisant cicatriser ensuite avec les vulnéraires un peu astringens. Mais combien l'expérience est en opposition avec cette théorie, et combien peu, malgré l'usage de ces remèdes le mieux administrés, voit-on diminuer les symptômes de suppuration interne, et le malade survivre à l'épuisement qu'ils produisent?

La nature vient quelquefois à bout de guérir de semblables maladies, en faisant une heureuse métastase du dedans au-dehors, en portant la matière purulente sur des parties moins essentielles, et qui offrent une issue favorable pour être évacuée.

Nous avons cité, en parlant des crises dans les affections chroniques, le passage d'Hippocrate sur les dépôts salutaires qui viennent aux jambes des phthisiques, et qui opèrent la solution de leur maladie. Nous avons rapporté l'histoire d'une fille, chez qui le pus se fit jour à travers les côtes, et dont l'évacuation complette, par

cet endroit, fut suivie d'une terminaison heureuse de la phthisie. Nous avons également donné l'histoire d'un jeune homme, dont la même affection et la paralysie des membres inférieurs furent guéries par des dépôts ouverts extérieurement. Nous pourrions multiplier à l'infini de pareilles observations, et toutes prouveroient, d'une manière incontestable, que la guérison de suppurations internes est due à de semblables métastases.

Les affections aiguës de la poitrine qui se terminent par une vomique, ne guérissent qu'en tant qu'une expectoration abo ante évacue et épuise la matière purulente, et jette par lambeaux, hors de la trachée, le kiste qui la renfermoit. Si le pus s'épanche dans la poitrine, on ne conserve quelque espoir de sauver le malade qu'en pratiquant l'opération de l'empième, qui évacue le liquide purulent épanché.

Les abcès au foie sont toujours mortels, à moins que le pus, se faisant jour à travers les parois abdominales, et après que celles-ci ont contracté des adhérences avec ce viscère, puisse s'évacuer en entier. On observe des dépôts aux mamelles, dont le pus, par son séjour dans ces réservoirs, occasionne tous les symptômes de suppuration interne. Ces symptômes ne diminuent, et ne cessent entièrement que lorsque le

chirurgien donne issue avec l'instrument tranchant à la matière purulente qui occasionnoit ces désordres.

Ainsi, les vrais moyens propres à abréger, d'une manière avantageuse, le cours de cette classe de maladies, sont tous ceux qui contribuent à évacuer la matière purulente, et à épuiser le foyer qui la fournit. On peut obtenir cet heureux résultat en irritant et en appliquant des exutoires aux parties qui sympathisent, et qui sont en relation avec celles qui suppurent; en favorisant, par les émolliens ou les excitans, les éruptions et les dépôts formés à l'extérieur par la nature, et dont le développement ne peut qu'être avantageux; ou bien enfin en donnant des remèdes intérieurs qui favorisent l'évacuation du pus par les différens organes excrétoires.

Ce n'est qu'en suivant une pareille méthode, nous osons le dire, qu'on peut venir à bout de guérir quelques maladies de cette classe, et d'en abréger leur cours extrêmement dangereux. Cette méthode n'exclud pas les remèdes qui tendent à combattre les maladies primitives qui ont donné lieu à une suppuration interne. L'usage des antiphlogistiques, s'il existe des signes d'une inflammation chronique; les remèdes utiles contre les virus qui auront influé sur l'état

purulent, seront unis avec avantage aux moyens que nous venons d'indiquer.

La fièvre est toujours pernicieuse dans ses affections, parce qu'elle use les forces de la nature, sans être d'aucun secours pour l'évacuation du pus. Les efforts fébriles que suscite la nature pour se débarrasser de cette matière, sont toujours impuissans, et ne font qu'accélérer l'époque funeste. Aussi, loin de les favoriser, on doit les combattre par tous les moyens possibles.

Une autre indication à remplir dans cet ordre d'affections, et qu'on ne doit jamais perdre de vue dans toutes les espèces de maladies de long cours, c'est de soutenir les forces de la nature, que des efforts inutiles tendent sans cesse à épuiser afin qu'elle puisse opérer l'heureuse métastase qu'on se propose de provoquer dans les maladies purulentes. Le quina est un des meilleurs remèdes qui conviennent dans les suppurations internes; et ce remède est aussi utile pour remplir cette indication que pour corriger la putridité que produit la purulence des humeurs, et pour fixer la fièvre, dont les effets sont si meurtriers.

Joignons à ces préceptes quelques observations qui en démontrent la solidité.

Observation première. Un homme, âgé de cinquante ans, devient phthisique à la suite d'un catarrhe pulmonaire. Les symptômes de phthisie observés sont une fièvre rémittente, sueurs nocturnes, amaigrissemens, perte des forces, toux suivie de crachats purulens, blancs, verdâtres, et assez copieux.

Des tisanes pectorales et adoucissantes avoient été prescrites par un chirurgien. Nous conseillons un vésicatoire sur le côté douloureux de la poitrine, l'électuaire pectoral de la pharmacopée d'Edimbourg, et un bouillon de poulet altéré avec les plantes pectorales. La suppuration du vésicatoire devient abondante, l'expectoration devient moindre, les symptômes de phthisie vont en diminuant, et cessent complètement au bout de deux mois.

Nous reçûmes à cette époque, avec la plus grande satisfaction, les témoignages de reconnoissance de cet homme, dont l'arrêt de mort étoit déjà prononcé dans l'opinion publique. Cette observation peut laisser quelques doutes sur l'état d'une véritable purulence, et sur les bons effets des exutoires dans la phthisie. Celles qui suivent pourront les dissiper.

Observation deuxième. M. Taranget, célèbre médecin de Douai, rapporte un cas de phthisie

pulmonaire affectant un religieux de quarante-huit ans, qui avoit succédé à une hémoptysie abondante. Après un traitement long et infructueux, la maladie cède à la seule application du vésicatoire au côté. Ses effets furent tels que la fièvre et les symptômes graves cessèrent les huit premiers jours, et la cure fut radicale dans trois mois (1).

Observation troisième. On trouve dans le même Journal de médecine (2) une observation de phthisie bien caractérisée par tous les symptômes qui la constituent, mais sur-tout par une matière purulente très-abondante, expectorée après la rupture d'un vomique. La diète blanche, les pectoraux un peu acides, les mucilagineux, quelques purgatifs, le lait d'ânesse n'empêchèrent pas la maladie de faire les progrès ordinaires. L'application du cautère entre les omoplates détermina une suppuration très-abondante, qui fit diminuer les crachats dans la même proportion. Peu-à-peu les symptômes s'amendèrent et disparurent entièrement. La cure fut consolidée par les eaux minérales de Cauterets.

---

(1) Voyez l'ancien Journ. de Méd., t. 76, pag 407.

(2) Tom. 43, pag. 505.

Observation quatrième. Rivière (1) dit avoir guéri une fille de quinze ans, non encore réglée, devenue phthisique par contagion, avec des bouillons pectoraux un peu purgatifs, quelques calmans la nuit, mais sur-tout par l'application de deux caustiques à la partie postérieure du cou.

Observation cinquième. Le même auteur (2) cite le cas d'une fille de vingt-cinq ans, qui fut également guérie par deux caustiques entre les épaules, près l'épine du dos.

Fabrice de Hilden assure avoir sauvé plusieurs phthisiques au moyen d'un seton au cou, et Lieutaud recommande beaucoup le cautère dans la phthisie.

Le précieux ouvrage de la Société de Médecine pratique de Montpellier (3) nous offre l'histoire d'un phthisique au dernier degré, qui fut arraché à la mort par l'application d'un fer chaud au-dessous du cartilage xiphoïde, qui produisit une suppuratiou très-abondante.

Tous les médecins savent avec quel succès les anciens employoient le cautère actuel dans tous les cas de suppuration interne. Cette mé-

---

(1) *Obs. cent. quart. obs.* 92.

(2) *Cent. obs.* 78.

(3) N°. 28.

thode, un peu trop négligée par les modernes, est salutaire sous plusieurs rapports. Elle donne issue à la matière purulente, elle excite un centre d'irritation dans une partie qui fait cesser celle qui est produite par les ravages du pus, et réveille l'action engourdie des forces vitales, en agissant comme un des meilleurs excitans.

Observation sixième. Ponteau (1) rapporte, parmi les nombreuses observations qu'il cite en faveur du moxa, celle d'une phthisie compliquée d'affection de la matrice, où l'application de deux moxas au milieu de la cuisse débarrassa la poitrine dans l'instant même de la brûlure. Les douleurs descendirent dans le bas-ventre, et furent victorieusement combattues au moyen d'une longue suppuration.

Observation septième. Planque (2) cite le cas très-curieux d'un domestique âgé de quinze ans, dont une partie du cerveau se gangrenoit par un abcès. Ce jeune homme s'étant enivré s'arracha cette partie du cerveau jusqu'au corps calleux, et il guérit. L'auteur joint à ce fait celui

---

(1) Œuvres posthumes, tom. 1.

(2) Bibliothèque de Médecine, tirée des ouvrages tant français qu'étrangers.

d'un abcès intérieur de la poitrine, accompagné de symptômes de phthisie, et d'un déplacement notable de l'épine du dos et des épaules. Le tout fut terminé heureusement par l'évacuation du pus par les selles.

M. Bourdier (1) prétend que le flux hépatique n'est autre chose que le produit d'un abcès au foie, qui se vide dans les intestins par le canal choledoque, ou par l'adhérence du foie à l'estomac, au duodenum et au colon. Ce flux hépatique ne guérit que lorsque l'abcès se cicatrise. Il a vu plusieurs abcès au foie se terminer heureusement en s'évacuant par les selles. Il en a vu se vider par le diaphragme et le poumon, et les malades vivre quelques années.

Les Annales de médecnie pratique de Montpellier (2) renferment l'observation d'un abcès au foie, dont le pus se fit jour à travers le diaphragme, et développa tout-à-coup les symptômes de l'empième. L'opération ayant été pratiquée, il en sortit un liquide couleur de lie de vin. Le malade guérit dans moins de trois mois sans fistules.

---

(1) Journal de méd. tom. 38.

(2) N°. 25

Raymond de Marseille (1) rapporte des observations semblables.

A tous ces faits, puisés dans les meilleurs ouvrages de médecine et dans les recueils d'observations, nous pouvons en joindre deux autres que nous a fournis notre pratique, et qui ne laissent pas que d'offrir quelqu'intérêt.

Observation huitième. Une fille, âgée de vingt-deux ans, d'une honne constitution et jouissant d'une brillante santé, fut atteinte d'une péripneumonie inflammatoire, à laquelle un chirurgien de campagne n'opposa que les boissons délayantes et des potions pectorales. Le mal combattu par de si foibles moyens dégénéra en une phthisie pulmonaire bien caractérisée.

On nous fit voir cette malade lorsque l'expectoration purulente, la fièvre hectique, le marasme, les sueurs nocturnes, l'épuisement des forces ne laissoient plus aucune espérance sur le compte de cette jeune personne. Nous prescrivîmes les moyens qui paroissoient les plus convenables pour alléger ses souffrances, et pour jeter quelques fleurs sur la tombe où elle étoit prête à descendre.

(1) Mal qu'il est dangereux de guérir, tom. 2, p. 267.

Néanmoins la nature, dont les ressources sont si supérieures à celles de l'art, excita un dépôt purulent sur l'un des côtés de la poitrine; la tumeur ayant été favorisée par les émolliens s'ouvrit d'elle-même, et fournit longtemps un écoulement de pus : cette fille se tira ainsi d'un état critique.

Observation neuvième. Une femme, âgée d'environ trente-six ans, se plaignoit depuis long-temps de douleurs aux différentes régions de la poitrine, mais sur-tout aux parties latérales. Le défaut d'appétit et de sommeil, la dyspnée amenoient insensiblement le dépérissement. Il s'y joignit ensuite la fièvre lente, les sueurs nocturnes, et tous les symptômes d'une suppuration dans la poitrine.

La dyspnée se changea en orthopnée, le pourtour de la cavité thorachique sembloit œdémateux; les souffrances alloient en augmentant, et la malade paroissoit devoir bientôt payer son tribut à la nature.

Dans ces circonstances, application sur l'un des côtés de la poitrine d'un emplâtre de diachilum aiguisé avec la poudre cantharide. Dans l'espace de huit jours, il se forma une tumeur considérable qui, après avoir été ouverte, donna un écoulement de plus de deux pintes de pus

Cet écoulement entretenu par les moyens convenables, et les remèdes internes propres à corriger la purulence des humeurs sauvèrent cette femme d'un état presque désespéré.

Observation dixième. Enfin, tout récemment, M. Bonnet a prouvé, par une observation très-intéressante, de quelles ressources peuvent être les caustiques dans les cas de purulence, entre les mains d'un homme instruit et courageux (1).

Tous ces faits prouvent, sans doute, que le seul moyen d'obtenir la guérison des affections purulentes est d'offrir à la matière, qui les entretient, une voie d'évacuation, soit en favorisant la nature dans celles qu'elle a choisies, soit en formant artificiellement par tous les moyens connus, et qui se rapportent d'ailleurs à l'état des forces, à la constitution des sujets, et aux ravages que le pus a déjà produits dans l'économie vivante.

Hemorragies passives.

Rien ne prouve tant l'utilité de la division des maladies en aiguës et chroniques, que celle

---

(1) Ann. clin de Montpellier, n°. 83.

non moins importante, et puisée dans la nature, qui sépare les hémorragies actives des passives. Cette distinction est d'autant plus nécessaire que ces deux classes d'hémorragies sont totalement différentes, non seulement par les causes qui les produisent, et par les phénomènes dont elles s'accompagnent, mais encore par le traitement qui leur convient.

Les unes, comme les actives, ont tous les caractères des affections aiguës; les autres, comme les passives, revêtent tous ceux que nous avons assignés aux chroniques.

D'après tous les médecins observateurs, les hémorragies actives attaquent les sujets robustes, sanguins et irritables, les jeunes gens faisant bonne-chère, et adonnés aux boissons alkooliques, les personnes habituées à se faire saigner, ou qui ont éprouvé la suppression de quelque évacuation sanguine.

Les passives, au contraire, atteignent les sujets foibles, cachectiques et scorbutiques; elles paroissent à la suite de maladies longues, de l'hydropisie, du scorbut; elles fatiguent les vieillards, les constitutions usées ou soumises à un régime débilitant.

Les actives s'accompagnent d'un trouble et d'une agitation locale et générale, de douleur gravative, de chaleur et prurit dans la partie qui doit

fournir le sang ; d'horripitation générale, et de froid avec constriction de tout le corps, de lassitude dans les membres, d'un pouls dur et fort ; le tout calmé en partie ou en totalité par l'effusion du sang.

Les passives ne s'accompagnent d'aucun de ces phénomènes ni de congestion dans la partie ; nul prurit, nul sentiment d'ardeur ; le pouls est foible et déprimé. La sortie du sang est due à la faiblesse générale et locale, au défaut de cohésion des molécules de ce fluide, et à la dilatation des pores exhalans.

Les actives, lorsqu'elles sont modérées, sont ordinairement utiles aux malades, en appaisant les symptômes, et en évacuant des qualités nuisibles du sang.

Les passives sont toujours dangereuses, en augmentant la faiblesse générale ou locale qui les produit, ou en accélérant l'issue funeste des maladies chroniques, dont elles ne sont qu'un symptôme.

Enfin, par rappport au traitement, les actives, lorsque l'effusion du sang est modérée, et qu'elle se fait par un organe convenable, se guérissent d'elles-mêmes. Hippocrate a dit : *Vomitus vomitu curatur* ; on peut dire dans le même sens, *hemorragia hemorragiâ curatur.* Les saignées,

les révulsifs et tous les débilitans remplissent le même objet.

Les passives demandent au contraire les toniques, les astringens et tous les remèdes capables de diminuer l'atonie générale et la faiblesse des exhalans de l'organe. L'eau froide à la glace, les styptiques, le quina, les amers sont les vrais moyens curatifs de ces sortes d'affections.

Ce tableau fidèle prouve évidemment que ces deux classes de maladies sont totalement distinctes, et que leurs caractères tranchans se rapportent à tous ceux des affections aiguës pour les actives, et à ceux des chroniques pour les passives.

Les premières ressemblent, sous beaucoup de rapports, aux phlégmasies aiguës, qui sont celles des affections vives qui doivent être placées à la tête de cette classe de maladies. Les hémorragies passives réunissent tous les traits caractéristiques des affections lentes, puisqu'elles ont le résultat des maladies chroniques poussées à leur dernière période, et qu'elles réclament tous les remèdes que nous avons indiqués pour les maladies de long cours.

Nous entendons par hémorragies passives, que Stahl bornoit aux extravasations du sang ou à sa sortie extérieurement par des causes ex-

ternes, telles que les coups, les chutes, etc. Toutes celles que M. Lordat (1) appelle adynamiques, hémorragies par défaut de résistance locale ou par expression. Toutes ces effusions sanguines ont lieu sans efforts hémorragiques, sans trouble, et sans l'état fluxionnaire qui précède les hémorragies actives; elles réunissent tous les caractères que nous avons donnés aux passives.

La plupart de ces hémorragies sont dues à une atonie générale, mais sur-tout de l'organe où s'effectue l'effusion du sang; la gène qu'éprouve celui-ci par l'engorgement des viscères, force les veines à se dilater, à devenir variqueuses, et leur rupture donne ensuite lieu à une hémorragie considérable.

Elles succèdent quelquefois aux hémorragies actives, lorsque les exhalans affaiblis par des effusions réitérées ne peuvent plus résister à l'abord du sang, et que cette cause coïncide d'ailleurs avec d'autres qui provoquent ou favorisent ces espèces d'hémorragies.

Peut-être que les hémorragies les plus fréquentes de cette classe sont celles qui ont leur siége dans l'utérus, après un accouchement à terme ou avortif, lorsque cet organe est frappé

---

(1) Traité des Hémorragies, *Paris*, 1808.

d'une inertie telle que les vaisseaux ne se contractent point, et n'offrent aucune résistance à l'abord du sang qui les engorge. Les hémorragies qui résultent d'une pareille cause sont très-abondantes, pleines de danger, et promptement mortelles.

Le scorbut, que M. le professeur Pinel a classé parmi les hémorragies passives, parait avoir en effet beaucoup de caractères qui le rapprochent de ces affections, tant par les causes qui y donnent lieu, que par le traitement que cette maladie réclame.

Nous avons déjà observé que la méthode curative qui convient à cet ordre d'affections est entièrement opposée à celle qu'exigent les hémorragies actives. Par conséquent, pour en abréger le cours, il faut, en écartant les saignées, les relâchans, les boissons tempérantes et nitrées, mettre en usage les toniques, les amers, le quina, les anti-scorbutiques, quelquefois même les spiritueux. Les deux principales indications à remplir sont de corriger la faiblesse générale qui coïncide avec la fluidité du sang, remédier, s'il est possible, aux congestions des organes qui font accumuler ce fluide dans telle ou telle partie, et remédier ensuite à l'atonie de l'organe par où le sang s'épanche, au moyen des toniques et des astrin-

gens convenables. Les observations suivantes prouvent combien cette méthode est efficace dans les hémorragies passives.

Observation première. Nous avons eu l'occasion d'observer une hémorragie nasale chez une femme sexagénaire, d'une foible constitution, naturellement pâle, qui n'avoit éprouvé aucun accident auquel on dût la rapporter; nul signe que cette hémorragie fût active; le sang ruisseloit en abondance et étoit très-fluide. On avoit déjà essayé en vain quelques remèdes employés vulgairement contre les hémorragies; l'usage des sucs astringens intérieurement, et le tampon trempé dans le vinaigre introduit dans le nez arrêtèrent sans retour l'effusion du sang.

Observation deuxième. L'hématémèse est assez souvent une hémorragie passive, lorsqu'elle est le fruit de quelque affection chronique des viscères de l'abdomen. Les observations ci-après en sont une preuve.

Une femme âgée de quarante ans, d'une constitution foible et délicate, avoit éprouvé des symptômes d'une affection scorbutique, qui cédèrent à l'usage des remèdes indiqués contre cette maladie. En proie dans la suite aux cha-

grins les plus amers, qui coïncidèrent avec une chûte de cheval; elle se plaignit long-temps de douleurs au côté, se propageant jusqu'à l'épigastre. Cette région et les hypocondres étoient gonflés. A ces symptômes succéda une hématemêse, qui se répétoit tous les huit jours, et qui affoiblissoit beaucoup la malade. Le pouls étoit foible et d'ailleurs naturel.

Les symptômes qui avoient précédé, et qui accompagnoient cette hémorragie, la firent considérer comme passive; le succès des remèdes qu'on employa, confirma le jugement qu'on en avoit porté. Elle disparut en effet par l'usage d'une infusion de fleurs de camomille, coupée avec un tiers d'eau de chaux, recommandée par M. Portal, dans les hémorragies de cette espèce. Après la cessation de l'hématemèse, les autres symptômes qui s'étoient manifestés auparavant, nécessitèrent l'emploi des remèdes indiqués contre les engorgemens des viscères.

Observation troisième. Une autre femme, âgée de vingt-cinq ans, très-robuste, fut atteinte d'une cardialgie chronique résultant d'un épuisement produit par l'allaitement. Cette femme souffroit cruellement par intervalle, et sur-tout après les repas. Elle étoit souvent obligée de provoquer le vomissement des matières alimen-

taires pour calmer les souffrances. Il y avoit en même temps constipation, gonflement considérable de l'estomac, avec gargouillement de ce viscère. Les alimens et les boissons y séjournoient jusqu'à ce qu'ils fussent évacués par le vomissement. La malade étoit pâle, très-maigre; elle avoit le pouls naturel.

Divers moyens employés contre cette maladie, tels que les extraits de ciguë, de verge d'or et de jusquiame; l'opium gommeux, l'ipécacuanha souvent répété, le camphre à haute dose, le muriate doux de mercure, l'oxide de Bismuth, le fondant de Quarin, le petit-lait rendu apéritif et purgatif, et beaucoup d'autres remèdes, n'avoient fait que pallier le mal sans le guérir.

Cette affection duroit depuis quelques années, lorsqu'il se manifesta tout-à-coup une hématemèse qui faillit emporter la malade, à cause de la quantité de sang qui fut évacué. On opposa à ce nouveau mal, qui fut considéré comme une hémorragie passive produite par le gonflement variqueux des vaisseaux de l'estomac, l'infusion de camomille, avec l'eau de chaux, le quina en décoction et en substance.

Ces remèdes continués pendant quelques jours dissipèrent complètement cette hémorragie. Elle ne reparut plus dans la suite, quoique les symptômes de squirre au pilore aient encore

continué pendant trois ou quatre années, malgré une infinité de moyens employés pour les dissiper.

Nous avons dit que l'utérus étoit celui des viscères abdominaux qui offroit le plus souvent le tableau d'hémorragies passives, sur-tout après la sortie prématurée ou naturelle de l'enfant. Parmi les observations que nous avons été dans le cas de faire à cet égard, la suivante mérite d'être rapportée.

Observation quatrième. Une femme de quarante ans, assez robuste, d'un tempérament pituitoso-nerveux, enceinte de trois ou quatre mois, étoit à peine remise d'une fièvre rémittente gastrique, qu'elle essuya un avortement sans cause manifeste, et sans éprouver ni douleur ni effort. Elle s'apperçoit en venant à la selle, qu'elle a rendu un corps charnu, qui réunit tous les caractères d'un fœtus de trois ou quatre mois; l'arrière-faix reste dans la matrice, et n'y ayant aucune perte de sang, ni aucun symptôme qui dût inspirer des craintes, on laissa à la nature le soin d'en faire l'expulsion.

Elle eut lieu au bout de deux ou trois jours, sans douleur ni efforts, comme pour la sortie du fœtus; il s'établit alors une hémorragie qui n'étoit accompagnée d'aucun trouble dans les

fonctions, et qui n'empêchoit pas même cette femme de se livrer aux soins de son ménage. Le ventre étoit souple, indolent, le sang sortoit par intervalle, et sur-tout pendant le sommeil; la quantité en étoit telle dans les vingt-quatre heures, que nombre de linges en étoient trempés.

On prescrivit le repos, une tisane de ris acidulée, avec l'acide sulfurique, les sucs d'ortie et de plantin, et les frictions sèches à l'hypogastre pour exciter la matrice à se contracter sur elle-même.

Ces moyens parurent diminuer pour quelque temps l'évacuation sanguine; mais, au bout de vingt - quatre heures et toujours pendant le sommeil, elle reparoissoit avec la même abondance. Elle continuoit d'avoir lieu sans douleur ni aux reins, ni à l'abdomen, et sans aucun signe qui annonçât la sortie du sang. Cette femme s'appercevoit, en s'éveillant, qu'elle nageoit dans ce liquide.

On substitua aux premiers remèdes l'ipécacuanha à titre de vomitif, afin que l'excitation de l'estomac répétée sympathiquement sur la matrice provoquât la contraction de ce viscère. Ce moyen ayant été inefficace, nous prescrivîmes le quina en décoction. Ce remède continué pendant trois jours ne diminua point

l'hémorragie. Les bols composés avec de l'alun, le sang-dragon et la conserve de Balaustes ; des compresses trempées dans l'eau très-froide ou dans le vinaigre, et appliquées sur l'hypogastre et sur la partie interne des cuisses, les injections astringentes dans la matrice furent employés successivement. Leur effet étoit d'arrêter momentanément l'effusion sanguine, et quelque temps après elle continuoit de la même manière.

Enfin, cette hémorragie continuant depuis trois semaines, et à des intervalles plus ou moins éloignés, et ayant fourni une énorme quantité de sang qui avoit jeté cette femme dans une faiblesse extrême, accompagnée de défaillance et d'accès nerveux qui excitoient les plus vives craintes, on étoit décidé à mettre en usage le tampon à l'orifice de la matrice et au vagin, selon la méthode de Leroux, lorsqu'on eut l'idée de faire des injections dans la matrice avec le vin chaud, et de frictionner l'hypogastre avec de l'eau-de-vie.

Ces deux moyens combinés arrêtèrent l'hémorragie dès le second jour de leur usage, et elle ne reparut plus dans la suite. Un régime analeptique et des soins convenables rendirent la santé à cette femme après un long intervalle de temps, pendant lequel on redoutoit

le développement de quelque affection chronique.

Les injections toniques et spiritueuses ont été conseillées en pareil cas par le professeur Alphonse Leroy (1); les principes de cet habile accoucheur méritent sans doute d'être médités par les praticiens.

Nul doute que l'hémorragie dont nous venons de donner l'histoire ne mérite le nom d'hémorragie passive, et que l'utérus ne fut frappé d'un état d'inertie considérable, qui laissoit les vaisseaux de cet organe lâches, dilatés et incapables d'offrir une résistance à l'évacuation du sang.

Observation cinquième. L'hématurie est une maladie aszez rare chez les femmes. Nous l'avons observée néanmoins chez une femme de cinquante à soixante ans, cacochime d'une contexture lâche, ayant les jambes œdémateuses et privée d'appétit. Le sang qui sortoit de la vessie formoit des caillots qui obstruoient le canal de l'urètre, et nécessitoient l'usage de la sonde pour l'évacuation des urines.

Le vomissement excité de temps en temps

---

(1) Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse, à la suite des accouchemens. *Paris*, an 9.

avec l'ipécacuanha, et agissant par contre-coup sur la vessie, l'uva-ursi et l'eau de chaux prise intérieurement et en injections dans cet organe, les astringens long-temps continués ont arrêté cette hémorragie qui avoit résisté cinq ou six mois à d'autres remèdes.

Affections nerveuses chroniques.

Nous appelons affections nerveuses, avec Boerhaave (1), Gorter (2), Whytt (3), Selle (4), et la plupart des auteurs qui ont traité de ces maladies, celles qui reconnoissent pour cause une si grande mobilité dans le systême nerveux, une disposition si forte à être ébranlé par le moindre objet, que les plus légères impressions font naître des symptômes alarmans, et tels qu'on doit les attendre dans les constitutions moins irritables de l'action des poisons ou des principes délétères.

Les effets de cette mobilité se font ressentir dans toutes les parties du corps, mais principalement dans l'épigastre, et dans les viscères

(1) *Prælect. de morb. nerv.*

(2) *Praxis medicæ systema*, tom. 1, *lib.* 3.

(3) Traité des maladies nerveuses, etc. tom. 1.

(4) *Pyretologiæ ordo ataxia.*

du bas-ventre, d'après les remarques d'Hoffman (1), Whytt (2), Bordeu (3), Pressavin (4), à cause de la grande quantité des nerfs qui s'y distribuent, et qui donnent à ces parties la faculté de ressentir toutes les impressions extérieures et les passions de l'âme. L'irritation nerveuse de la région épigastrique se communique à tous les nerfs de l'économie, par les nombreuses relations sympathiques, que conserve l'épigastre avec tous les organes; de-là cette foule de symptômes et cette variété infinie de désordres qu'offrent les maladies nerveuses.

Ce vice de la sensibilité, existant sans aucune lésion permanente de tel ou tel organe, constitue la maladie généralement connue sous le nom de vapeurs; mais les effets se bornant à un ou plusieurs viscères, il se développe alors des maladies nerveuses qui prennent des noms différens, suivant l'organe affecté; de là les dénominations d'hystericie, d'hypocondrie, de mélancolie nerveuse qu'on a données à ces divers genres de maux.

Les spasmes, résultant de cette altération

(1) *Medicina rationalis systematica.*

(2) *Loc. cit.*

(3) Recherch. sur les mal. chron. part. 2.

(4) Recherches sur les principes de l'animalité, p. 41

des forces sensitives, peuvent, en se concentrant de plus en plus, n'affecter d'après les remarques de l'illustre Fouquet (1) qu'un seul organe, ou la partie même de cet organe, et faire çà et là de petits points de constriction, qui laissent entre eux des espaces ou des mailles.

Cette remarque est très-essentielle à faire dans l'étude des affections lentes; car nombre de maladies chroniques dépendent de ces constrictions nerveuses sur les différens viscères renfermés dans les trois grandes cavités du corps humain, et leur action constante sur ces parties est suivie de beaucoup de désordres, et finalement de maladies organiques.

Il n'entre point dans notre plan de décrire tous les symptômes qui résultent de ce trouble dans les fonctions des organes, et qui composent la nombreuse classe des affections nerveuses chroniques, notre mémoire ne pouvant offrir que des principes généraux, et ne pouvant comporter tous les détails que cette description exigeroit. Cette mobilité excessive du systême des nerfs qui produit des symptômes extraordinaire, qui n'ont aucun rapport entre

---

(1) Voyez le bel article de l'auteur sur la sensibilité dans l'encyclopédie alphabétique.

eux, ni avec les causes qui les produisent, jointe à un stimulus quelconque, qui met les nerfs en mouvement, suffit pour développer tous les genres d'affections nerveuses.

Cette théorie simple, fondée sur la coexistence de ces deux agens, et adoptée par tous les médecins observateurs, fait sentir tout le vide de ces explications hypothétiques de certains auteurs, dont les uns, comme Charles Pison, attribuent les affections hystériques à l'irritation du cerveau, par une sérosité âcre, ou une pituite épaissie; d'autres, comme Sennert, les font provenir de vapeurs formées par l'atrabile dans les viscères abdominaux qui s'élèvent jusqu'au cerveau; et d'autres enfin, comme Hygamor, les font dépendre de la stagnation du sang chargé d'air, et très-disposé à l'effervescence.

Datur, dit Selle, *constitutio corporis quæ levissimis causis accedentibus phænomena producuntur, quæ alias graviorem causarum modum ad sui existentiam supponunt.*

Et comme l'observe M. Pressavin (1), qui compare avec raison les constitutions sujettes aux affections nerveuses à celle de l'enfance, » des vers dans l'estomac, une acrimonie dans

(1) Traité des maladies des nerfs.

» le sang leur suscitent des convulsions, et il
» ne faudroit rien moins que l'âcreté corrosive
» d'un poison, ou l'humeur délétère d'une
» fièvre maligne, pour produire de pareils effets
» dans un homme robuste. »

Les constitutions douées de cette vive sensibilité peuvent jouir d'un juste équilibre dans toutes les fonctions, s'il ne se développe aucun principe qui agace les nerfs, et qui produise tous les désordres propres à ce genre de maladies; mais comme la moindre impression suffit pour produire cet effet, et que les plus légères émotions de l'ame occasionnent et entretiennent souvent ces désordres, en exaltant de plus en plus la sensibilité nerveuse, il faut nécessairement, pour abréger d'une manière heureuse cette classe d'affections, employer tous les moyens propres à modifier et corriger cette grande sensibilité, après avoir enlevé les causes matérielles qui forment le stimulus ou la cause déterminante des affections nerveuses.

Toutes ces causes ont été parfaitement détaillées par Boerhaave, Whytt, Tissot et autres auteurs qui ont traité *ex professo* de ces maladies. On sait d'après leurs recherches que la présence de mauvais sucs glaireux, bileux ou autres dans l'estomac, est un principe gouteux et rhumatismal, une âcreté de sang (dénomination

contre laquelle les solidistes déclament beaucoup, quoiqu'ils n'aient rien de mieux à lui substituer.)

Un état pléthorique ou des pertes abondantes, la répercussion d'une humeur cutanée, l'engorgement squirreux des viscères abdominaux, mais surtout les passions tristes de l'ame, sont les causes les plus ordinaires qui développent ces affections : il faut nécessairement s'attacher à la destruction de ces causes avant de combattre la mobilité nerveuse qui s'oppose à leur terminaison.

Une fois la cause matérielle détruite, il faut en venir aux moyens capables de diminuer cette grande mobilité des nerfs, qui tend sans cesse à renouveler et à entretenir les affections nerveuses; et si on remplit avec succès cette indication, on viendra à bout d'amener ces sortes de maladies à une solution heureuse, et même d'en abréger le cours : c'est ce que nous nous proposons de démontrer.

Nous avons vu que la cause la plus ordinaire de cette vive sensibilité étoit une faiblesse générale, une débilité réelle, contractée dans le sein maternel, ou acquise par l'impression des agens qui détériorent la constitution.

Aux preuves que nous avons données, qui démontrent l'influence des causes débilitantes

sur la mobilité des nerfs, nous joindrons celles que nous fournissent les différens auteurs qui ont écrit sur cette matière.

Selon Whytt (1), la grande sensibilité des nerfs se manifeste après les fièvres de longue durée, les hémorragies excessives, les grandes fatigues, le défaut d'exercice.

Les affections nerveuses sont d'autant plus communes qu'on se rapproche le plus de l'enfance par l'âge et la constitution : aussi, d'après le docteur Cheyne, en avançant en âge, les dispositions à ces maladies disparoissent.

Tissot (2) assure que l'inaction devient le germe de toutes les affections chroniques, et surtout des nerveuses : il admet comme une des causes les plus fréquentes l'excès d'évacuation de semence, et l'épuisement par l'allaitement : cette dernière est regardée par Gaubius et Hygamor comme une source féconde de ces affections.

Le médecin de Lausanne a vu des paysans devenir vaporeux en passant d'une vie active à une sédentaire. Selon Sydenham (3), toutes les femmes sont sujettes à l'hystérie, excepté celles

---

(1) *Loc. cit.* tom. 1, pag. 157.

(2) Traité des maladies des nerfs, tom. 2, part. 1.

(3) *Dissert. epist. ad Guiliel. Col.*

qui mènent une vie dure et laborieuse : *Si istas excipias quæ laboribus assuetæ durè vitam laborant.*

Sauvages (1) compte parmi les principes de l'hystérie une constitution molle et efféminée.

Lorry (2) dit que les causes occasionnelles ou prédisposantes de la mélancolie nerveuse ou spasmodique tiennent à une constitution faible, surtout lorsque l'éducation concourt à l'affoiblir de plus en plus.

Nous avons remarqué, en parlant des crises dans les maladies chroniques, que la mobilité de l'enfance, qui est une source féconde de convulsions à cet âge, disparoissoit par la révolution de la puberté, dont l'effet est de fortifier la constitution des enfans, et d'opérer la solution critique des maladies qui les affligent.

S'il est donc vrai que la faiblesse et l'atonie soient les compagnes ordinaires de cette mobilité nerveuse, et si celle-ci n'est qu'une suite des autres, nous pouvons conclure que tous les moyens capables de corriger cette foiblesse, de fortifier le systême nerveux, soit par les secours de l'hygiène, soit par l'usage des médicamens recommandés par les meilleurs praticiens, ou

---

(1) Nosol. méth. tom. 4, classe +.

(2) *De melancolia et morb. Melanc.* tom. 1.

bien enfin par une secousse fébrile qui, en excitant dans l'économie un orgasme inflammatoire, devienne la crise de ces affections, tendront à abréger le cours des maladies chroniques nerveuses.

Depuis long-temps Hippocrate avoit proclamé l'efficacité de la fièvre dans les affections spasmodiques, par cette sentence si souvent citée par les auteurs : *Febris spasmum solvit.*

Il avoit observé que cet agent de la nature qui survient dans les convulsions ou dans les affections tétaniques, dissipe dans peu de temps les maladies graves : *A convulsione aut distentione nervorum vexato, febris accedens morbum solvit* (1). Son expérience lui avoit également appris que la fièvre qui se joignoit aux convulsions étoit d'un augure bien plus favorable que cette maladie convulsive, qui venoit compliquer un état fébrile : *Febrem de convulsione fieri melius est quam convulsionem de febre* (2).

Parmi les nombreuses observations qui confirment ces différens passages du vieillard de Cos, nous choisirons quelques-unes de celles

---

(1) *Aph.* 57, *sect.* 4.

(2) *Aph.* 26, *sect.* 2.

rapportées par Bordeu, dans l'excellent ouvrage déjà cité.

Observation première. La première qui forme la 19me. de cet auteur, se rapporte à une maladie nerveuse aggravée par les remèdes, et qui avoit jeté le malade dans le plus grand abattement. Les eaux tièdes de Barrèges en boisson et en bain procurèrent la guérison de cette affection grave, en excitant une secousse fébrile.

Observation deuxième. Un homme bilieux (observ. 35me.), sujet à une affection nerveuse d'entrailles, eut la fièvre après avoir bu les eaux chaudes de Barrèges : l'état fébrile dura quatre jours, et provoqua l'évacuation critique de matières albumineuses.

Observation troisième. Deux femmes extrêmement nerveuses (observ. 36me.), et en proie à des symptômes nerveux d'entrailles, burent à deux reprises, après avoir épuisé les secours de l'art, les eaux de Cauterets : cette boisson leur procura une grande chaleur et une fièvre suivie de sueurs copieuses. Ces deux malades furent très-soulagées par cette excitation fébrile.

Observation quatrième. On lit dans le Jour-

nal général de Médecine (1), une observation fort intéressante d'une maladie convulsive très-opiniâtre, qui trouva une solution heureuse dans le développement de la rougeole. Nul doute que cette dernière ne devint critique en opérant un changement favorable chez l'individu qui en étoit le sujet, en ébauchant un état inflammatoire qui fit disparoître la foiblesse qui entretenoit cette affection spasmodique.

Observation cinquième. Cette observation est analogue à celle rapportée par Tissot (2), où une fièvre épidémique très-grave guérit un enfant de dix ans épileptique depuis trois, et qu'aucun remède n'avoit pu soulager.

Observation sixième. M. Gordisset (3) a également publié l'histoire d'une affection convulsive rebelle, qui fut radicalement guérie par le développement d'une fièvre quarte.

A ces diverses observations, joignons celle que nous a fournie notre propre expérience.

Observation septième. Un homme qui occu-

---

(1) Tom. 26, pag. 29.

(2) Traité de l'épilepsie, pag. 181.

(3) Annales de la Société de médecine-pratique de Montpellier, nº. 13, tom. 3.

voit un certain rang dans la société, se livra pendant quelque temps aux plaisirs immodérés de Vénus. L'épuisement qui fut la suite d'une excessive évacuation de la semence, détermina un spasme dans les vaisseaux biliaires, auquel succéda un ictère jaune et ensuite noir. Cette maladie qui avoit également attaqué le père de cet individu, ne reconnoissoit d'autre cause que celle que nous venons d'assigner. Cette affection du foie fut combattue par tous les remèdes indiqués en pareil cas. On employa les bains et les antispasmodiques convenables pour détruire la cause primitive de cet ictère. La maladie résista à l'action des remèdes jusqu'à ce que la fièvre développée spontanément eut dissipé le spasme, et l'affection ictérique entretenue par cette cause.

Indépendamment de la fièvre, tous les moyens fortifians administrés avec prudence, et relativement à la constitution des sujets, (car selon Tissot (1), c'est l'usage mal adroit des toniques qui les a diffamés), peuvent corriger cette mobilité nerveuse, d'après le témoignage de beaucoup d'auteurs, tels que Boerhaave, Werlhof, Tralles et Sauvages.

Parmi les remèdes de cette classe, on doit

(1) *Loc. cit.* tom. 2, part. 2.

fonder les plus grandes espérances sur les préparations martiales, les bains froids, les frictions, le quina; et parmi les moyens hygiéniques, l'air de la campagne et l'exercice du cheval.

Observation huitième. On sait le cas que fait Sydenham de l'exercice dans toutes les affections chroniques, et principalement dans les nerveuses. Il rapporte (1) une très-jolie observation d'un homme recommandable par son état, atteint d'une hypocondrie qui avoit été aggravée par l'usage de beaucoup de remèdes; elle céda complètement à l'exercice du cheval long-temps continué.

Observation neuvième. Nous avons soigné une femme très-délicate et d'une sensibilité telle que trois ou quatre grains d'épicacuanha irritoient son estomac, comme si elle avoit avalé un poison. Des affections tristes de l'ame la jetèrent dans une affection nerveuse, accompagnée de palpitations du cœur, de dégoût, d'insomnie, de malaises continuels, de défaillances.

Les bains domestiques, les calmans, le lait d'ânesse, de légers toniques ne faisoient que

(1) *Diss. epist. ad Guilielm. Colé.*

pallier le mal. Un voyage de quelques semaines, et l'exercice du cheval dissipèrent tous les symptômes, et lui rendirent la santé.

Mead (1) recommande beaucoup les fortifians pour cette classe de maladies, mais surtout l'exercice, en donnant la préférence à l'équitation.

Après les amers, le quina, les bains froids, le vin et le fer, Whytt (2) ne voit rien de mieux que l'exercice.

Lorry (3) assure que les voyages que les modernes ont substitués aux exercices des anciens, sont utiles pour remédier à l'affoiblissement du systême nerveux; et entre autres effets, celui de distraire les malades des idées tristes qui les occupent, de fortifier les fibres, et de faire pénétrer plus avant, et d'appliquer plus fortement le suc nourricier destiné à les réparer, est le plus essentiel.

L'illustre professeur Baumes (1) compte parmi les vices naturels de constitution qui donnent aux enfans une aptitude décidée aux

---

(1) *Mon. et præcept. med.*

(2) *Loc. cit.* tom. 2, pag. 163.

(3) *Loc. cit.*

(4) Traité des convulsions de l'enfance, leurs causes, etc. Deuxième édition.

convulsions, la mobilité extrême du systême, qui est toujours en raison de la foiblesse, du relâchement et de la délicatesse des parties. Parmi les moyens propres à détruire ces vices, ou du moins à les modifier, en fortifiant doucement le systême, il indique et insiste particulièrement sur l'action tonique des lotions froides générales, et sur les bons effets de l'exercice bien dirigé.

De tous les moyens pharmaceutiques, le quina est celui que l'expérience a démontré être le plus efficace pour fortifier le systême nerveux; presque tous les auteurs le recommandent pour remplir cette indication.

Le célèbre Barthez (1) dit « que les remèdes » dont l'utilité est directe et principale dans cette » maladie (les vapeurs) sont les vrais toniques » Je donne ce nom aux remèdes, tels que le » quinquina, dont l'action spécifique établit, » dans tout le systême des forces, l'habitude de » la stabilité d'énergie ou du degré moyen et » permanent d'influence des forces sensitives » sur les forces motrices. »

Observation dixième. On trouve dans l'an-

(1) Nouveaux élémens de la science de l'homme.

cien Journal de médecine (1) deux observations de maladies nerveuses très-rebelles, qui avoient résisté à beaucoup de remèdes relâchans et anti-spasmodiques, guéries radicalement par ce fébrifuge.

Le même recueil renferme plusieurs autres observations, l'une de M. Dejean (2), l'autre de M. Dublain (3), et nombre d'autres publiées par M. Marteau (4), qui constatent les bons effets du quina et des toniques dans les affections vaporeuses.

Quoique nous recommandions, d'après l'expérience des meilleurs médecins, l'usage des toniques dans les maladies nerveuses, nous ne prétendons point exclure du traitement de ces affections celui des délayans, des adoucissans et des relâchans qui composent la méthode du docteur Pomme, ni l'emploi des anti-spasmodiques et des calmans, tels que l'opium, le castoreum, le musc, l'assa fœtida, etc.; mais nous pensons que ces remèdes ne servent qu'à combattre le spasme, à pallier le mal, et non à le guérir radicalement.

---

(1) Tom. 24, pag. 387.

(2) Tom. 25, pag. 135.

(3) Tom. 26, pag. 32.

(4) Tom. 32, pag. 25.

L'expérience a appris que le bain tiède est un des plus puissans anti spasmodiques que la médecine possède ; mais ce moyen, ainsi que tous ceux qui calment les symptômes nerveux, ne sont pas les vrais remèdes qui abrègent le cours des affections spasmodiques. Si la méthode éminemment relâchante du docteur Pomme a produit de bons effets dans certains cas, c'est chez des sujets bilieux, dont les maladies étoient exaspérées par une méthode stimulante employée à contre-temps. D'ailleurs cette méthode, comme nous avons eu occasion de l'observer, se compose de lavemens et de bains froids, et de l'exercice, moyens essentiellement fortifians, et tels que nous les indiquons pour combattre ces maladies.

L'observation rapportée par M. Pamard (1) ne prouve-t-elle pas l'efficacité des toniques dans les maladies de nerfs, puisqu'il a employé l'eau de poulet froide, les lavemens froids, les bains domestiques froids, et des linges trempés dans l'eau froide appliqués sur la tête; et l'auteur ne se fait-il pas illusion lorsqu'il croit avoir guéri sa malade avec les humectans, et non avec les toniques par excellence.

Nous comparerons volontiers les affections

(1) Même Journal, tom. 25, pag. 320.

nerveuses aux fièvres putrides malignes qui, de leur nature, réclament l'usage des toniques et des stimulans, tels que le vin, le camphre, le quina, etc. Si on employe ces remèdes au commencement de la malade, lorsque l'orgasme des humeurs développe un principe inflammatoire; ou si on les administre à trop haute dose vers le milieu ou au déclin du mal chez des tempéramens bilieux et irritables, on commettra nécessairement des erreurs graves; tandis que les mêmes remèdes donnés à une dose convenable selon l'âge et le tempérament et autres circonstances ne produiront qu'un effet salutaire.

Il en est de même des maladies nerveuses; les délayans, les bains tièdes, l'eau de veau et de poulet doivent trouver leur place lorsque l'irritation est considérable dans l'économie, et que le spasme domine d'une manière sensible; mais une fois l'irritation calmée et le spasme dompté, on doit, pour en abréger le cours, employer un régime toniqne et des remèdes fortifians.

C'est faute d'avoir fait cette distinction qu'il s'étoit élevé entre M. Pomme, ses partisans et ceux qui repoussoient sa méthode, des discussions polémiques, une espèce de procès où chacun recherchoit avec avidité des faits propres à faire valoir sa cause. Les nombreuses observations

que cette espèce de lutte fit naître, prouvent évidemment que les relâchans et les toniques employés à propos conviennent dans les affections nerveuses, les uns pour en appaiser les symptômes, les autres pour en assurer la solution.

Si la raison et l'expérience ne confirmoient complètement l'opinion que nous venons d'émettre, nous nous étayerions de l'autorité de Bordeu, qui est d'un si grand poids en pareille matière. Ce médecin célèbre dit, en parlant des affections nerveuses : « Les délayans ne font qu'assoupir le mal, le défigurer, sans le conduire à sa fin, et de simple, régulier, le font dégénérer en une source d'autres maux. Pourquoi redoute-t-on tant l'usage des remèdes actifs (1)? »

Gorter (2) avoit déjà dit avant Bordeu, que les relâchans et les anodins diminuoient et pallioient ces maladies, mais qu'ils ne les guérisroient jamais; et qu'en abusant de ces remèdes on fixoit ces affections au point de ne pouvoir plus les détruire.

M. Coste, dans une lettre à M. Brun (3),

(1) *Loc. cit.* pag. 163.

(2) *Loc. cit.*

(3) Journal de Médecine, tom. 25, pag. 350.

observe judicieusement que le traitement des paroxymes des affections nerveuses exige des secours différens de ceux qui conviennent à la cure prophylactique. Les humectans tièdes, dit-il, procurent un relâchement qui fait cesser l'accès, mais il faut ensuite fortifier la fibre pour diminuer son irritabilité.

De tous ces faits nous pouvons tirer cette conséquence, que les moyens diététiques et médicinaux que nous avons signalés pour diminuer le cours des affections lentes conviennent également dans les maladies nerveuses chroniques, pour les amener à une solution heureuse et en abréger la durée.

Nous avons réduit à un certain nombre de chefs naturels la plupart des affections chroniques, et nous avons donné des préceptes généraux sur le traitement qui leur convient; nous sommes loin de croire y avoir compris toutes les affections lentes, et encore moins de penser qu'elles peuvent toutes se renfermer dans ces classes par rapport à la méthode curative.

Pour indiquer un traitement qui pût se rapporter à tous les maux de ce genre, il faudroit nécessairement donner une description exacte de chaque affection chronique, et avoir une connoissance certaine de la cause qui l'entretient;

cer c'est toujours contre cette cause que doivent être dirigés les moyens curatifs ; et la Société de médecine-pratique n'exigeoit point sans doute une telle entreprise de nous. Il nous suffit d'avoir établi quelques classes qui comprennent la plus grande partie des maladies de long cours, et sur-tout celles qui peuvent être asservies à des règles générales. Heureux ! si nous avons bien entendu le sens du problême proposé par la savante compagnie qui doit juger notre ouvrage ; et si notre mémoire peut jeter quelque jour sur une classe de maux où il reste encore tant de choses à dire, et beaucoup de recherches à faire !

Dans le tableau que nous avons donné des maladies chroniques, nous nous sommes très-peu arrêtés sur celles qui dépendent d'une lésion organique grave, (et cette classe d'affections n'en est pas malheureusement la moins commune), parce que la presque totalité de ces maladies ne peut être amenée à une terminaison heureuse, et encore moins abrégée, d'une manière utile, étant, dans l'état actuel de nos connoissances, presque toujours incurable.

Une autre remarque que nous ne devons point omettre, c'est que nous ne pensons pas que les moyens diététiques et médicinaux que nous avons indiqués pour abréger le cours de

tel ou tel chef d'affections chroniques, puissent être employés indistinctement dans tous les cas, sans aucun égard aux circonstances qui influent sur la marche et le développement de chaque affection lente. Car, que de modifications dans le traitement, suivant l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, la saison et l'habitude, et une foule d'autres circonstances qui apportent divers changemens dans le caractère des maladies de long cours?

Quelles considérations n'exige-t-elle pas, dans telle ou telle période d'une affection chronique, par rapport aux remèdes qu'on doit administrer?

Mais c'est sur-tout la cause prochaine de la maladie qui doit fixer, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, toutes les recherches du médecin; et ce n'est qu'après l'avoir découverte qu'il pourra mettre en usage une méthode de traitement salutaire.

Nous terminerons ce Mémoire par deux observations qui prouvent de quelle nécessité est cette connoissance pour traiter heureusement une maladie chronique.

Un homme de moyen âge fut atteint d'une fièvre putride adynamique, contre laquelle on employa les remèdes indiqués en pareil cas. La convalescence étoit déjà assurée depuis trois semaines, et cet homme avoit recouvré toutes ses

forces, lorsqu'il tomba dans une vraie manie sans cause manifeste. Le délire étoit si extravagant et si furieux, qu'on fut obligé de le renfermer dans un endroit obscur.

Le malade examiné avec soin offrit un pouls extrêmement fort et vigoureux, les yeux animés, et tous les signes d'un raptus des humeurs à la tête, et d'un état de phlogose au cerveau.

On pratiqua une saignée très-copieuse, qui produisit un relâchement dans les organes de la circulation. Jusques là on n'avoit fait que la médecine du symptôme. Après beaucoup de demandes et de perquisitions, il fut reconnu que le malade, naturellement asthmatique, et crachant beaucoup avant sa fièvre putride, n'expectoroit plus depuis qu'il étoit remis de cette fièvre.

D'après cette indication, on employa les tisannes pectorales et les looks propres à rétablir l'expectoration habituelle. Le succès couronna complètement cette méthode; l'expectoration devint abondante, et les symptômes de manie cessèrent entièrement.

Une demoiselle âgée de vingt ans, issue de parens sains, ayant toujours joui d'une bonne santé, est affligée d'un état maniaque avec délire extravagant qui met ses proches dans la

cruelle nécessité de la tenir attachée dans son lit.

On ne trouve chez cette jeune personne aucun indice, aucune donnée pour déterminer la cause de son fâcheux état. On examine scrupuleusement tout son corps; on fait raser la tête pour déouvrir si quelque coup ou quelque chûte auroit pu développer cette manie. En palpant les différentes parties du corps, on trouve une sensibilité dans une des cuisses, et un volume un peu plus considérable dans ce membre que dans l'autre. On soupçonne un dépôt purulent dans la partie, et on est tenté d'attribuer la manie à cette cause, n'y en ayant aucune autre de manifeste.

On a le courage de plonger assez profondément le bistouri dans ce membre, et on découvre un foyer. Le pus, évacué en petite quantité, le fut ensuite davantage par l'usage des digestifs, et la suppuration s'établit parfaitement.

Huit jours après cette ouverture, la joie et l'espérance sourient aux malheureux parens à la voix de la malade qui appelle celle qui lui a donné le jour, par le tendre nom de mère, parole qui n'étoit depuis long-temps sortie de sa bouche.

La mère s'approche du lit de cette infortunée, lui raconte l'histoire de ses maux, et lui fais

connoître celui qui, par une méthode hardie, lui est venu rendre la santé, et le bonheur à sa famille.

Dès cette époque, les symptômes de manie allèrent toujours en diminuant, et disparurent à la fin lorsque la suppuration eut été assez abondante.

Les remèdes appelés céphaliques consolidèrent la cure en fortifiant les vaisseaux du cerveau, et en rendant complètement la raison à cette jeune personne.

FIN.

